

RICCOBONI, Marie Jeane

[Obras completas]

Oeuvres complètes de Madame Riccoboni : tome septième. -- Nouvelle édition / revue & augmentée par l'auteur... -- A Paris : Chez Volland..., 1786

[2], IV, 432 p., []1, a2, A-Z8, 2A-2D8 ; 8°

The foundling.... -- The way to keep him.... -- The deuce is in him.... -- Cabecera xil. en A2r . -- The foundling... : comédie en cinq actes / par M. Edward Moore . -- The way to keep him... : comédie en cinq actes / écrite par M. Murphy . -- The deuce is in him... : comédie en deux actes

I. Moore, Edward II. Murphy, Arthur III. Título

R-5171 Enc. hol. con hierros dorados en el lomo

Am 3

Am 3

ŒUVRES

COMPLETTES

DE MADAME

RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION

*Revue & augmentée par l'Auteur , & ornée
de 24 Figures en taille-douce.*

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire , quai des Augustins,
N^o. 25.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

CE VOLUME CONTIENT

Le Tome premier du THÉÂTRE ANGLAIS, composé
des Pièces suivantes :

The Foundling , ou L'ENFANT TROUVÉ , Comédie
en cinq actes , page 1

The way to keep him , ou LA FAÇON DE LE FIXER ,
Comédie en cinq actes , 139

The deuce is in him , ou IL EST POSSÉDÉ , Comédie
en deux actes , 352

AVERTISSEMENT.

COMME on ne doit rien faire sans se donner à soi-même , & sans devoir aux autres une raison de ses démarches , l'auteur de cette traduction commence par expliquer le motif qui l'engage à rassembler les pièces les plus applaudies en Angleterre , pour en composer un recueil.

On ne se propose point de différer sur le goût de deux nations rivales , encore moins de s'établir juge entr'elles : l'unique but de cet ouvrage est d'offrir aux jeunes auteurs , qui se destinent à travailler pour le théâtre , non pas des modèles , mais un moyen d'étendre leurs idées , en mettant sous leurs yeux des scènes nouvelles & variées.

On ne traduira point de tragédies. Le théâtre de monsieur de la Place , a fait connoître une partie des anciennes ; & les modernes se sont extrêmement rapprochées des nôtres. La scène britannique ne présente plus ces horribles massacres , que la triste vérité fit supporter autrefois. Les tems malheureux , dont les pièces de Shakespear retraçoient l'image ,

n'étoient pas encore éloignés; on assistoit à ces tragédies avec le même sentiment qui porte à lire l'Histoire. La traduction des premiers ouvrages de ce poëte, nous révolta. Les françois frémirent en lisant Richard III; tant de morts entassés dans Hamlet, nous firent penser, (un peu légèrement, à la vérité) que sur les bords de la Tamise, on se plaisoit à voir répandre le sang. Le tems a dissipé cette erreur, mais sans en effacer absolument la trace.

A mesure que les anglois égayent leur scène, la nôtre se rembrunit; nous devenons sombres. Ces sensibles françois, autrefois si faciles à émouvoir, dont les larmes couloient avec celles de Bérénice & d'Alzire, semblent dédaigner aujourd'hui des passions douces & naturelles; ils veulent moins s'intéresser, que s'attrister: on ne cherche plus à toucher leurs cœurs; on s'efforce de les déchirer. Égarés par l'imagination, perdant les traces du sentiment, de la vérité, si nous ne retournons sur nos pas, il est à craindre que le goût dominant ne nous replonge dans la barbarie des premiers siècles.

On reproche aux anglois d'introduire sur leur scène, des personnages vicieux & méprisables. Ils tombent dans ce défaut, il est

vrai; mais, peut-être, est-ce moins par choix que par nécessité. A Paris, les grands & les riches suivent assiduellement les spectacles. A Londres, les personnes distinguées vont rarement à la comédie; l'emploi de leur tems & l'heure de leurs repas, ne leur permettent guère d'être libres, quand elle commence. C'est donc à la bourgeoisie, même au peuple, que l'on est obligé de plaire. Les valets sont des personnages peu employés: ils diffèrent beaucoup des nôtres; la plupart sont des espèces de fats ou de petits-maîtres, ils tiennent rarement à l'intrigue. On veut faire rire; à la longue, les caractères s'épuisent; on les remplace par des hommes bas, vicieux, impudens. Pourquoi ne seroient-ils pas soufferts sur le théâtre? à la honte des mœurs, ils le sont dans la société!

La première comédie de ce volume est toute angloise. La seconde, composée de deux pièces françoises, a été choisie pour montrer combien l'auteur a cru devoir s'écarter de ses modèles, & changer les caractères de ses personnages, pour les rendre capables de plaire à sa nation. Il a joint deux intrigues très-étrangères l'une à l'autre, & les a liées par des scènes, dont le *Préjugé à la mode*, ni la *Nouvelle Ecole des Femmes*, réunies dans

sa pièce, ne lui ont pas donné l'idée. Elles amènent un très-heureux dénouement.

On ne doit pas s'attendre à une servile exactitude dans cette traduction; en rendant les mots d'un auteur, on ne rend pas toujours sa pensée : souvent même on la change à son désavantage.

Le goût de toutes les nations se réunit sur de certains points. La vérité, le naturel, le sentiment, intéressent, attachent, touchent également les différens peuples répandus sur la terre; mais l'esprit, le badinage, la saillie, la bonne plaisanterie, changent de nom en changeant de climat; ce qui est léger, vif, piquant, dans une langue, devient froid, insipide, trivial dans une autre. La précision, la justesse, source de l'agrément, ne s'y trouvent plus; un trait capable d'élever un éclat de rire en France, pourroit attirer une huée à Londres, à Madrid ou à Vienne. On se permettra donc beaucoup de liberté dans la diction, en s'efforçant pourtant de ne pas nuire, au moins volontairement, aux auteurs que l'on traduit.



THE FOUNDLING,
O U
L'ENFANT-TROUVÉ,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. EDWARD MOORE,

*Représentée au Théâtre Royal de Drury-lane,
en 1755.*

Traduite sur la quatrième Édition.

A C T E U R S :

Sir ROGER BELMONT.

Sir GEORGE RAYMOND.

CHARLES BELMONT, fils de sir
Roger, jeune libertin: *joué par M. GARRICK.*

Le colonel RAYMOND, fils de sir George.
VILLIARD, un malhonnête homme.

FADDLE, un homme très-vil.

ROSETTE, fille de sir Roger Belmont.

FIDÉLIA, inconnue pendant le cours de
la pièce.



THE FOUNDLING,
O U
L'ENFANT-TROUVÉ,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. BELMONT, le colonel RAYMOND.

M. BELMONT.

MA foi, mon cher Colonel, vous êtes aussi peu savant en amour que je le suis en guerre: comment imaginer qu'une fille jeune, jolie,
A ij

coquette, & ma sœur, notez cela, se laissera toucher par des plaintes, des gémissemens ? l'idée est absurde. Un homme beau, bien fait, spirituel, sensé, doit-il se dégrader à ce point ? Est-ce en montrant de la foiblesse à une fille de vingt-deux ans, remplie de feu, de vivacité, que vous espérez l'engager à vous épouser ? Je vous le dis, je vous le répète, Colonel, ma sœur est une femme.

M. RAYMOND.

Et la seule au monde que je desiré, Charles.

M. BELMONT.

Et de toutes les femmes du monde, celle qui te convient le moins, dont le caractère s'éloigne le plus du tien. Inconstante dans son humeur, bizarre dans ses goûts, folle dans ses sentimens, elle ne ressemble à rien : quoique sage, la timidité, la modestie, cette rougeur qui s'élève de l'honnêteté, sera traitée par elle de sottise, de manque d'usage du monde : si vous lui contez une histoire plaisante, elle soupire ; une sérieuse, elle rit ; dit *non* quand il faut dire oui, *oui* lorsqu'il faut dire non ; & possède des traits si dociles, si obéissans, que ses yeux confirment d'abord tout ce que sa bouche prononce.

M. R A Y M O N D.

Tu peins joliment, mais tu ne flattes pas.

M. B E L M O N T.

C'est la dame, & voici son amant. Soupçonneux, inquiet, doutant quand il devrait croire, se laissant persuader quand il devrait douter; jaloux sans cause, rassuré sans raison, satisfait sans preuve, un grand enfant égaré de son chemin, gémissant, pleurant, criant, prenant toutes les routes, excepté celle qui le conduiroit où sa course est dirigée.

M. R A Y M O N D.

Votre langage est fleuri, Monsieur.

M. B E L M O N T.

Allons, allons, Colonel, corrigez-vous: eh comment donc! l'amour qui peut anoblir le plus vil animal, l'élever à l'intelligence humaine, vous a mis au rang des quadrupèdes. Les femmes sont en vérité de délicieuses créatures! mais si vous les supposez parfaites, vous êtes dans l'erreur. De mère en fille, leur premier desir est de dominer; le second, d'exercer leur malice sur nous. Toucher leur cœur est un ouvrage difficile: souvent on y parvient en affectant de l'indifférence ou du dédain pour leurs charmes: rendez hommage à une femme, elle

devient votre tyran : persuadez-lui que vous la trouvez laide , ou sotte , elle aura la fantaisie de vous plaire , elle emploiera tout pour y réussir.

M. RAYMOND.

Ainsi la soumission , la complaisance n'entrent point dans votre système.

M. BELMONT.

Non , mon cher ; je mets à leur place l'impudence & la contradiction : ces deux qualités , si on les emploie à propos , avancent plus en une heure , auprès d'une femme , que les plus doux propos en une année. Une belle s'attend à des adorations , elle les reçoit comme un encens ordinaire , comme un tribut offert à ses charmes par le premier sot qui l'approche. Voulez-vous attirer son attention ? osez la regarder sans admiration , soyez brusque , soyez vrai , ne la traitez point comme une divinité : la difficulté de vous soumettre , rendra votre conquête précieuse à ses yeux , elle se servira de tous ses artifices pour se l'assurer , pour vous réduire ; vous la verrez venir , & la prendrez au piège qu'elle vous tendoit.

M. RAYMOND.

Ma foi , Charles , il peut y avoir de l'harmonie dans cette sauvage musique ; mais j'ai

chanté si long-tems sur le vieux ton , que je ne puis en prendre un autre.

M. B E L M O N T.

Triste rossignol mis en cage , chante donc : moi , je sifflerai le dessus pour animer un peu tes airs.

M. R A Y M O N D.

Cela seroit fort obligeant , car j'ai grand besoin de secours ; mais , dis-moi , crois-tu que Rosette manque de jugement , d'esprit , de bon sens , de gaieté ?

M. B E L M O N T.

Non , ma foi , je ne le crois pas.

M. R A Y M O N D.

A quoi donc attribuer sa conduite avec moi ? sa complaisance pour un reptile tel que Faddle ? un vil composé d'impertinence & de bassesse , à qui la médifance tient lieu d'esprit , l'impudence d'enjouement : hardi , bruyant , sans fortune , indigent même , toujours prêt à se donner au diable pour une guinée ? Qui engage votre sœur à le recevoir ? Est-ce , je ne dis pas un ami , mais même une connoissance convenable ?

M. B E L M O N T.

Qui l'engage à le recevoir ? Cet esprit , cette gaieté dont elle est douée. Dans une femme

l'esprit est ruse , & la gaieté malice : si elle reçoit un sot , c'est pour en tourmenter un autre.

M. RAYMOND.

Je vous remercie très-humblement, Monsieur.

M. BELMONT.

Sa bonne humeur s'entretient , s'accroît par le succès de ses desseins.

M. RAYMOND.

Mais , pourquoi si constante pour un sot ?

M. BELMONT.

Parce qu'il convient à ses projets : il fait plus de tours que son singe , est plus babillard que son perroquet , plus rampant que son chien , plus menteur que ses femmes , plus hardi que son colonel : ma foi , tout cela considéré , je ne puis la blâmer de sa confiance.

M. RAYMOND.

Extravagant ! tu ne traites sérieusement que tes plaisirs. Laissons mes affaires , parlons des tiennes : comment vont-elles ? Que dit Fidélia ?

M. BELMONT.

Ah ! nous y voilà : à mon tour , je vais recevoir des leçons , n'est-ce pas ? j'ai plutôt besoin de secours.

M. RAYMOND.

Est-il survenu de nouvelles difficultés ?

M. BELMONT.

Seulement quelques montagnes en mon chemin, Colonel. Je n'ai pas en moi de quoi les transporter, mais je ne manque pas de courage pour les gravir.

M. RAYMOND.

Fidélia est une femme, Charles.

M. BELMONT.

Par son extérieur on peut le supposer ; mais en l'examinant de près, excepté son opiniâtreté, elle n'a rien de son sexe : belle sans le savoir, spirituelle sans prétention, vive sans étourderie, fière sans orgueil, tendre sans être foible, elle possède.....

M. RAYMOND.

Mille vertus que vous voulez lui faire perdre ! les avouer, les admirer, les attaquer, vouloir en triompher ! va, tu es un vrai démon.

M. BELMONT.

Et toi, un joli consolateur.

M. RAYMOND.

Si, comme vous le prétendez, elle a de la naissance, pourquoi ne chéririez-vous pas dans

vosre femme, les mêmes vertus dont vous voulez priver une maîtresse? Allons, Charles, il faut l'épouser.

M. BELMONT.

Et le lendemain me pendre avec ses jarretières, pour donner à son mérite la flatteuse récompense du veuvage? Ma foi, mon cher, avant d'en venir là, j'aurai besoin de lire deux ou trois fois *Paméla*; mais supposé que *Fidélia* soit sans naissance, ait été abandonnée, ne doive qu'au hasard un peu d'éducation?

M. RAYMOND.

En ce cas, son ame reçoit de la dignité de son obscurité même. Vous aurez le plaisir de l'élever à un rang qu'elle est faite pour orner. Où est donc la difficulté? Vous n'avez pas besoin d'augmenter votre fortune; pourquoi ne pas sacrifier un peu d'orgueil inutile, à un bonheur nécessaire?

M. BELMONT.

Cela me paroît très-héroïque: ainsi, mon cher, de façon ou d'autre, je dois me marier: n'est-il pas vrai?

M. RAYMOND.

Si *Fidélia* continue d'être honnête, je parie ma vie que dans quinze jours vous penserez.

comme moi. Elle doit l'emporter, elle l'emportera sur votre orgueil ; mais si ton premier récit est faux , dis-moi donc qui est cette charmante fille ?

M. B E L M O N T.

Elle est sœur des Grâces , elle tomba des nues , fut bercée par les vents , alaitée par une forcière , vendue , condamnée par l'infame à se voir déshonorer ; son sort s'accomplissoit ; un libertin la secourt , l'enlève , est prêt à lui faire éprouver la même destinée , mais de son propre consentement : ceci vous paroît un mystère , une énigme ; rien n'est plus exact , plus vrai.

M. R A Y M O N D.

Que comprendre à cela ?

M. B E L M O N T.

Ma foi , ce que vous pourrez ; on ne confie point de secrets à un homme amoureux.

M. R A Y M O N D.

Et je vous prie , mon très-discret ami , Rosette est-elle instruite de cette *véritable* histoire de Fidélia ?

M. B E L M O N T.

Elle n'en fait pas un mot. Trompée comme vous , elle la croit sœur d'un de mes compagnons d'études , qui , en mourant , me nomma

son tuteur : mais , le diable m'en veut apparemment pour mes premières vertus ; il a tourné mon art contre moi-même ; Rosette adore Fidélia , & lui croyant de la naissance , de la fortune , sans cesse elle me vante sa beauté , son esprit , sa prudence , admire mon bonheur , me félicite d'avoir rencontré la seule femme dont les qualités & les vertus *peuvent me corriger de mes vices* , me rendre un jour ce que *tout homme doit être , un bon mari*.

M. RAYMOND , *riant*.

Jamais pauvre innocent se trouva-t-il en une telle détresse ! mais que dit votre père ?

M. BELMONT.

Ma foi , la certitude d'un peu de bien lui feroit tenir le même langage ; j'ai besoin de faire auprès d'eux un nouvel essai de mes talens : Fidélia fut introduite ici par un mensonge ; je veux la retirer de cette maison par un autre ; jurer qu'elle n'a point de vertu , afin de trouver le tems & l'occasion de lui en faire manquer.

M. RAYMOND.

Voilà , sur ma parole , un projet fort honnête.

M. BELMONT.

Entre vous & moi , Colonel , votre père ne feroit-il pas amoureux de Fidélia ?

M. R A Y M O N D.

Non, sur mon honneur ; les assiduités de sir Roger près d'elle , peuvent avoir pour objet le desir de s'opposer à des desseins , mais non pas d'en faire réussir ; il n'en forme point , je vous l'assure.

M. B E L M O N T.

Je t'entends, le chien du jardinier... le diable emporte tout ce qui est vieux , excepté les femmes pourtant : car , en changeant un peu leur vocation , elles nous sont aussi utiles à soixante ans qu'à quinze.... Mais les dames sont, je crois , dans la chambre prochaine , ne voulez-vous pas les voir ce matin ?

M. R A Y M O N D.

Je ne le puis en ce moment ; un ami m'attend au café de White : voulez-vous y venir ?

M. B E L M O N T.

Je suis à vous , pour une demi-heure , votre dessein est-il de revenir si-tôt ?

M. R A Y M O N D.

Avant , si vous le voulez.

M. B E L M O N T.

Allons donc.

S C E N E I I.

ROSETTE, FIDÉLIA, *entrant par deux portes différentes.*

ROSETTE.

AH ! j'allois voir si vous étiez habillée, ma chère : regardez-moi ; je devine à votre air que vous avez fait cette nuit d'agréables songes.

FIDÉLIA.

Agréables ou fâcheux , ma chère Rosette , ils ne sauroient troubler le plaisir que je sens à vous voir ce matin si charmante & si gaie.

ROSETTE.

Aimable & douce créature !... Mais qu'avez-vous rêvé ?

FIDÉLIA.

Que fais-je ? le sommeil m'a présenté mille objets séduisans ; de rians châteaux élevés par l'espérance & renversés à l'instant par le doute & par la crainte.

ROSETTE.

Ah ! cela est affreux ! pour moi je n'élève jamais de châteaux en dormant , qui ne puissent

durer jusqu'à la fin du monde : faites-moi seulement rêver ; je suis maîtresse de l'univers & souveraine de tous les hommes : ô ma chère, en réalité , même en songe , la puissance est une chose charmante.

F I D É L I A.

Notre sexe ne doit pas la desirer ; elle n'admet point l'égalité, elle bannit l'amitié, la change en flatterie ; le respect qu'elle imprime éloigne les hommes de nous, & nous ne souhaitons pas toujours....

R O S E T T E.

De les tenir à la même distance, n'est-ce pas ? Mais s'ils reconnoissent notre pouvoir, ils s'y soumettent, ils approchent quand nous le voulons, ils disparaissent dès que nous l'ordonnons, rien n'est plus agréable. La flatterie est un hommage que tout amant doit à sa maîtresse ; c'est une preuve de son admiration ; ce qu'il chérit en elle , lui persuade qu'elle possède des qualités supérieures ; & si, sur un seul point, elle ne détruit pas sa prévention, croyez qu'il conservera toujours l'idée qu'il adore en elle une divinité.

F I D É L I A.

Mais si la divinité s'humanise un seul instant, la prévention cessera. Ma chère, nous sommes

naturellement foibles; cette connoissance de nous-mêmes nous avertit de nous tenir sans cesse sur nos gardes; la crainte rend une femme forte, la confiance la perd.

ROSETTE.

Voyez combien des circonstances différentes changent les opinions! vous aimez un libertin, vous tremblez près de lui, vous vous craignez vous-même: moi, je tiens dans mes chaînes un fier guerrier, je lui inspire de la frayeur. Nous nous conduisons l'une & l'autre par de justes principes: votre foiblesse vous rend défiante, attentive; mon pouvoir éloigne de moi l'ombre même du danger.

FIDÉLIA.

Malgré cela, ma chère, pardonnez ma sincérité; malgré toute votre assurance vous aimez ce colonel que vous ne craignez pas.

ROSETTE.

Je l'aime! qui vous l'a dit?

FIDÉLIA.

La peine que vous prenez à le tourmenter: & puis je l'ai vu dans vos yeux.

ROSETTE.

Dans mes yeux! comment, ne sont-ils pas comme ceux d'une autre?

FIDÉLIA.

F I D É L I A.

Oui, comme ceux d'une autre qui seroit amoureuse.... O ma chère, je me suis quelquefois surprise dans une glace avec ces yeux-là, & mon cœur battoit bien fort en ce moment-là.

R O S E T T E.

Tu es une malicieuse créature !

F I D É L I A.

Ne vous irritez pas de ma franchise ; je ne pense pas comme vous, Rosette, j'ai l'esprit moins gai, le naturel plus sensible ; je ne puis m'amuser des peines d'un amant ; quand je vois une femme tenir entre ses mains sa félicité, celle d'un autre, je m'étonne qu'elle puisse négliger un bonheur certain pour un frivole plaisir, & je ne conçois pas comment les rigueurs d'une maîtresse rendent la soumission d'une épouse plus agréable.

R O S E T T E.

Je vais vous parler sérieusement ; ma chère. Indépendamment d'une petite inclination malicieuse, qui me porte à rire aux dépens du colonel, ma conduite à son égard est fondée sur des raisons solides ; en le traitant mieux, je craindrois de paroître intéressée.

FIDÉLIA.

Vous êtes son égale en naissance , en fortune.

ROSETTE.

En naissance , d'accord ; mais non pas en fortune. Pendant l'exil de sir George , occasionné par son attachement à un parti malheureux , son fils introduit dans ma famille , favorisé par sir Roger , par mon frère , me rendit des soins , attaqu vivement mon cœur ; je résistai pendant un an. Je l'avouerai pourtant , il ne m'étoit pas indifférent ; mais , soit orgueil , folie , ou caprice , je m'obstinai à lui cacher le penchant que je sentoie à l'aimer.

FIDÉLIA.

Vous êtes bien femme , ma chère Rosette.

ROSETTE.

Depuis trois mois , le roi dans sa bonté voulut bien rappeler sir George , & le remettre en possession de sa fortune. Son fils devient un héritier fort au-dessus de mes espérances : si la folie eut part à ma première conduite , à présent la raison ne me permet pas d'en changer. Avouer ma tendresse en ce moment , donner mon cœur au colonel , ce seroit lui faire penser que sa pauvreté seule excitoit mes dédains : & puis , il a blessé mon orgueil , il m'a crue capable de m'avilir au point d'aimer Faddle , une

créature ridicule, uniquement formée pour servir de jouet, espèce d'antidote contre les vapeurs, animal domestique, aussi nécessaire dans une maison qu'un sapajou. Me soupçonner, lui ! le colonel ! oh ! ce soupçon m'indigne ; il est d'une insolence.... Je veux m'en venger.

F I D É L I A.

Je l'avouerai, votre ressentiment est raisonnable ; mais en employant du tems à vous venger, êtes-vous bien sûre de la constance de votre amant ? Si vous le réduisez au désespoir, ne portera-t-il point ses vœux ailleurs ?

R O S E T T E.

Bon ! je connois trop bien les hommes pour le craindre : tourmentez-les, traitez-les mal, vous en ferez les plus douces créatures du monde : comme tous les autres animaux de proie, on les apprivoise par la faim ; tant qu'ils la sentent, ils sont soumis : satisfaites-la, ils méconnoissent leur maître & reprennent leur naturel féroce.

F I D É L I A.

Tous les hommes sont-ils de même, Rosette ?

R O S E T T E.

En me faisant cette question d'un air si grave, je veux mourir si vous n'espérez que je vais

distinguer mon frère des autres. Fidélia, ma chère Fidélia, prenez garde à lui ; la faim ne peut l'appriivoiser, ni la crainte le soumettre, c'est un sauvage, je vous en avertis : vous abandonner à ses soins, ce fut confier la poule au renard.

FIDÉLIA.

Sauvage, si vous voulez, mais jamais mon cœur ne pourra s'intéresser pour un autre ; d'ailleurs je lui ai de grandes obligations, elles vous étonneroient si vous saviez....

ROSETTE.

Des obligations ! tant-pis. En vérité, si vous m'en croyez, vous épouserez sir George, pour ne plus laisser au pouvoir de mon frère les moyens de vous obliger, ou de vous déobliger.

FIDÉLIA.

Allez-vous encore me tourmenter avec sir George ? Je vous jure qu'il n'a point de dessein sur moi. Je ne puis attribuer son amitié qu'à son naturel humain, ou peut-être aux circonstances particulières de ma fortune.

ROSETTE.

Oui, vous avez raison ; la jeunesse & la beauté sont des *circonstances particulières* très-

capables d'émouvoir la tendre humanité. O ma chère ! le tems est un grand indiscret, il découvre tout. Quelle aimable & douce maman j'aurai , quand j'épouserai le colonel !

S C E N E I I I.

M. BELMONT, le colonel RAYMOND,
les mêmes.

M. B E L M O N T.

QUAND vous épouserez le colonel , ma sœur?... Un mariage.... Tant mieux. J'aime les mariages, moi. Tenez , le voilà tout à propos , le colonel ; & ma foi , les hommes d'aujourd'hui considérés , il doit faire un excellent mari.

M. R A Y M O N D.

Ah ! Madame , vous venez de prononcer de favorables paroles.

R O S E T T E, *embarrassée.*

Peut-être le sont-elles moins que vous ne le pensez , Monsieur ; vous n'avez pas tout entendu. (*bas à Fidélia*) Ah ! ma chère , si vous m'aimez , inventez un petit mensonge , pour me tirer d'embarras.

FIDÉLIA.

Laissez-moi faire. (à Belmont) Apprenez ,
 Monsieur, une des folies de votre sœur : elle
 s'est mise en tête que sir George étoit mon amant.

ROSETTE.

Que va-t-elle dire ?

FIDÉLIA.

Et se regardant déjà comme femme de son
 fils.....

ROSETTE.

Qui ? moi ! moi !

FIDÉLIA.

Elle arrangeoit de petites affaires de famille ,
 avec sa nouvelle maman. Il faut lui rendre jus-
 tice , elle s'y entend à merveille.

ROSETTE.

Et vous croyez que je vous pardonnerai ,
 Fidélia ?

M. BELMONT.

Comment , ma sœur !

M. RAYMOND.

Cela est-il vrai , Madame ? dois-je espérer...

ROSETTE, le contrefaisant.

Cela est-il vrai ? puis-je espérer ? Non , Mon-
 sieur , cela n'est pas vrai , & vous ne devez pas

espérer, Monsieur. (*à Fidélia*) Appelez-vous cela de l'esprit, Madame?

F I D É L I A.

Ma chère, permettez-moi de rire un peu, je vous en prie.

R O S E T T E.

Fort bien, Madame, fort bien.... (*à part*) Ah, que n'ai-je à présent un lutin à mon côté, pour me suggérer un détour adroit?....

M. B E L M O N T, *éclatant de rire.*

Vous ne trouvez rien, ma sœur? où donc est votre esprit?

R O S E T T E.

Avec votre politesse, mon frere; vous paroît-il honnête, à vous & à votre grave ami, d'écouter à la porte, de donner à mes discours une fausse interprétation, de me supposer un dessein que je me haïrois d'avoir formé, même en songe.

M. B E L M O N T.

Il faut en convenir, ma chère; notre projet étoit de vous tourmenter un peu, si Fidélia ne vous eut tirée d'affaire avec tant d'art.

R O S E T T E.

Je lui ai vraiment beaucoup d'obligation.

M. RAYMOND.

Avant cet instant, ma chère Rosette, je n'aurois pas cru trouver du plaisir à vous voir de la colère & du dépit.

ROSETTE.

Et vous pensez, Monsieur, que je supporterai tranquillement cette insolence ? vous vous trompez, Monsieur.

M. BELMONT.

La pauvre enfant ! dans quel état la voilà ! allons, allons, vous aurez un mari : il faut se hâter, Colonel, conclure promptement, ma sœur est toute de flamme.

ROSETTE.

Vous devenez très-impertinent, mon frère. : :
(à part) Je n'en puis plus, j'étouffe.

M. BELMONT.

Ouvrirai-je la fenêtre pour vous donner un peu d'air, ma petite ?

S C E N E I V.

Un Valet, les mêmes.

R O S E T T E.

AH! voici Jonh: eh bien! avez-vous remis la carte que je vous avois donnée?

J O H N.

Oui, Madame, monfieur Faddle fait fes complimens à Madame, & à madame Fidélia.

R O S E T T E.

Faddle? où l'avez-vous vu?

J O H N.

Je l'ai rencontré dans la rue; il m'a fait entrer avec lui dans un caffè où il a écrit ce billet à Madame.

R O S E T T E, *affectant de la joie.*

O l'aimable créature! m'écrire?.... Fidélia, une lettre de monfieur Faddle! (*à part*) Fortune, je te rends grace pour le fecours que tu m'envoies. (*elle lit tout bas.*)

M. R A Y M O N D.

Permettre à cet extrayagant de vous écrire?

ROSETTE.

Comment, Colonel, vous murmurez, je crois, au milieu de votre victoire ! ah, si !

M. RAYMOND.

Recevoir des lettres de Faddle ! Madame, vous me ferez perdre l'esprit.

M. BELMONT.

Voilà l'édifice écroulé ; tout est fini pour vous, mon cher.

ROSETTE.

Fidélia, il faut que vous entendiez cette lettre, il le faut absolument. Allons, je ne suis plus en colère, ce billet m'a rendu ma gaieté. Assurément monsieur Faddle écrit le plus gaillardement du monde ; mais ses expressions le prouveront mieux que mes éloges.... Ecoutez-
(elle lit.)

Céleste créature : Depuis l'instant où je cessai de vous voir hier, les heures se sont écoulées plus lentement qu'un long hiver passé loin de la ville. Si vous ne paroissez ce matin à la répétition du nouvel opéra, mon soleil sera totalement éclipsé. J'aurois encore mille belles choses à vous dire, mais le bruit importun des bavards du café, interrompt les sentimens d'amour, de vénération, avec lesquels je suis & serai toute ma vie, Madame, le plus dévoué de vos admirateurs,

WILLIAM FADDLE,

Que d'esprit, de naturel ! personne n'écrit un billet avec cette élégance. Ne trouvez-vous pas ce style rare, Colonel ?

M. RAYMOND.

Oh ! très-rare, Madame.

R O S E T T E.

Fidélia, vous viendrez à la répétition avec moi ; je vais prendre un mantelet & faire mettre les chevaux.

F I D É L I A.

Les lieux publics ne sont guère de mon goût, cependant je vous accompagnerai.

R O S E T T E, *en s'en allant.*

Venez-vous, Colonel ?

M. RAYMOND.

Assurément, Madame.

F I D É L I A, *à Belmont.*

Et vous, Monsieur, nous accordez-vous votre compagnie ?

M. B E L M O N T, *à Fidélia qui sort.*

Si vous le vouliez, nous pourrions employer mieux notre tems : mais je suis votre ombre, je ne puis vous abandonner un instant. (*au colonel en riant*) Tu as tout l'air d'un général

battu, qui entend l'ennemi donner des ordres pour célébrer sa victoire.

M. RAYMOND.

Ma foi, Charles, je ne suis qu'un homme, & je ne me sens pas assez fort pour tenir contre le diable & une femme.

M. BELMONT.

Courage, mon ami, & la femme & le diable seront subjugués. Comment donc, se laisser abattre ainsi ! un brave guerrier tel que toi...

M. RAYMOND.

N'est qu'un sot quand il est amoureux. Mais laisse-moi rompre mes chaînes, & si je deviens encore le jouet d'une femme.... La nature fit ce sexe pour tromper nos desirs, elle le forma moins pour nous plaire que pour nous tourmenter. Mais, allons, ne faisons pas attendre votre sœur.

M. BELMONT.

Allons : tes chaînes ne sont pas encore prêtes à se rompre, c'est moi qui t'en assure.

Fin du premier Acte.



A C T E S E C O N D.

SCENE PREMIERE.

Sir ROGER BELMONT, fir GEORGE
RAYMOND.

Sir R O G E R.

JE vous dis que mon fils est un vautour affamé : garderai-je une colombe pour la lui voir déchirer ?

Sir G E O R G E.

Tranquillisez-vous, fir Roger ; l'effervescence de la jeunesse , le feu des passions, l'indulgence que vous eutes toujours pour ce fils chéri, peuvent excuser ses excès : il a de l'esprit, & dans les momens où la raison reprend son empire sur ses sens, il est noble & généreux. A l'égard de Fidélia, je répondrois volontiers de sa conduite. Je la crois incapable d'oublier ce qu'elle vous doit, encore moins ce qu'elle se doit à elle-même,

Sir R O G E R.

Ecoutez , sir George , je ne prétends pas parler contr'elle ; Fidélia est une bonne fille , bien élevée , bien douce ; la beauté est une belle chose , la vertu est une belle chose aussi , mais quand il s'agit de mariage.... enfin.... il peut arriver qu'on ait acheté de très-belles choses trop cher. Sir George , un peu d'argent orne la beauté , & donne à la vertu des moyens de s'exercer ; mais avec mon jeune libertin , il n'a pas encore été question de fortune.

Sir G E O R G E.

Ni de mariage non plus , j'en suis sûr. Son attachement à sa liberté doit dissiper vos craintes sur cet article ; & l'honnêteté de Fidélia ne vous permet pas d'en concevoir d'une autre espèce.

Sir R O G E R.

Mais ne peut-il pas l'avoir séduite ?

Sir G E O R G E.

Ah ! ne le pensez pas. Mais , parlez à votre fils , interrogez-le sur ce qui regarde sa pupille ; informez-vous particulièrement de la famille & de la fortune de Fidélia. Si cette jeune personne comme sa conduite l'annonce , peut remplir l'idée que votre fils vous a donnée d'elle , si elle a du bien , de la naissance , le mystère est inu-

tile : s'il refuse de s'expliquer , regardez l'histoire qu'il vous a faite comme une invention propre à couvrir des desseins dont nous devons nous défier.

Sir R O G E R.

Vous ne croyez donc pas qu'il ait encore réussi près d'elle , au point de la conduire à oublier....

Sir G E O R G E.

Non , sur mon honneur ; l'innocence de cette charmante fille est sans tache : mais , mon ami , si je dois vous dire librement ma pensée , son aventure me paroît étrange & très-peu vraisemblable. Comment un frère mourant put-il confier une si jeune , une si belle orpheline , riche , bien née , comment , dis-je , osa-t-il la remettre entre les mains d'un homme de l'âge de votre fils ? Il étoit son ami. Il le connoissoit donc pour un franc libertin ? Pardon , sir Roger , si....

Sir R O G E R.

Continuez , je vous prie.

Sir G E O R G E.

Cette même orpheline , amenée dans votre maison à minuit , & depuis qu'elle y habite , ne voir personne , n'écrire à personne ! Avec une éducation distinguée , être sans alliance , sans

amis, sans connoissances dans le monde entier ! comme un anneau arraché de la chaîne générale ! Je le répète , mon ami , cela est étrange.

Sir R O G E R.

Oui, par ma foi, cela est étrange.

Sir G E O R G E.

Je ne fais pourquoi je m'intéresse si vivement à elle ; mais hier ma curiosité m'entraîna , peut-être au-delà des bornes de la politesse ; je lui laissai voir une partie de mes soupçons, je promis, je jurai de garder son secret, si elle daignoit me le confier : je lui fis des questions ; ses réponses augmentèrent mes doutes : j'insistai ; son visage se couvrit de rougeur, elle versa des larmes : mais je le soutiendrois au péril de ma vie , c'étoit la rougeur & les larmes de l'innocence.

Sir R O G E R.

Sir George, il faut absolument nous éclaircir, pénétrer ce mystère.

Sir G E O R G E.

Oui, sans doute, il le faut. Hélas ! nous n'avons déjà que trop différé : peut-être, mon ami, peut-être en ce moment une malheureuse mère, désespérée de la perte de sa fille, passe le tems où nous parlons, dans l'amertume, dans
la

la douleur..... Une fille vertueuse fait souvent une démarche inconfidérée en faveur d'un homme qu'elle aime : en prévoit-elle toutes les suites ?

Sir R O G E R.

Eh oui ! des démarches inconfidérées , comme vous le dites , on en peut faire : moi-même , quand j'étois jeune , je me souviens.... Mais ne vois-je pas mon fils ? il vient ici.

Sir G E O R G E.

Tant mieux : attaquez le à présent ; mais que vos questions ne paroissent pas préméditées , faites à dessein ; trop d'empressement le mettroit sur ses gardes : je vous laisse , & je m'en repose sur votre discrétion. (*Il sort.*)

Sir R O G E R , *seul.*

Le diable emporte ces jeunes libertins : on fouhaite des fils ! une fille vaut cent fois mieux... si pourtant on savoit comment s'y prendre pour la gouverner.

SCENE II.

M. BELMONT, fir ROGER.

M. BELMONT, *ré citant des vers.*

SANS que rien l'annonce, cette flamme s'élève ;
prompte comme la mort, elle approche ; tel
qu'un marinier frappé par l'éclair, je brûle en
ce moment....

Sir ROGER.

Tu fais des vers, Charles ; est-ce pour aug-
menter tes revenus ?

M. BELMONT.

Ne plaïsantez pas, Monsieur, les tems sont si
durs ! si vous n'avez pas la bonté de suppléer
par quelques centaines de guinées à des besoins
pressans, je pourrai deshonorer votre nom ;
me faire poète.

Sir ROGER.

Et manquer d'amis le reste de ta vie. Mais à
propos d'argent, Charles, à quel emploi des-
tines-tu celui de ta pupille ? Je pense qu'il fe-
roit assez avantageux de placer une somme hon-
nête dans les fonds publics.

M. BELMONT, *un peu embarrassé.*

Dans les fonds publics, Monsieur ?

Sir ROGER.

Oui, mon ami, dans les fonds publics. Mon courtier doit venir après dîner, nous causerons de cette affaire avec lui, tu pourras lui remettre quelques milliers de guinées.

M. BELMONT, *à part.*

Il nous enseignera, je l'espère, où nous les prendrons.

Sir ROGER.

Tu ne réponds pas, Charles ! es-tu muet, mon enfant ?

M. BELMONT, *plus embarrassé.*

Mais, Monsieur..... effectivement..... oui-da..... A cet égard ma pupille.... Je ne puis pourtant assurer positivement..... & d'ailleurs vous savez, Monsieur,..... mais, comme vous dites, s'il étoit possible..... Votre courtier doit-il venir immédiatement après le dîner, Monsieur ?

Sir ROGER.

Tiens, prends un peu plus de tems pour répondre, Charles ; car à présent, mon ami, tu ne t'expliques pas bien clairement.

M. BELMONT.

Ce que vous proposez est bien vu.... bien pensé, Monsieur; sans doute rien n'est.... plus judicieux.... plus avantageux. Oui, vraiment, son intérêt.... j'entends l'intérêt de ma pupille; son intérêt exige.... cependant on pourroit.... sa fortune, est une jolie fortune, Monsieur. Mais.... avez-vous connu son frère?

Sir ROGER.

Moi, mon ami? non.

M. BELMONT, à part.

Ma foi, ni moi non plus. (*haut*) Comment! vous n'avez pas connu James? Ah, que c'étoit un charmant garçon! si gai! si plaisant! il vous auroit bien fait rire. Ne vous ai-je jamais lu de ses épigrammes, fines, délicieuses? Mais il avoit une si forte passion pour le jeu... il auroit risqué sa fortune sur une carte.... Vous ne sauriez imaginer combien il étoit amusant: il falloit le voir contrefaire quelqu'un.... mais nulle économie, point de conduite.... Croiriez-vous bien qu'il dépensa de sang-froid six mille livres sterling pour être élu membre du.... oh! je vous conterai l'histoire de cette élection....

Sir ROGER.

Dis-moi, je te prie, à quel bourg tenoit-il?

M. B E L M O N T.

A quel bourg, Monsieur? Bon, il jetta son argent pour rien : le fils de mylord..... j'ai oublié le nom ; le fils de ce lord, l'emporta de quatorze voix, sans qu'il lui en coûtât la moitié de la somme. Enfin, Monsieur, par ses extravagances, ses affaires sont restées si dérangées, si fort embrouillées, que sur mon honneur, je n'y comprends rien.... (*à part*) Au diable les questions.

Sir R O G E R.

Mais, sa sœur a des amis, des parens, si je les connoissois, je pourrois....

M. B E L M O N T.

Eh oui ! Monsieur, des parens, des amis... je vois que vous ne savez rien.... ils sont tous ligués contre elle.... L'unique action raisonnable de son frère, a été de me nommer son tuteur en mourant, & de la soustraire à l'autorité de ces misérables. Ah ! je n'oublierai jamais ses dernières paroles.... Mon cher Charles, me dit-il, en me prenant la main, je vous recommande sur-tout de tenir cette innocente fille éloignée de ses parens.... Aussi ne voudrois-je pas pour mille guinées, qu'un seul de ces malheureux pût savoir où elle habite.

Sir R O G E R.

Il n'y a rien à craindre, Charles; nous avons été fort circonspect..... Mais, où les terres sont-elles situées?

M. B E L M O N T.

Ah! que demandez-vous là, Monsieur? Ses terres.... sont.... des terres..... & n'en sont pas. Situées!..... Je suis surpris qu'un homme aussi habile que vous, puisse me faire cette question. Je vous le jure, les terres seroient englouties, submergées, foudroyées, sans que je les regrettaisse un instant.

Sir R O G E R.

Mais, où sont-elles situées? dans quelle province?

M. B E L M O N T.

Et à l'égard des six mille livres que son père lui laissa....

Sir R O G E R.

Quoi! cette somme seroit-elle perdue?

M. B E L M O N T.

Ma foi, Monsieur, autant vaut; elle est entre les mains d'un procureur.

Sir R O G E R.

Eh bien! elle ne doit pas craindre de le voir. Où vit cet homme-là?

M. B E L M O N T.

Où il vit ? Parbleu , Monsieur , si on lui faisoit justice , le coquin ne vivroit nulle part. Ce maraud a fabriqué un contrat de mariage , avec un dédit de toute la fortune de Fidélia si elle refuse de l'épouser... (*à part*) Voilà de l'ouvrage pour vous , Monsieur.

Sir R O G E R.

Mais , comment s'appelle cet homme ? N'a-t-il point de nom ?

M. B E L M O N T.

Vous pouvez lui donner tous ceux qu'il vous plaira , Monsieur ; il n'en est point d'assez méchans pour lui : mais si je puis un jour l'attraper par sa robe , dites que je suis un indigne tuteur , si...

Sir R O G E R.

Fort bien.... Mais si tout cela n'étoit qu'une fiction , Charles ?

M B E L M O N T.

Monsieur....

Sir R O G E R.

Une ruse , un mensonge ? si tu avois enlevé la fille d'un honnête homme....

M. B E L M O N T.

Et que je l'eusse amenée dans votre maison,

sous vos yeux , afin de n'être point troublé dans mes projets , dans sa possession !..... Ma foi , Monsieur , si cela est , vous avez prodigué votre argent pour l'éducation d'un sot.

Sir R O G E R.

Cette seule circonstance peut te justifier.... en partie au moins : car tu aurois pu tout aussi bien arranger ses affaires en la conduisant dans une maison particulière ; d'ailleurs , tu te serois épargné des questions embarrassantes & une foule de mensonges pour les éluder. Mais , prends bien garde , mon ami ; je pénétrerai ton secret avant que tu te sois mis en état de me le dérober. Alors.... Je n'en dis pas davantage. Tu es un grand fripon , Charles !

S C E N E I I I.

Monsieur B E L M O N T , *seul.*

LA mine est éventée..... Fidélia m'a-t-elle trahi ? Non , elle n'oseroit manquer à sa parole.... Que je sois deshonoré si mon impertinente sœur n'a part à tout ceci. Mais ne puis-je opposer la ruse à la malice.... Rêvons un peu... , bon ! fort bien : Faddle peut m'être utile , me servir ; c'est un sot , tout sot aime l'intrigue & se plaît dans le désordre.

S C E N E I V.

ROSETTE, BELMONT.

ROSETTE.

Vous rêvez, mon frère ! Ah ! dites-moi, je vous prie, quelle vertu est l'objet de cette profonde méditation ?

M. BELMONT.

La patience, ma sœur. L'homme qui tient à votre sexe, par sa femme, sa maîtresse, ou sa sœur, a grand besoin de la connoître.

ROSETTE.

C'est la plus utile de toutes les vertus, mon frère : Fidélia vous l'enseignera, vous la ferez mieux pratiquer que le plus grand philosophe d'Angleterre ; elle persuadera votre esprit, sans donner même d'espérance à votre cœur.

M. BELMONT.

Cette méthode n'est pas la vôtre, ma sœur ; vous commencez par donner des espérances, les leçons de patience viennent après. Vraiment, vous êtes habile en cet art ; tous les fâts d'Angleterre ont été vos écoliers.

ROSETTE.

Cela peut être , mon frère : mais vous vous trompez en un point ; car loin de leur inspirer de la patience , ma constante étude a toujours été de la leur faire perdre. A quoi pensez-vous donc ?

M. BELMONT.

Je pense à consulter un devin , pour savoir à quel dessein les coquettes ont été formées.

ROSETTE.

En suis-je une , mon frère ?

M. BELMONT.

Eh donc , ma sœur !

ROSETTE

Eh bien ! sans aller au devin , je vais vous l'apprendre. Semblable à un fruit artificiel , placé dans un verger pour tromper l'avide moineau , une coquette est formée pour exciter & tromper les desirs des impertinens & des fots. Osera-t-on dire après cela , qu'elle ne doit pas son être à la nature , quand elle tend à une fin si raisonnable & si nécessaire ? A présent , à votre tour , mon frère ; apprenez-moi à quel dessein un libertin fut formé ?

M. BELMONT.

En suis-je un , ma sœur ?

R O S E T T E.

Fi donc, mon frère !

M. B E L M O N T.

Ecoutez, ma chère ; si une coquette est si utile dans le système moral, rien, dans ce même système, n'est plus détestable qu'un libertin ; car il est né précisément pour sa destruction. A son aspect, elle perd sa force, & tombe entre ses bras, comme un oiseau charmé dans la gueule du serpent.

R O S E T T E.

Est-il vrai ? Ah ! quel dommage, que vous soyez mon frère !

M. B E L M O N T.

Remerciez-en le ciel à genoux, soir & matin, friponne ; sans cela vous étiez perdue : Alons, Rosette, nous voilà d'accord ; je suis un libertin, vous êtes une coquette : mais savez-vous en quoi consiste l'unique différence qui est entre nous ? Je porte un chapeau, vous portez une cornette ; au reste, tout est parfaitement égal.

R O S E T T E.

Ah ! prouvez-moi cela, je vous prie.

M. B E L M O N T.

Le plaisir, ma chère, n'est-il pas notre but

à tous deux ? Les mêmes principes qui forment un libertin, ne feroient-ils pas d'une coquette... Mais , les femmes redoutent la médisance , leurs desirs sont réprimés par la crainte , elles sont forcées de se borner au stérile amusement de faire d'un honnête homme , un imbécille ; pendant que nous employons notre esprit , nos talents , à faire d'une fille timide & forte , une femme vive & charmante.

R O S E T T E.

Me donnât-on l'univers entier , je ne voudrois pas être un libertin ; mais je voudrois devenir homme , pour venger mon sexe , & vous apprendre , mon frère.....

M. B E L M O N T.

Je reconnois ma sœur à ce noble courage. Donnez-moi la main , ma chère ; vous êtes la plus aimable & la plus honnête fille que je connoisse. A l'avenir , je vous confierai tous mes secrets. Adieu , je vais trouver Fidélia.

R O S E T T E.

C'est bien dommage , n'est-il pas vrai ? qu'elle ne soit pas aussi coquette que moi.

M. B E L M O N T.

Point du tout dommage , ma chère , sa conquête seroit trop facile , pour me rendre constant.

R O S E T T E.

Que mon frère est poli !

M. B E L M O N T.

J'apperçois le colonel. Allons, ma sœur, remplissons nos différentes vocations : rendez-le bien sot ; moi, je vais essayer..... Nous nous reverrons à dîner, & nous pourrons comparer nos progrès.

R O S E T T E.

J'en ferai plus que vous, je gage ?

M. B E L M O N T.

Ma foi ! j'en ai peur. (*il sort.*)

S C E N E V.

Le colonel RAYMOND, ROSETTE.

M. R A Y M O N D.

C'EST un bonheur de vous trouver seule, Madame.

R O S E T T E.

Ah ! de grâce, Monsieur, apprenez-moi si vous êtes un libertin ? Je souhaiterois de tout mon cœur que vous en fussiez un.

M. RAYMOND, *déconcerté.*

C'est un caractère qui est si éloigné d'attirer l'estime..... Pourquoi me demandez-vous cela, Madame?

ROSETTE.

Parce que je m'ennuie d'être coquette. Mon frère vient de m'affurer qu'un libertin me métamorphoseroit en un instant.

M. RAYMOND.

J'aimerois à devenir tout ce qui pourroit vous plaire, Madame.

ROSETTE.

Si vous en étiez un, que me diriez-vous à présent, voyons?

M. RAYMOND, *lui baissant la main.*

Rien, Madame; mais.....

ROSETTE, *retirant sa main.*

Vous êtes fou, je crois? Je veux seulement savoir quel propos vous me tiendriez.

M. RAYMOND.

Je vous répéterois mille fois que je vous adore; je vous dirois: Je ne vis, je ne respire que pour vous aimer; toutes mes espérances de bonheur sont fondées sur le retour que vous daignerez accorder à ma tendresse.

R O S E T T E.

Fort bien ! continuez.

M. R A Y M O N D.

Je vous dirois : Un seul de vos regards , un seul de vos souris , me rend heureux ; vos chaînes sont plus douces que la liberté.

R O S E T T E.

En vérité !

M. R A Y M O N D.

Laiſſons ce badinage. O ma chère Roſette ! comment pouvez-vous faire le tourment d'un cœur qui vous eſt ſi ſincèrement attaché, vous amuſer de ſes peines ?

R O S E T T E.

A merveille ; cela devient pathétique.

M. R A Y M O N D.

Ah ! ceſſez de me railler. Si vous connoiſſiez la ſituation de mon âme.....

R O S E T T E.

La ſituation de mon âme ! cela eſt géographique , je crois ? pourſuivez.

M. R A Y M O N D.

Madame , ce ton-là ne vous eſt pas naturel. Qui peut vous engager à.....

ROSETTE.

Des soupçons ! l'intérêt augmente.

M. RAYMOND, *avec dépit.*

Vous le savez , Madame ; je n'ai pas mérité..

ROSETTE.

De la colère ; bon ! allez , allez toujours.

M. RAYMOND..

Je n'ai plus rien à dire , Madame ; Faddle possède mieux que moi le talent de vous divertir.

ROSETTE.

De la jalousie ! toutes les gradations du sentiment ! cela est incomparable !

M. RAYMOND.

Vous me forcez enfin à vous le dire , Madame ; je ne me crois pas fait pour être l'objet de ces dures plaisanteries.

ROSETTE.

Cette pensée pourroit se mettre en vers , la poésie est ma folie : dites-moi , Colonel, faites-vous des vers aisément ?

M. RAYMOND, *très-fâché.*

Ce jeu dure trop long-tems , Madame ; vous épuisez ma patience.

ROSETTE.

ROSETTE, *feignant de la surprise.*

Comment, Monsieur, vous ne parliez donc pas sérieusement ? Hélas ! qu'il est facile d'en imposer à une femme simple & crédule !

M. RAYMOND.

Me permettez-vous de vous faire une question sérieuse ?

ROSETTE.

Ennuyeuse, vous voulez dire ; soit : je suis ce matin la complaisance même : parlez.

M. RAYMOND.

Dois-je être éternellement votre jouet, Madame ? ou le tems de mon supplice est-il limité ? Quand toutes mes preuves de soumission, même d'imbécillité seront faites, me destinez-vous à l'honneur d'être votre époux ?

ROSETTE.

Eh, bon dieu ! les hommes font d'étranges questions ! Comment puis-je dire aujourd'hui, ce que je ferai dans dix ans ?

M. RAYMOND, *outré.*

Cette réponse me suffit, Madame.

Un Valet entre.

Monsieur Faddle, Madame.

SCÈNE VI.

FADDLE, les mêmes.

FADDLE.

O ma belle, ma divine !... Mais, ne vois-je pas le colonel ? c'est lui, sur mon honneur. J'en jure par tous les dieux ; la nature ne forma jamais un couple aussi parfait : non, jamais, depuis les heureux habitans du jardin d'Eden....

ROSETTE.

Vous arrivez à propos, Faddle ; ah ! faites-moi rire, je vous en prie, ou je vais mourir d'un accès de vapeurs.

M. RAYMOND, à Faddle.

Eh bien !

FADDLE.

Quoi ?

M. RAYMOND.

Faites-la rire.

FADDLE.

Moi !

M. RAYMOND, le prenant au collet.

Oui, faites rire Madame ; faites-la rire à l'instant, ou, morbleu...

FADDLE, *tremblant.*

Quoi ! comment.... y pensez-vous, Colonel ? mais ! mais ! quelle folie !

M. RAYMOND.

Faites-la rire, vous dis-je, ou je vous fais pleurer. Quoi ! vous ne la divertiriez pas, quand elle vous en prie ? Eh ! je la fais rire depuis une heure, moi, sans qu'elle me l'ait ordonné.

ROSETTE, *éclate de rire.*

Ah, ah, ah !

FADDLE.

Elle rit, elle rit ; Colonel, ne vous fâchez pas : elle rit de tout son cœur.

S C E N E V I I.

M. BELMONT, *les mêmes.*

M. BELMONT.

QU'AVEZ-VOUS, Faddle ? comme vous voilà pâle.

M. RAYMOND.

Ce vil animal, ne pas obéir à une dame !

FADDLE.

Ah, vous voilà, Charles ! tenez-vous près de

D ij

moi : ce rude , ce robuste colonel a relâché mes fibres , renversé l'entier système de mon individu ; j'avois besoin de votre présence pour me rappeler à moi-même.

M. BELMONT.

Comment ! le colonel est-il en colère contre vous !

FADDLE.

En colère ! il est enragé.... mais j'oublie tout , je lui pardonne ; j'ai l'ame douce , & ne conserve point de ressentiment.

ROSETTE.

A propos , Faddle ; j'ai une querelle à vous faire ; je suis fâchée aussi.

FADDLE.

Vous , ma déesse ; vous voulez me quereller?... pour mes inconstances , je gage ?.... vous avez raison : je me reconnois coupable. Cet hiver , j'ai mis le désordre dans toutes les familles ; j'ai trompé des pères , désolé des maris , désespéré des amans : je prévois de fâcheuses affaires ; des duels , des meurtres ; l'orage se forme , il gronde ; mais il peut éclater sans m'effrayer , ni m'abattre.

ROSETTE.

Il faut cesser enfin de voltiger. Je veux vous

donner des conseils, diriger votre choix. (*elle lui parle bas.*)

M. BELMONT, *au colonel.*

Eh bien ! mon ami, à quoi rêves-tu ?

M. RAYMOND.

A ma sottise. Etre jaloux d'un pareil fat... Malgré tout le mépris qu'il m'inspire, ce fat me tourmente.

FADDLE, *se récriant.*

O ciel, quelle créature nommez-vous là ! puisse-je être abandonné des grâces, perdre tous mes droits aux faveurs de l'amour, si jamais pareil automate m'inspire un sentiment.

M. BELMONT.

Quelle maîtresse veut-elle donc vous donner, Faddle ?

FADDLE.

Par tout ce qui est odieux, Charles ; c'est cette grande haquenée de miss Gangle. Je fais bien que l'horrible créature est amoureuse de moi ; positivement la tête lui en tourne : elle m'assomme de plats billets, me suit, me tourmente, m'excède ; tout m'entretient de son insipide tendresse. Si je la rencontre : Ah ! mon cher Faddle, me dit-elle en soupirant, que je me trouverois heureuse de vous voir, de vous

contempler pendant l'espace d'un jour tout entier ! Elle fixe alors sur moi ses grands yeux stupides, saisit ma main , la presse , veut m'arrêter : tout effrayé , je m'échappe ; je prends ma course & vole à l'autre bout de la ville , où je me crois à peine en sûreté.

ROSETTE, *à part.*

L'impertinent ! le sot ! (*haut*) Que de légèreté , d'agrément ! Avouez-le , Colonel ; on ne peut avoir plus d'esprit ?

M. RAYMOND.

Ni plus de modestie , Madame.

FADDLE.

Bon , de la modestie ! cela ne mène à rien.

Un Valet entre , & dit :

Vous êtes servie , Madame.

ROSETTE.

Allons. Messieurs , vous venez apparemment.

M. BELMONT.

Faddle , nous devons dîner ensemble , aux armes du Roi.

FADDLE.

Oui ? devons-nous dîner ensemble ? je n'en savois rien. (*à Rosette*) Je suis désolé , mon ange , qu'un engagement particulier me dérobe le plaisir....

ROSETTE, *en s'en allant.*

Oh ! cela n'est pas supportable : on ne sauroit vous posséder. Venez-vous, Colonel ?

M. RAYMOND.

Assurément, Madame ; bonjour, Belmont, à tantôt. (*il sort.*)

S C E N E V I I I.

M. BELMONT, FADDLE.

M. BELMONT.

J'AI besoin de vous, Faddle. Oh ça, mon cher, vous n'êtes pas de ces fots hérissés de scrupules, & dans les occasions essentielles, loin de vous piquer d'une exacte probité....

FADDLE.

Comment donc ! le diable vous emporte, Charles ! est-ce là le dîner que vous m'avez préparé ?

M. BELMONT.

Eh donc, Faddle ! vous faites l'enfant ; parlons sérieusement. Vous vous passez de l'estime de beaucoup de gens ; je fais grand cas de vous, moi ; vous n'êtes pas riche, je le fais ;

vous avez peut-être besoin d'argent, voilà ma bourse, prenez, elle est à vous.

FADDLE, prenant la bourse.

Rien n'est plus obligeant. Voyons, qu'exigez-vous de moi ? en quoi puis-je vous servir ? je ne saurois me battre, je vous en avertis ; j'aime mes concitoyens, & respecte les loix de mon pays.

M. BELMONT.

Tu ne saurois te battre, d'accord ; mais tu peux mentir ?

FADDLE.

Oh ! tant qu'il vous plaira, mon cher ; je n'ai pas vécu pour rien avec des femmes de qualité.

M. BELMONT.

Voici le fait. Cette fille charmante, cette fille angélique, cette belle, mais trop obstinée Fidélia, a pris tant d'empire sur mon cœur... tiens, si je ne la possède, je perdrai la raison.

FADDLE.

J'entends : tu as besoin de mon secours, de mes leçons, pour apprendre à triompher de ses rigueurs ; tu ne veux pas employer la force, j'espère, & mettre mon col en danger ?

M. B E L M O N T.

Paix, écoute, fou. Un évènement très-extraordinaire jetta cette aimable fille entre mes bras, il y a environ trois mois. Dès cet instant, nos cœurs s'enflammèrent : mais embarrassé, ne sachant où lui procurer un asyle au milieu de la nuit, le diable m'inspira de la conduire dans cette maudite maison, où, sans cesse observé par les yeux jaloux de sir George, gêné par la froide raison du colonel, impatienté par l'indiscrette curiosité de ma sœur, par les soins mal-adroits de mon père, je me vois contraint de renoncer à mes projets, ou de me marier avec elle.

F A D D L E.

Triste alternative ! ainsi, mon cher, pour éviter ce malheur, il faudroit la tirer d'ici ?

M. B E L M O N T.

Oui : mais quel moyen, quelle ruse peut l'en faire sortir ?

F A D D L E.

Arrangeons cela. Vous n'êtes donc pas son tuteur ?

M. B E L M O N T.

Eh non, vraiment ! j'ai su l'engager à me donner ce nom, dans l'espérance que ce titre supposé, me laisseroit la liberté de disposer

d'elle à mon gré ; mais l'amitié de ma sœur pour ma prétendue pupille , renverse tous mes desseins , les rend impraticables ; & sans l'assistance d'un honnête homme , tel que toi , nous sommes en danger , Fidélia & moi , de mourir avec notre innocence.

F A D D L E.

Pour toi , ce seroit grand dommage. Voyons ; cherchons Ma foi , je l'ai trouvé : sois tranquille , joyeux , content : avant que quatre heures sonnent , je mets le désordre dans cette maison , j'y porte le feu , j'anime l'incendie ; & je te livre Fidélia.

M. B E L M O N T.

Charmant Faddie ! mais explique-moi . . .

F A D D L E.

Point d'inquiétude ; j'ai conçu , je vais opérer ; tout ira bien.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

FIDÉLIA, ROSETTE, un Valet.

FIDÉLIA.

C'EST votre ouvrage, ma chère : occupée sans cesse à le persécuter, devez-vous être surprise qu'il essaye de rompre ses chaînes ?

ROSETTE.

Ses efforts seront vains ; un regard, un sourire, le ramènera bientôt plus tendre & plus soumis.

FIDÉLIA.

Je ne fais, mais si j'étois homme, une maîtresse ne me montreroit pas deux fois du mépris.

ROSETTE.

Bon, bon ; si vous étiez homme, vous feriez tout comme eux. Moins délicats que vous ne pensez, nos dédains font un lien de plus pour les arrêter. Je vous l'ai dit cent fois, c'est

60 *L'ENFANT-TROUVÉ,*

en les traitant mal, qu'on peut s'assurer de leur confiance: l'égalité, la douceur, font naître dans leurs cœurs l'indifférence & le dégoût.

Un Valet entre, & dit à Rosette :

On vient d'apporter cette lettre, pour vous, Madame.

ROSETTE.

L'écriture m'est inconnue. (*à Fidélia*) Permettez, ma chère. (*elle lit, & paroît agitée.*)

FIDÉLIA.

Vous vous troublez; seroit-ce une mauvaise nouvelle?

ROSETTE, *très-émue.*

Ah! la plus cruelle du monde, si elle est vraie!

FIDÉLIA.

Je prie donc le ciel qu'elle soit fausse. Est-ce un secret? ne puis-je savoir..... Vous ne doutez pas, ma chère, combien ce qui vous touche a droit de m'intéresser.

ROSETTE.

Non, ma chère..... (*au valet*) Qui vous a remis cette lettre?

Le Valet.

Un commissionnaire, Madame.

R O S E T T E.

Est-il encore ici?

Le Valet.

Il est sorti tout de suite après me l'avoir donnée. La lettre, a-t-il dit, n'exige point de réponse.

R O S E T T E.

Le connoissez-vous , cet homme?

Le Valet.

Non, Madame.

R O S E T T E.

Pourriez-vous le reconnoître?

Le Valet.

Très-aifément.

R O S E T T E.

Où dîne mon frère?

Le Valet.

Aux armes du Roi.

R O S E T T E.

Faddle est-il avec lui?

Le Valet.

Ils sont sortis ensemble.

R O S E T T E.

Courez, volez leur dire que je veux leur

parler à tous deux, pour une affaire très-extraordinaire.

(Le Valet sort.)

FIDÉLIA.

D'où vient cet empressement, qui vous agite ?
Eh, quoi ! Rosette, me trouvez-vous indigne de
votre confiance ?

ROSETTE.

Dites-moi sincèrement, Fidélia. . . . Mais non,
pourquoi voudrois je vous inquiéter, vous causer
les plus vives alarmes ? je suis folle, en
vérité. . . . je prends cette affaire trop sérieu-
sement.

FIDÉLIA.

Vous me faites naître des craintes : de grâce,
ma chère Rosette. Mais je n'ose insis-
ter ; votre réserve m'apprend que j'ai trop
compté sur votre amitié.

ROSETTE.

Ah ! ne le pensez pas : je vous aime, je ne
puis jamais cesser de vous aimer.

FIDÉLIA.

Si je perdois votre amitié, ce seroit un mal-
heur, que je n'aurois pas mérité.

ROSETTE.

Je le crois, je le fais.

F I D É L I A.

Ne vous obstinez donc point à vous taire.

R O S E T T E.

Eh bien ! apprenez-moi..... pardon, ma chère ;..... mais..... dites-moi, Fidélia, est-il une circonstance dans votre vie, une seule dont vous puissiez rougir, si elle étoit connue ?

F I D É L I A.

Si la lettre vous porte à me faire cette étrange question, vous me permettrez de la voir.

R O S E T T E.

Non, je ne puis, ni ne dois vous la montrer ; tranquillisez-vous : elle ne contient rien, en vérité, qui mérite mon attention ou la vôtre.

F I D É L I A.

Pourquoi donc en êtes-vous si occupée ?

R O S E T T E.

Je l'avoue, j'ai d'abord été surprise, troublée ; mais de pareilles impostures doivent être méprisées.

F I D É L I A, *d'un ton très-triste.*

Ah, j'ai perdu mon amie ! Rosette, en voulant partager vos peines, en vous pressant de les déposer dans mon sein, je présumoais trop de votre amitié, peut-être ; mais vous ne de-

vez pas me cacher un malheur qui me touche ; j'ai droit de le connoître & de m'en affliger.

ROSETTE.

Cruelle fille ! pourquoi me pressez-vous ? L'auteur de cette horrible lettre a l'ame plus noire que la plus sombre nuit. Ecoutez : étonnez-vous avec moi, qu'il existe un pareil monstre. (elle lit.)

A Miss ROSETTE BELMONT.

Madame : Comme j'écris sans me nommer , je n'attends rien de votre reconnoissance , & ne crains le ressentiment de personne. Fidélia n'est pas ce qu'elle paroît ; elle vous trompe : elle causera la perte de votre frère. Les femmes de son espèce savent emprunter les apparences de la vertu , quand elles sont utiles à leurs criminels desseins. Faddle pourra , s'il le veut , vous donner de plus grands éclaircissemens ; mais soyez certaine que mes informations sont appuyées sur de suffisantes autorités. Pour vous en convaincre , faites une seule question à Fidélia : demandez-lui si elle est sœur d'un ami de M. Belmont.

FIDÉLIA.

Je suis perdue !

ROSETTE.

Eh, quoi ! vous pleurez, Fidélia ? Je croyois exciter votre mépris , & non pas vos larmes. Levez les yeux, ma chère, calmez-vous ; cet
infâme

infâme libelle peut-il porter le trouble dans votre âme ?

F I D É L I A.

O mon amie ! il fut un temps où je pouvois m'envelopper dans ma propre innocence , & trouver en moi-même la force de résister aux atteintes des méchans ; mais , hélas ! ce tems est déjà loin de moi.

R O S E T T E.

Que dites-vous ?

F I D É L I A.

Et pourtant cette indigne lettre est l'ouvrage de la malice & de la calomnie.

R O S E T T E.

Affurée de votre candeur, non , je ne doute point.

F I D É L I A.

Ah ? Rosette , arrêtez. Je ne mérite pas.... ce n'est point la pupille de votre frère , ce n'est point la sœur de son ami qui tombe à vos pieds pour implorer votre protection ; c'est une jeune infortunée , triste rebut de la nature , indigne d'être votre compagne. J'osai vous en imposer, ne pas détruire une histoire artificieuse, à présent, je vous demande de la compassion ; ayez pitié d'une malheureuse étrangère , sans défense & sans appui.

ROSETTE.

O ciel ! que viens-je d'entendre ? Levez-vous , ma chère Fidélia , ah ! levez-vous , je vous en conjure. Vous m'auriez trompée , vous ! ah ! si cela est vrai , l'honnêteté n'est qu'un vain nom.

FIDÉLIA.

Je suis coupable , je ne devois pas me taire ; mais ne me jugez pas trop sévèrement : gardez-vous de penser..... je ne voudrois pas vivre un instant , si j'étois la méprisable créature dont parle cette affreuse lettre.

ROSETTE.

Quelle aventure ! continuez , ma chère Fidélia ; mais cessez de vous affliger , de répandre des larmes.....

FIDÉLIA.

Eh ! comment pourrois-je les retenir ? tant de douceur ; tant de bonté !..... je vous ai trompée , Rosette , & vous m'aimez encore ?

ROSETTE.

Jamais vous ne cesserez de m'être chère ; achevez de m'instruire , ouvrez - moi votre cœur.

FIDÉLIA.

Vous le voyez , l'abondance de mes pleurs

ne me le permet pas..... J'ai fait une démarche inconfidérée, téméraire.... non, jamais, jamais je ne devois consentir à vous tromper; c'est une faute inexcusable, je ne me la pardonnerai pas. O ma chère ! je ne fais qui je suis, je m'ignore moi-même. Vous me demanderez pourquoi je vous en imposois, pourquoi je me parois d'un faux titre ? La raison m'en est inconnue ; mais je l'ai fait & je me le reproche amèrement ; on m'a forcée à ce détour blâmable ; c'est un mystère, une énigme ; votre frère peut seul l'expliquer, il fait l'histoire de ma vie ; en ce moment , l'honneur l'engage à la révéler.... Ah ! que n'est-il ici !

R O S E T T E.

Vous me faites éprouver une peine insupportable ; votre chagrin, vos discours, cette réserve.... Mais, rien ne doit vous retenir, parlez, ne me cachez pas....

F I D É L I A.

Et voilà ce qui aigrit ma peine : engagée par serment à garder le silence, le rompre pour me justifier d'une faute, ne seroit-ce pas en commettre une autre ? mon cœur est innocent, daignez m'en croire : si ma condition est feinte, ma vertu ne le fut jamais.

Un Valet entre, & dit à Rosette :

Monsieur Belmont venoit de sortir, Madame;
mais voici monsieur Faddle. *(il sort.)*

SCENE II.

FADDLE, les mêmes.

FADDLE.

EMPRESSÉ d'obéir à vos ordres flatteurs,
Madame, j'accours..... Mais quoi ! vous
n'êtes pas seule.....

ROSETTE, *lui montrant la lettre qu'elle
a reçue.*

Connoissez-vous cette écriture, Monsieur?

FADDLE.

Celle-là? non, sur mon ame. *(à part)* Ni
vous non plus, je crois. *(haut)* Dois-je lire
cette lettre, Madame?

ROSETTE.

La lire, & l'expliquer, Monsieur.

FADDLE, *lisant moitié bas & moitié haut.*

*Fidélia n'est pas..... les femmes de son es-
pèce.... de la vertu..... leurs criminels.....
Monsieur Faddle pourra..... Comment diable*

à propos de quoi, s'il vous plaît, Monsieur l'anonyme, suis-je mêlé dans ce caquet?... mes informations..... si elle est sœur d'un ami de monsieur Belmont.

ROSETTE.

Eh bien! Monsieur?

FADDLE.

Eh bien! Madame, je ne puis vous aider à deviner l'écrivain; en honneur, je ne le puis... Mais pourquoi me nommer? Ce maudit bavardage me fait soupçonner la main... Oh! oui, sûrement cela vient d'une femme.

FIDÉLIA.

Si vous êtes instruit de mon sort, Monsieur, parlez librement, ne déguisez rien, je ne crains pas que vous me fassiez rougir aux yeux de mon amie.

FADDLE, feignant de se parler à lui-même.

En vérité, plus j'y pense, plus je me persuade... ah, cela feroit affreux! non, cette femme est honnête... tout-à-fait incapable... pourtant je suis certain de ne l'avoir dit qu'à elle.....

FIDÉLIA.

Dit, quoi? qu'avez-vous dit? vous suis-je connue?

ROSETTE.

Expliquez-vous.

FADDLE.

Parbleu, tous ces officieux donneurs d'avis devroient être moins discrets sur leurs noms, & plus réservés sur celui des autres. Qu'est-ce que cela signifie, *Faddie* pourra vous instruire ? oui, ma foi, vous avez bien trouvé votre homme. *Faddie* est-il fait pour divulguer les secrets qui vous pèsent ? si vous ne pouvez les garder, dévoilez-les vous-même ; cela est plaisant, me mettre en jeu ! Oh ! *Faddie* ne parlera pas, je vous en assure ; il mourroit plutôt que de découvrir.....

ROSETTE.

Écoutez, *Faddie*, si vous vous proposez de reparoitre jamais dans cette maison, dites à l'instant tout ce que vous savez ; de votre propre aveu, vous en avez parlé ailleurs ?

FIDÉLIA.

Repondez, que savez-vous ? qu'avez-vous dit ?

FADDLE.

Ce que vous me permettrez de ne point redire ici, Mesdames ; votre colère ne peut m'épouvanter.

R O S E T T E.

Fort bien ! Monsieur , fort bien !

F I D É L I A.

En vérité , Rosette , s'il se tait , c'est parce qu'il ne fait rien.

F A D D L E.

Non , rien , rien du tout , sur mon honneur ! des oui-dire un bruit sourd assez général pourtant ; mais quel fond peut-on faire toute la ville en a menti , & cela lui arrive souvent. Ne disoit-on pas aussi , que lady Bridget s'étoit enfuie , depuis un mois , avec son postillon ? pure calomnie : cet homme est grenadier à cheval , j'en suis sûr. Elle même lui en acheta la commission au commencement de la semaine dernière.

R O S E T T E.

Et que m'importe lady Bridget & la ville ? il s'agit de Fidélia : qu'a-t-elle de commun avec ces mauvais propos ?

F A D D L E.

C'est ce que j'ai dit , Madame ; précisément ce que j'ai dit. Rien de commun , pas la moindre chose *Une femme de son espèce de son espèce !* me suis-je écrié : l'expression

est dure. Comment, une ou deux petites fragilités méritent-elles cette sévérité ? une fille ne peut-elle s'oublier, sans être exposée à ce dédain ? n'en voit-on pas tous les jours se relever après une honteuse chute, & mener une vie très-honnête. . . . Voilà ce que je leur ai dit, Madame. . . . *Une femme de son espèce !* Morbleu, je n'ai pu leur passer cet insolent propos.

F I D É L I A.

Arrête, vil calomniateur ! Rosette, cet homme est un infame ; cette odieuse lettre est de son invention ; lui seul est assez bas pour parler en ces termes d'une fille qu'il ne connoît pas.

F A D D L E, *affectant de lui parler bas ,
& parlant haut.*

Bon, à merveille, tenez ferme, je vous seconderai.

F I D É L I A, *lui donnant un soufflet.*

Insolent ! oh ! mon cœur est profondément blessé, je ne puis supporter cette insulte.

R O S E T T E.

Ciel ! que dois-je penser ? . . . Va, malheureux, s'il est vrai que tu sois lié avec l'indigne inventeur de ce noir complot, ou si toi-même es l'auteur de cette infâme lettre, puisse la honte, l'opprobre, & le remords, t'accom-

pagner & te tourmenter sans cesse ! Mais si tu as découvert la plus légère circonstance , où l'honneur de ma famille soit intéressé , parle sans crainte , & sois sûr de ma protection. ...

F A D D L E.

Belle protection, ma foi ! il falloit me protéger un instant plutôt. Mesdames , une de vous vient de me donner un soufflet , l'autre m'assure de sa protection ; pour vous prouver à toutes deux que les procédés violens , ou de flatteuses promesses ne peuvent m'arracher un secret , je me tais tout net. Ah ! parbleu , si j'éclaircis cette affaire , puisse vos malédictions s'accomplir , & toutes les calamités fondre sur moi. Adieu , Mesdames ; croyez-en votre serviteur , tâchez de vous tranquilliser ; la colère ne sied pas sur de si jolis visages. Adieu.

S C E N E I I I.

F I D É L I A , R O S E T T E.

R O S E T T E.

Q U E veut dire ce misérable ?

F I D É L I A.

Que n'ai-je la liberté de parler !

ROSETTE.

Eh ! pourquoi ne parleriez-vous pas ! de vaines promesses, injustement exigées , font-elles donc un engagement sacré ? Fidélia , vous avez pu vous résoudre à m'en imposer , à présent un frivole point d'honneur doit-il vous arrêter quand vous me devez de la confiance , de la sincérité ? Allons , ma chère , cédez à la raison , à la nécessité.

FIDÉLIA.

Je ne le puis , sans manquer essentiellement à votre frère ; & ce que je lui dois , m'impose la loi de ne jamais le désobliger.

ROSETTE.

Mais , que lui devez-vous ? en quoi vous a-t-il servi ?

FIDÉLIA.

Hélas , il ne m'est pas permis de vous le dire , sans son aveu.

ROSETTE , avec un peu d'altération.

Eh bien ! Madame , quand vous serez disposée à m'ouvrir votre cœur , à me confier vos étonnans secrets , je saurai mieux comment me conduire avec vous. En attendant , souffrez....

SCÈNE IV.

Monsieur BELMONT, les mêmes.

ROSETTE.

AH ! venez, mon frère ; votre présence est nécessaire ici. Expliquez-moi comment votre pupille, la sœur de votre ami, ne peut m'instruire de ce qui la touche ?

M. BELMONT.

Vous pleurez, Fidélia, de quoi s'agit-il ?

FIDÉLIA.

Je n'ai pas la force de vous le dire, Monsieur, votre sœur va vous l'apprendre.

ROSETTE.

Lisez cette lettre, mon frère.

FIDÉLIA.

Grace au ciel, tout va s'éclaircir ; en vous instruisant des motifs de sa conduite, Monsieur va vous dévoiler tous mes secrets. Vous me rendrez justice.

ROSETTE.

Je vous la rends déjà. Eh bien ?

M. BELMONT, *après avoir lu tout bas.*

Exécrable insolence ! j'ai rencontré Faddle en entrant ici. Je suis persuadé que le sot , par le seul plaisir de mal faire , vient d'employer sa plate éloquence , pour persuader à ma crédule sœur , que cette odieuse lettre contient des vérités.... Je vais trouver l'impertinent , le ramener devant vous , le faire rétracter , ou le traiter comme il le mérite.

FIDÉLIA, *le retenant.*

Arrêtez , Monsieur ; votre sœur n'ignore plus que j'ai osé lui en imposer sur ma naissance & ma fortune ; je lui ai fait l'avou de cette faute.

M. BELMONT.

Eh bien ! vous avez été très-imprudente.

FIDÉLIA.

On attaque mon honneur , c'est à vous à le défendre , Monsieur. Vous fûtes une fois mon libérateur , ah ! soyez-le encore , je vous en conjure. Dites à votre sœur , à celle qui daigna se nommer mon amie , que je suis pauvre , malheureuse , mais non pas méprisable ; assurez-la que si j'ai pu la tromper , jamais mon cœur n'en forma le desir ; dites-lui que je mérite sa pitié , sa compassion , & non pas sa colère ; ô monsieur Belmont ! ne soyez point insensible

à mes peines , ne rejettez pas mon ardente prière.

M. BELMONT, *froidement.*

Vous en avez déjà trop dit , Madame ; votre propre intérêt me défend de révéler ce secret. Vous m'avez donné une parole positive de vous taire ; c'est à vous à juger à quel point une parole d'honneur engage. Songez - y bien , Madame , en osant trahir vos sermens , des sermens solennels , vous prouveriez mal votre innocence.

FIDÉLIA, *d'un ton fier.*

Quoi , Monsieur , vous refusez....

M. BELMONT.

Pour moi , Madame , ce ne sera jamais sur la foi de Faddle , ou d'un écrivain sans nom , que je soupçonnerai la vertu d'une personne telle que vous. Il faut , pour former des doutes , de meilleures autorités. A votre égard , ma sœur , sachez que cette dame ne doit pas être maltraitée : je ne souffrirai pas qu'elle le soit , souvenez-vous-en. Je suis satisfait de sa conduite ; cette assurance vous suffit : vos inquiétudes sont ridicules , impertinentes ; ne vous mettez point en tête de la bannir de cette maison , je ne consentirai point à l'en laisser sortir. Elle y restera , entendez-vous , Rosette , malgré

tous les desseins que pourroit vous inspirer votre rare prudence. Vous me comprenez, je crois. Adieu, ma sœur. (*il sort.*)

ROSETTE.

Allez, mon frère, votre procédé m'indigne, & je vous méprise.

FIDÉLIA.

C'en est fait, Rosette, j'ai perdu votre estime & votre amitié.

ROSETTE.

Devenez votre amie à vous-même, & vous en retrouverez une tendre en moi ; mais dans la triste incertitude où vous me laissez, permettez-moi d'agir comme mon caractère & ma façon de penser l'exigent. (*elle sort.*)

FIDÉLIA, *toute en pleurs.*

Ah, fille infortunée ! malheureuse Fidélia !... Mais, la douleur ne m'est point étrangère, je l'ai sentie dès mon berceau : soupirer, pleurer, gémir, voilà mon partage. (*elle sort.*)

S C E N E V.

Monfieur BELMONT, *feul.*

(*Revenant pendant que Fidélia fort.*)

JE fuis un fcélérat, un infâme ! porter le trouble, le défordre, la douleur, dans toute une famille.... & cette famille eft la mienne ! La douceur, l'innocence, la bonté ne peuvent-elles me toucher ? Pourquoi me rendre un monftre, pour m'affurer la poffeffion d'une femme ? Ah ! fi l'on m'ôtoit cette excufe, Lucifer feroit un ange de lumière, comparé à moi. Jusques à préfent, l'honneur, le courage, un noble orgueil, m'avoient garanti du menfonge, de la cruauté, de la baffeffe, de la trahifon : une femme s'offre à mes yeux, le diable me tente, & tous les vices s'introduifent dans mon ame !... Je ne puis renoncer à mon projet. O fortune, ô amour ! daignez me feconder cette feule fois ; protégez mon crime, & pour l'expier, je jure d'élever un temple à la vertu.

S C E N E VI.

FADDLE, Monsieur BELMONT.

FADDLE.

EH bien, Charles, tes affaires sont en bon train : j'ai donné la dernière main à mon ouvrage.

M. BELMONT.,

Tu es le plus habile marouffle !.... J'ai lieu d'espérer un heureux succès. Tout s'arrange à mon gré. Une petite précaution, prise avec ma sœur, assure mon plan, & va remettre Fidélia en mon pouvoir.

FADDLE.

Quelle est cette précaution ?

M. BELMONT.

J'ai défendu très-expressément à Rosette de songer à se séparer de Fidélia.

FADDLE.

Tu as raison d'espérer ; elle se jetteroit plutôt par la fenêtre que de t'obéir. Mais, es-tu sans pitié, sans entrailles, Charles ? pour moi, je commence à sentir certains mouvemens de compassion....

M.

M. BELMONT.

Tant-pis pour vous, Monsieur, car ma bourse est vide; je vous en prévians.

FADDLE.

Ma foi, mon ami, ma conscience se révolte, crie.... je ne fais comment la faire taire. Que vois-je? je ne vous connoissois pas cette bague.... elle est parbleu jolie, Charles!

M. BELMONT.

Trouvez-vous? Oh ça, monsieur Faddle! parlons sérieusement. Je vous ai confié mon secret, prescrit votre conduite? Si vous vous en écarterez, s'il vous échappe un mot, vous apprendrez, à vos dépens, qu'on ne me trahit pas impunément.... Vous m'entendez, je crois!

FADDLE.

Mais! mais! quelle folie! En vérité, je parle pour parler: ne peut-on badiner, s'amuser un moment, sans vous mettre en colère?

M. BELMONT.

Allez, Monsieur, allez, vous & votre délicate conscience, m'attendre aux armes du Roi; sur-tout, n'en sortez pas que je ne sois arrivé... sinon....

FADDLE.

J'y vais, mon ami, j'y vais.... faut-il te fâcher? Vous êtes vif, trop vif, Charles! (*à part*)

Peste soit du rodomont ! il n'est pas si redoutable ; peut-être , si j'osois. . . . (*haut*) En vérité , Charles , j'ai le naturel doux , je fais tout ce que tu veux. . . . (*il veut s'en aller.*)

M. BELMONT , *l'arrêtant.*

Attends , attends , il me vient une idée : je vois sir George , il entre dans l'appartement de Fidélia. . . je me défie de ce maudit vieillard. Que diable a-t-il tant à lui dire ? il peut traverser mes desseins. Fais en sorte d'écouter leur entretien , mais ne te laisse pas appercevoir.

FADDLE.

Ne crains rien ; où te retrouverai-je ?

M. BELMONT.

Aux armes du Roi.

FADDLE.

Tu le vois , Charles , je me prête à tous tes desirs , tu seras plus obligeant , je l'espère ; tu te souviendras. . . .

M. BELMONT.

Honnête créature ! va , sois discret , & compte sur moi. (*il sort.*)

FADDLE , *seul.*

Honnête créature ! il raille , je crois. Oui , parbleu , je suis honnête , j'ai des principes ; mais cette maudite nécessité se fait sentir , & c'est le diable. (*il sort.*)

S C E N E V I I.

*La scène change & représente l'appartement
de Fidélia.*

Sir GEORGE, & elle, sont assis.

Sir GEORGE.

QUOI, Madame ! a-t-il osé confirmer précisément les horribles imputations de cette lettre ?

FIDÉLIA.

Non, Monsieur, il n'a pas eu cette audace ; mais son air embarrassé, ses odieuses insinuations, ont fait plus d'impression peut-être, qu'une accusation formelle.

Sir GEORGE.

Et monsieur Belmont a pu se taire ? il a refusé de vous justifier ?

FIDÉLIA.

De puissantes raisons le forcent, dit-il, au silence. Que puis-je faire ? la soumission est mon partage : si je le désobligeois, je serois une ingrate.

Sir GEORGE.

Vous êtes trop bonne, vous avez trop de

délicatesse , Madame : Rosette vous aime , vous devriez vous confier à elle , ne lui rien cacher.

F I D É L I A.

Hélas , Monsieur ! si cette affaire n'intéressoit que moi , je n'en ferois pas un secret.

Sir G E O R G E.

Elle n'intéresse personne autant que vous , Madame ; permettez-moi de vous parler avec franchise. Vous avez trompé votre amie , je suis loin de penser que vous ayez des reproches plus graves à vous faire ; je ne vois pas comment une promesse arrachée par un homme qui paroît méditer votre perte , peut vous empêcher de parler , quand il s'agit de prouver votre innocence.

F I D É L I A.

Ce n'est point la promesse faite à monsieur Belmont qui m'arrête ; mais je crains de lui nuire. Je l'aime , vous le savez ; je ne puis le soupçonner de manquer de générosité : il s'est montré mon protecteur , mon ami ; s'il cesse de l'être , s'il m'abandonne , s'il s'unit à mes persécuteurs pour me perdre , il pourra m'affliger , briser mon foible cœur , mais jamais en effacer le sentiment immortel qui m'attache à lui.

Sir G E O R G E.

Que son aimable ingénuité me touche ! Je

vous le répète , Madame ; je suis loin de former des doutes sur votre vertu : mais le monde est malin ; prompt à juger , il condamne sans examen.

F I D É L I A.

Le tems me justifiera , Monsieur : vous daignez me croire innocente : ah ! sir George , votre estime , & le témoignage de mon propre cœur , suffiront à ma tranquillité.

S C E N E V I I I.

F A D D L E , les mêmes.

(*Faddle paroît derrière un paravent, il écoute.*)

F A D D L E , à part.

S O N estime suffit. . . . Dites-vous cela , ma belle ? ces deux mots me vaudront vingt guinées.

Sir G E O R G E.

Vous êtes-vous jamais apperçue que Faddle fût dans la confidence de monsieur Belmont ?

F I D É L I A.

Au contraire , il m'a toujours paru que monsieur Belmont méprisoit ce malheureux.

F A D D L E , à part.

Elle est insolente & menteuse , rien que cela.

Sir GEORGE.

Mais, si Belmont n'a rien dit à cet homme, par où, comment a-t-il su des particularités qui vous concernent?

FIDÉLIA.

Je ne saurois l'imaginer.

FADDLE, *à part.*

Ma foi, je l'en crois sur sa parole.

Sir GEORGE.

Encore une question, & je cesse de vous importuner. Belmont ne vous a-t-il jamais pressée de quitter cette maison?

FIDÉLIA.

Jamais, directement, Monsieur; mais souvent, lorsque nous étions seuls, il s'est reproché de m'y avoir amenée.

FADDLE, *à part.*

La petite bavarde! à quoi bon dire cela?

Sir GEORGE.

Il suffit. Pardonnez mes questions: je vous rends grace d'avoir bien voulu y répondre; attribuez mes demandes à la chaleur d'une tendre, d'une honnête amitié: mon cœur, sensible à vos disgraces, m'inspirera peut-être le moyen de les adoucir.

F I D É L I A.

Tant de bonté me pénètre de reconnoissance ;
pourquoi ne puis-je vous l'exprimer que par
mes larmes ?

F A D D L E , à part.

Comment voudroit-elle donc l'exprimer ?
Cette petite fille est d'une hardiesse à étonner !

Sir G E O R G E .

Tranquillisez-vous , mon aimable fille ! si les
soupçons de Rosette vous rendent cette mai-
son désagréable , la mienne sera votre asyle :
vous trouverez en moi la tendresse d'un pere ,
les soins d'un ami , les égards dûs au mérite ,
& le respect qu'inspire la vertu. Séchez donc
vos pleurs. Si mes conjectures sont aussi bien
fondées que je commence à l'espérer , peut-
être parviendrai je à vous servir. Fiez-vous à
mon amitié , à mon honneur ; & que le calme
renaisse dans votre ame. (*il sort.*)

(*Pendant que Fidélia rêve , & fait quelques pas
dans la chambre , Faddie parle.*)

F A D D L E .

De la tendresse , des égards , du respect !..
oh ! pour celui-là , tant qu'elle voudra , je crois.
Le rusé vieillard ! il en est fou. Une rare nou-
velle pour Charles ! en y ajoutant un peu du

mien , je ne la donneroïs pas pour cinquante guinées. Sortons , de crainte de surprise. (*il sort.*)

FIDÉLIA , *seule.*

Il me reste donc un ami ! mais dois-je espérer de le conserver ? hélas ! dans ce monde pervers , le bonheur passe comme un songe ; l'infortune seule est durable A tant de maux j'opposerai la résignation , la patience. (*elle récite des vers.*) O toi , patience ! vertu des malheureux ! don que la main bienfaisante du ciel accorde à l'innocence opprimée , viens , baume salubre & précieux , viens , calme mon cœur , & préserve-moi du désespoir.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

*Le théâtre représente l'appartement
de Rosette.*

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, le colonel RAYMOND.

R O S E T T E.

JE vous le dis, je vous le répète, je ne suis point en humeur de vous entendre.

M. R A Y M O N D.

Je suis bien malheureux, Madame ! n'exciterai-je jamais en vous une autre passion que la colère ?

R O S E T T E.

Vous vous trompez, je ne suis point en colère ; je suis grave. On a troublé ma gaieté : Fidélia m'occupe toute entière, & sans doute vous ne prétendez m'entretenir que de vous même ; comment vous écouter, vous répon-

dre ? . . . Mais , voyons , que voulez-vous que je vous dise !

M. RAYMOND.

Que votre indifférence étoit feinte, vos mépris affectés, que vous me permettez d'aimer, d'espérer.

ROSETTE.

Vous me dictez-là d'étranges propos ! Est-il en votre pouvoir de cesser de m'aimer ? je ne le crois pas. Avez-vous besoin de ma permission pour espérer ? non , sans doute. A l'égard de mon indifférence, que vous supposez feinte... je ne fais trop. . . . les femmes dissimulent quelquefois, & je suis une femme , Colonel.

M. RAYMOND.

Ah ! devenez tendre , & vous ferez un ange.

ROSETTE.

Bon , un ange ! si j'osois vous croire , je redeviendrois bientôt une très-simple mortelle , en peu de tems négligée , peut-être même abandonnée. Le doute & l'espoir sont les seuls alimens de l'amour. Tant que nous résistons à vos desirs , nous sommes des êtres célestes , des déesses ! avons-nous la foiblesse de les partager , de les satisfaire ? la divinité disparoit : à peine alors nous accordez - vous l'honneur d'être

des créatures de votre espèce. Pour conserver notre empire & votre admiration , nous devons vous tenir à une distance raisonnable de l'autel où brûle votre encens ; entretenir votre erreur , c'est entretenir vos plaisirs : tous les philosophes vous le diront, Colonel , le bonheur de la vie n'est qu'une douce illusion.

M. R A Y M O N D.

Madame , j'ai peu de respect pour la philosophie , quand elle s'éloigne de la nature & de la vérité. Eh quoi ! le plaisir qui naît de la vertu , est-il donc une erreur ? rendre heureux l'homme dont on est adorée , jouir de ses transports , les redoubler en les partageant , est-ce une illusion ? Ah ! Rosette , accorder des graces , répandre des bienfaits , exciter la reconnoissance , c'est le bonheur ! c'est celui de la divinité !

R O S E T T E.

En accordant tout , on s'ôte le pouvoir d'obliger deux fois.

M. R A Y M O N D.

Mais , en refusant tout , on perd le plaisir d'obliger une seule.

R O S E T T E , *d'un ton modeste.*

Le plaisir est léger , quand le don est médiocre.

M. RAYMOND.

Ah ! donnez , donnez , mon aimable Rosette , je saurai ménager votre don , & je vous jure qu'il fera deux heureux.

ROSETTE.

Ah ça ! si je suis assez bonne pour vous écouter , voyons , que me direz-vous en faveur du mariage ?

M. RAYMOND.

Qu'il est la source de la suprême félicité.

ROSETTE.

Et celle de tous les maux.

M. RAYMOND.

Oui , suivant la différente disposition des esprits. Pour être heureux , deux époux doivent avoir de l'amour , du bon sens , de la complaisance. L'amour les unit , le bon sens les guide , la complaisance les porte à s'obliger : ajoutez un desir mutuel de se plaire , la jouissance d'une fortune honnête , tous leurs soins deviendront d'agréables amusemens , & leurs momens seront paisibles & délicieux.

ROSETTE.

Savez-vous bien que je n'ai jamais eu tant de plaisir à vous entendre ?

M. RAYMOND.

Est-il vrai, ma chère Rosette ? Eh bien !
permettez-moi de vous faire une question.
Croyez-vous difficile d'assembler, entre nous
deux, les qualités qui peuvent assurer le bonheur
des époux ?

R O S E T T E.

Attendez, cela mérite réflexion. Qui doit
posséder l'amour ?

M. RAYMOND.

Tous deux.

R O S E T T E.

Non, je crains l'amour, je le crains, vous
dis-je : gardez-le ; laissez-moi le bon sens, je
guiderai. ... prenez encore la complaisance, je
conserverai le desir de plaire, & nous parta-
gerons la fortune.

M. RAYMOND.

Je veux tout ce que vous voulez, Madame,
je consens à tous vos arrangemens ; & si ja-
mais j'ai le bonheur de vous voir me disputer
l'amour, je serai généreux, je ne ferai point
valoir nos conventions. Eh bien ! puis-je es-
pérer ? dites, ma chère Rosette ; quand serons-
nous unis ?

R O S E T T E.

Quand vous m'aurez prouvé que nous pos-
sédons les qualités nécessaires au mariage.

M. RAYMOND.

Mais si nous attendons trop, ne serons-nous pas en danger de les perdre ?

ROSETTE.

Au contraire ; on ne peut jamais différer qu'au profit de l'amour & du bon sens. Mais laissons ce sujet. Je suis inquiète de Fidélia. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle se plaint de moi ?

M. RAYMOND.

Elle ne se plaint pas, elle s'afflige, s'accuse elle-même de la perte de votre amitié. Son plus grand chagrin est de vous avoir donné sujet de soupçonner son innocence & sa sincérité.

ROSETTE.

Pauvre Fidélia ! Si vous voulez me plaire, m'engager à devenir obligeante pour vous, éclaircissez cette affaire, je vous en prie, Colonel. Cette aimable fille m'est chère, mon orgueil ne peut tenir contre elle. Je vais passer dans son appartement.

M. RAYMOND.

Elle sentira tout le prix de cette bonté.

ROSETTE.

Donnez-moi la main ; allons la voir ensemble : je l'aime tendrement, je ne veux pas l'abandonner à la tristesse.

S C E N E I I.

La scène change : une autre pièce de la maison.

Monsieur BELMONT, FADDIE.

M. BELMONT.

Tout cela m'a l'air d'une invention de ta part, d'un mensonge.

FADDIE.

Je te dis que j'étois derrière le paravent : pas un mot de leur conversation ne m'est échappé ; je n'avance rien que je ne puisse leur soutenir en face.

M. BELMONT.

Comment ! il lui a proposé de la conduire chez lui ? de prendre soin d'elle ? d'en prendre soin à titre d'amant ? & tu oses me dire qu'elle y a consenti ?

FADDIE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela ; sir George s'exprime avec politesse, avec ménagement. *Ma maison sera votre asyle*, a-t-il dit : ensuite il a parlé de vertu ; à quel propos ? je l'ignore, car il baïlloit la voix. Fidélia s'est mise à pleurer.

Il a parlé plus bas encore : elle s'est écriée : *ah, cela me pénètre !* Quelles étoient les propositions du vieux fou, devine ? car pour moi , je n'ai pu en entendre une syllabe.

M. BELMONT.

Méchant ! hypocrite ! Je l'apperçois, il vient Je ne veux pas qu'il nous surprenne ensemble

FADDLE.

Va-t-en, j'ai envie de lui parler, moi. Si je pouvois gagner sa confiance , cela nous divertirait. Qu'en dis-tu , Charles ?

M. BELMONT.

Oui ! cela seroit plaisant. Je vais t'attendre dans ma chambre : mais prends garde à toi, Faddle ; le bon-homme est colère , je t'en avertis.

FADDLE.

Parbleu ! je ne suis pas peureux . . . A tout hasard , Charles , laisse la porte ouverte.

M. BELMONT.

Je n'y manquerai pas, mon vaillant ami.
(*il sort.*)

SCÈNE

S C E N E I I I.

FADDLE, fir GEORGE.

FADDLE, *à part.*

SI le vieux gentilhomme veut se donner des airs, nous verrons. (*haut*) Votre serviteur, fir George.

Sir GEORGE.

Ah! c'est vous, Monsieur? je vous cherche.

FADDLE.

Si je puis vous rendre service, ne m'épargnez pas. Je me doute à-peu-près.... Ma foi, vous êtes habile, vous êtes fin, fir George. Depuis trois mois Belmont se creuse la tête pour trouver des moyens.... vous, en un instant, comme un renard adroit, expérimenté, vous approchez sans bruit, guettez la poulette, la saisissez, & crac, l'affaire est faite.

Sir GEORGE.

Rendez-vous intelligible, Monsieur.

FADDLE.

Vous ne m'entendez pas? Hélas!.... cette aimable innocente, cette douce colombe.

be... que de beautés dans sa personne !...
que d'harmonie dans le son de sa voix !

Sir G E O R G E.

Quand il vous plaira, vous vous expliquerez.

F A D D L E.

Je vous paroîs encore obscur ?.... Diantre ! vous ne l'êtes pas, vous, Monsieur. Vous êtes clair, précis dans vos discours !.... *Si les soupçons de Rosette vous rendent cette maison désagréable, la mienne sera votre asyle...* Hem ! sir George.... Ecoutez pourtant, je vous conseille de l'établir ailleurs : vous pourrez plus facilement....

Sir G E O R G E.

Eh bien ! je commence à vous comprendre.

F A D D L E.

Peste ! quelle conception ! Ah, la pauvre petite ! si tendre, si sensible.... *Tant de bonté la pénètre de reconnoissance ;... elle n'a que des larmes pour l'exprimer...* Sur mon ame, elle a raison : vous êtes bon, excessivement bon, sir George.

Sir G E O R G E.

A présent, je vous ai entendu ; je vais vous répondre ; mais comme cette affaire exige du secret, commençons par fermer la porte.

F A D D L E , *interdit.*

Ne bougez pas, Monsieur : en ce moment je ne puis rester, je suis très-pressé. . . (*à part*)
J'ai fait une sottise , je crois.

S I R G E O R G E .

Pourquoi trembler ? La vengeance que l'on se permet avec un homme vil, ne met pas sa vie en danger : on peut le traiter comme il le mérite, sans faire couler son sang, & vous pourrez encore mourir dans votre lit. Vous m'avez donc écouté ?

F A D D L E .

Moi, Monsieur ! moi ! pour qui me prenez-vous ?

S I R G E O R G E , *le prenant au collet.*

N'espérez pas m'en imposer. Avouez tout. . . ou morbleu. . . .

F A D D L E .

Doucement, doucement ; ne vous fâchez pas , sir George. . . je. . . je vous ai entendu. . . c'est. . . c'est la vérité. . . mais, vous écouter. . .

S I R G E O R G E .

Allons , rappelez votre mémoire : de quelle autre infamie vous sentez-vous coupable ? épargnez-moi la peine de vous interroger d'une façon plus sensible.

FADDLE, *à part.*

Ventrebleu ! le bel amusement que je me suis procuré ! (*haut*) Des . . . des infamies . . . y pensez-vous , sir George ? J'ai fait quelques plaisanteries dont j'ai peine à me souvenir.

Sir GEORGE.

Je vais vous aider. Comment cette lettre anonyme est-elle parvenue dans les mains de Rosette ?

FADDLE.

Une lettre anonyme ! Quelle lettre , Monsieur ? (*à part*) Ah , le maudit vieillard !

Sir GEORGE.

Répondez précisément. Je vous demande comment elle lui est parvenue ?

FADDLE, *à part.*

Nul moyen d'échapper ! (*haut*) Vous êtes pressant , sir George , mais si je consens à vous le dire ?

Sir GEORGE.

Alors , fiez-vous à ma bonté.

FADDLE.

Eh ! qui me répondra de Belmont ? Je hais les tracasseries , Monsieur. Si jamais il apprend . . . au moins , promettez-moi le secret.

Sir G E O R G E.

J'y penserai.

F A D D L E.

Eh bien donc ! En vérité , vous ferez
cause d'un malheur.

Sir G E O R G E.

Parle à l'instant , ou redoute

F A D D L E.

Là , là , voici le fait. Belmont m'a prié d'écrire
cette lettre , & de l'envoyer à sa sœur.

Sir G E O R G E.

Belmont ! lui ! savez - vous quel étoit son
dessein ?

F A D D L E.

De donner des soupçons à sa famille contre
Fidélia , d'en profiter pour la tirer d'ici. Que
diable ! vous le voyez , c'est une misère , une
espièglerie !

Sir G E O R G E.

Le pensez-vous ? Et de quel moyen s'est-il
servi pour vous rendre complice de cette in-
digne action ?

F A D D L E.

Indigne action ! vos expressions , sir
George , sont d'une dureté Le moyen
est tout simple Je suis bon , complaisant

Belmont a quelquefois des façons séduisantes, de certains procédés. . . vrai, on ne peut lui résister. D'ailleurs, quand on le contrarie, il est vif, emporté, brutal même! . . . si j'avois refusé de le servir, il pouvoit prendre un travers. . . . Mettez-vous à ma place. . . . Doit-on se brouiller avec ses amis, pour une bagatelle?

Sir G E O R G E.

Malheureux ! comment oses-tu ? Si j'écoutois mon ressentiment ! Mais je t'ai promis sûreté. . . . ôte-toi de mes yeux. Si tu veux éviter le châtiment que tu mérites, ne reparois jamais devant moi.

F A D D L E, *à part.*

N'ayez pas peur.

Sir G E O R G E.

Attends, arrête.

F A D D L E, *à part.*

Ah, morbleu ! encore ?

Sir G E O R G E.

Homme vil ! homme sans pudeur ! s'il te reste quelque sentiment d'honnêteté, rentre en toi-même, rougis de ton existence. Une folle prodigalité t'a rendu pauvre, la pauvreté t'a rendu vicieux ; l'une & l'autre te rendent méprisable. Vendu à la bassesse, à la calomnie,

ta vie fait honte à l'humanité. Bouffon gagé des fots de qualité, jouet de ceux qui les imitent, tour-à-tour rebuté, caressé, insulté, l'action qui te procure aujourd'hui dix guinées, te fera chasser demain avec ignominie. Un jour, abandonné de tous, en horreur à toi-même, tes moines seront affreux; ils s'écouleront dans l'opprobre, la misère & la douleur. Si ton ame est inaccessible aux remords, si l'honneur en est banni pour toujours, que la crainte t'arrête au moins, & te serve de frein. Souviens-toi de sir George... frémis à la seule idée de l'offenser. (*Il sort.*)

S C E N E I V.

FADDLE, *seul.*

VOILA, sur ma parole, une belle pièce d'éloquence. Le diable emporte le vieux forcier, & son ennuyeuse rapsodie..... Me voilà bien avancé. Que dirai-je à Charles, à présent? Le voilà. Comment faire? Parbleu, puisque la vérité m'a si mal réussi, il ne m'en coûtera pas davantage de mentir.

S C E N E V.

FADDLE, Monsieur BELMONT.

FADDLE, *feignant de se tenir les côtés à force de rire.*

AH, ah, ah ! . . . viens donc, mon ami ; ah, ah, ah ! la plaisante histoire ! ah, ah, ah ! la bonne dupe que ce fir George !

M. BELMONT.

Parle, qu'as-tu découvert ?

FADDLE.

Laisse-moi rire, j'étoufferois . . . ah, ah ! j'en mourrai, je crois . . . Je l'avois bien prévu, l'imbécille a donné dans le panneau ; il m'a confié tous ses secrets.

M. BELMONT.

Et comme un fidèle confident, vous allez me les révéler.

FADDLE.

Non ! pas un mot ; apprends seulement que je suis chargé de ses commissions. Je cours, je vole chercher un joli logement pour Fidélia . . . Tu n'en crois rien, peut-être ? Que je sois

déshonoré si je mens. Sir George me voyant instruit mais il revient je me sauve. Tâche un peu de le faire jaser ; il ne conviendra pas d'abord Oh ! tu vas bien t'amuser ! bonjour , mon ami , je te conterai tout . . .
(*à part, en s'en allant*) Si j'approche jamais de cette maudite maison , puissé-je être anéanti !
(*Il sort.*)

S C E N E VI.

Monsieur BELMONT, Sir GEORGE,
(*une lettre à la main , parlant à un Valet.*)

Sir GEORGE.

DITES au porteur d'attendre. (*le valet sort.*)
Qu'est ce que cela signifie ? (*il lit*) *Sir George Raymond : Si le soin de votre famille vous touche, si vous voulez empêcher la ruine d'une personne qui vous doit être chère , hâtez-vous de suivre le porteur. Voilà qui est étrange ! empêcher la ruine d'une personne Mon fils est ici , cela ne peut le regarder Allons , suivons cet homme Mais une affaire dont l'importance n'est pas douteuse , m'occupe en ce moment.*

M. BELMONT, après s'être promené en long & en large, s'arrête devant sir George.

Votre serviteur, sir George. Y a t il quelques nouvelles?

Sir GEORGE, le fixant.

Fort peu, Monsieur. J'ai seulement appris, par hasard, qu'un jeune-homme, dont auparavant on ne soupçonna jamais l'honneur, a introduit dans la maison de son père, une belle & vertueuse fille. Le plus infame des calomniateurs n'a pas craint de répandre son poison sur elle, de troubler sa tranquillité, de détruire son repos; & celui qui devoit effuyer ses larmes, protéger son innocence, la faire connoître à tous, s'est joint à ses vils ennemis, pour flétrir sa réputation.

M. BELMONT.

Si votre histoire finit-là, Monsieur, vous n'en savez que la moitié. Mes correspondans ajoutent qu'un certain vieux baronnet, possédant un bien considérable, touché des malheurs de la belle infortunée, lui a promis de les réparer. Ce soir, il doit l'enlever, la conduire dans une maison écartée, la contraindre de céder à ses desirs, & se payer, autant qu'il le pourra, de ses généreux bienfaits.

Sir GEORGE.

Monfieur, vous me traitez un peu trop légèrement.

M. BELMONT.

Vous me traitez un peu trop durement, Monfieur.

Sir GEORGE.

Comment, Monfieur?

M. BELMONT.

En la perfonne de Fidélia.

Sir GEORGE.

Prouvez-moi mes torts, vous me trouverez foumis comme un enfant.

M. BELMONT.

Ce feroit perdre du tems, j'en puis faire un meilleur emploi; mais, songez-y, Monfieur; cette maifon n'est pas la vôtre : apprenez, fi vous l'ignorez, que ma feule volonté peut en faire fortir Fidélia.

Sir GEORGE.

Eft-elle votre efclave? doit-elle fupporter vos infultes? n'a-t-elle pas droit enfin de fe choifir un autre maître?

M. BELMONT.

Eh ! qui fera ce maître? vous ? Un pauvre

oiseau qui s'efforceroit d'échapper aux serres du faucon , seroit-il en sûreté sous la protection du renard ?

Sir G E O R G E .

Point d'allégorie , Monsieur : je suis un homme , traitez-moi comme un homme.

M. B E L M O N T .

Oui , comme un homme que j'ai démasqué. Votre apparente sévérité , cet honneur , cette rigidité dont vous vous parez , sont des voiles empruntés pour couvrir vos dérèglemens , l'indécence de vos actions. Vous nous parlez sans cesse de la vertu , de la prudence ; la sagesse habite sur vos lèvres , mais le vice habite dans votre cœur.

Sir G E O R G E .

Ecoutez , jeune homme ; si vous ne tempérez cet esprit altier , impétueux , j'en pourrai modérer la chaleur , d'une façon....

M. B E L M O N T .

Apprenez d'abord à vous modérer vous-même. J'ai insulté Fidélia ? De quelle insulte parlez-vous ? Je voudrois la posséder sans m'affujettir au joug du mariage , c'est la vérité. Ce triste lien rend les femmes insolentes , & les hommes malheureux : jamais je ne lui ai promis de le former ; je ne lui en ai donc point

imposé? Pouvez-vous en dire autant? Non. Pour calmer les craintes, vous prenez l'apparence de l'amitié, de la vertu; dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous profiterez de sa sécurité, & lui ferez éprouver le dessein dont vous jurez de la garantir.

Sir G E O R G E , *froidement.*

Doucement, Monsieur, ne laissez pas ma patience. Ce que je dois à votre père, exige ma reconnoissance; mais il n'est pas d'obligation qui puisse engager un honnête homme à rougir de l'insulte, sans la repousser. Arrêtez donc, jeune homme: car je porte une épée, & me ferois justice; dussé-je priver mon plus cher ami d'un fils trop imprudent.

M. B E L M O N T.

L'en priver! je ne le crains pas, sir George.

Sir G E O R G E , *plus froidement encore.*

Il vaut mieux n'en pas faire l'épreuve; vos craintes alors seroient trop tardives. Vous vous êtes conduit ouvertement avec Fidélia, dites-vous? agissez de même avec moi: nommez, faites connoître l'auteur de l'indigne libelle que votre sœur a reçu en sortant de table.

M. B E L M O N T.

Me soupçonnez-vous, Monsieur? Non: vous n'osez penser.

Sir GEORGE.

J'ose toujours penser , & parler , quand l'honneur me l'ordonne.

M. BELMONT.

Etes vous mon accusateur , Monsieur ?

Sir GEORGE.

Quand je le serai , Monsieur , j'aurai soin que les preuves suivent l'accusation.

M. BELMONT.

Moi , l'auteur de cette lettre ! j'en dédaigne la pensée.

Sir GEORGE.

C'est l'action qu'il falloit dédaigner.

M. BELMONT.

Je dédaigne l'un & l'autre . . . & l'homme assez hardi pour m'en soupçonner.

Sir GEORGE, *d'un ton fier.*

Non. Vous craignez cet homme , & n'avez dédaigné ni la pensée ni l'action.

M. BELMONT, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'en est trop.

Sir GEORGE, *froidement.*

Remettez votre épée , jeune homme ; servez-vous-en dans une meilleure cause , celle-ci est avilissante. Calmez vos sens , que la honte

abatte cette ardeur, inspirée par un fol orgueil.
Vous ignoriez qu'un lâche est incapable de
garder un secret ?

M. BELMONT.

Et si je l'avois su , Monsieur ?

Sir GEORGE.

Vous n'auriez pas employé le méprisable
Faddle , pour écrire à votre sœur.

M. BELMONT, *à part.*

Ah , l'infâme m'a trahi ! il faut m'en assurer.
(*haut*) Il n'a pas osé le dire ?

Sir GEORGE.

Etablissez plutôt votre confiance sur l'espoir
de l'obliger à se dédire ; la même crainte qui
lui a fait avouer vos complots , peut le forcer
à se rétracter.

M. BELMONT.

Qu'a-t-il donc avoué , Monsieur ?

Sir GEORGE.

Que vous-même lui avez dicté cette affreuse
lettre ; que vous espériez faire chasser Fidélia
de la maison de votre père , vous emparer
d'elle , disposer de sa personne , & triompher
de sa vertu. Appelez-vous cela , Monsieur , traiter

ouvertement avec elle ? Une conduite si basse ! un procédé si noir...

M. BELMONT.

Achevez, Monsieur, accablez-moi de reproches, couvrez-moi de confusion ; je me fais honte à moi-même , & ne veux pas me dérober à l'humiliation que je mérite d'éprouver.

Sir GEORGE.

Tant d'innocence , de candeur ! un amour si tendre , si désintéressé ! & vous avez pu la traiter avec cette indignité ?

M. BELMONT.

Je n'ai rien à vous opposer ; continuez, Monsieur ; ne ménagez point un malheureux qui se méprise lui-même.

Sir GEORGE.

Non, Monsieur, je ne continuerai pas ; en reconnoissant votre faute , vous m'ôtez le droit de vous la reprocher plus long-tems. Vous n'êtes pas sans humanité , vos regrets me le prouvent ; vous devez réparer les maux que vous venez de causer à Fidélia ; mais il faut vous hâter.

M. BELMONT.

Eh ! quelle réparation puis-je lui offrir ?

Sir

Sir G E O R G E.

Vous devez arrêter ses larmes, publier hautement, apprendre vous-même à tout le monde, l'injustice qu'on lui a faite.

M. B E L M O N T.

Ah ! sir George, ce n'est pas assez.

Sir G E O R G E.

Consentez à ne plus la voir, à vous séparer d'elle.

M. B E L M O N T.

M'en séparer ! je ne le puis.

Sir G E O R G E.

Son repos , sa tranquillité l'exigent. Nous en parlerons plus à loisir. A présent, Monsieur, ce que l'honneur vous impose est facile ; allez consoler Fidélia , courez désabuser votre sœur ; une conduite honnête peut vous faire recouvrer l'estime que vous avez perdue. . . . Holà quelqu'un ; montrez - moi le porteur de cette lettre ?
(*il sort.*)

M. B E L M O N T *seul.*

Quel pitoyable personnage viens-je de jouer ? Ah ! le vice ne produit que la honte. Où m'entraînoient de criminels desirs ? J'ai pu m'abaisser , m'avilir , m'associer avec Faddle , avec un malheureux au-dessous du mépris même !

Je n'ai pas craint d'insulter l'honnête sir George, de déshonorer celle que j'aime, de porter la douleur dans son ame! . . . Chère Fidélia! comment expier. . . Courons à ses pieds. Je lui dirai combien je suis coupable; je la justifierai aux yeux de ma famille, à ceux du monde entier. . . Mais, après un si sensible outrage, quelle foible réparation! . . . Il en est une. . . je voudrais. . . mais l'orgueil me défend d'y penser. . . . Quoi! renoncerais-je à Fidélia? vivrai-je séparé d'elle? . . . Ne plus la voir, la perdre! . . . Ah! je ne puis supporter cette idée. . . . Allons la trouver; laissons-lui le soin de ma destinée; que cette généreuse fille soit elle-même l'arbitre de mon sort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÈME.

La scène continue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sir ROGER, *tenant une lettre*, un Valet.

Sir R O G E R.

VOILA de belles actions, en vérité : le coquin ! Oh ! je lui apprendrai, si l'on doit se jouer ainsi de son père. Un lion en liberté dans une maison, seroit moins dangereux qu'un de ces effrénés libertins ! Où est sir George ?

Le Valet.

Il viendra dans un moment, Monsieur.

Sir R O G E R.

Allez lui dire que je veux lui parler tout-à-l'heure.

Le Valet.

Où, Monsieur ; mais le porteur de la lettre attend la réponse.

H ij

Sir R O G E R.

Eh bien ! qu'il attende ! faites ce que je vous ordonne, sans répliquer. (*le Valet sort.*) L'insolent ! amener dans ma maison.... Mais, morbleu ! je saurai l'en chasser. La jeune impudente & lui vont en sortir ; en sortir à l'instant.

S C E N E I I

Sir G E O R G E , Sir R O G E R.

Sir R O G E R.

O Sir George ! nous devinions ce matin : nos idées étoient trop réelles ; il a enlevé cette fille, & me voilà ruiné par un procès.

Sir G E O R G E .

Un procès ! avec qui ?

Sir R O G E R.

Tenez, lisez, Monsieur.

Sir G E O R G E , *lit.*

Je suis tuteur de Fidélia : votre fils osa me l'enlever ; vous la retenez injustement : si vous refusez de me la rendre, j'aurai recours à la loi. J'attends votre réponse, pour vous faire

*connoître mes droits & votre accusateur , en la
personne de*

CHARLES VILLIARD.

(à part) Ah ! tous mes doutes sont éclaircis ;
mais cachons ma joie , renfermons mes trans-
ports : il n'est pas tems encore de les laisser
éclater.

Sir R O G E R.

Vous ne dites rien , sir George , vous ne me
consolez pas ! Je suis un homme perdu , abîmé !

Sir G E O R G E.

Connoissez-vous ce Villiard ?

Sir R O G E R.

Que je le connoisse ou non , cette fille lui
sera renvoyée tout-à-l'heure.

Sir G E O R G E.

Doucement. Il faut entendre cet homme , &
si sa prétention sur Fidélia est bien fondée , il
faudra le satisfaire , la rendre.

Sir R O G E R.

Bien fondée , mal fondée , que m'importe !
je veux qu'elle sorte de chez moi.

Sir G E O R G E.

Ne précipitons rien. Venez , mon ami , ve-
nez dans votre cabinet ; nous examinerons en-
semble comment vous devez lui répondre.

Sir R O G E R.

Tout est examiné, je voudrois qu'elle fût déjà bien loin.

S C E N E I I I.

Le Théâtre représente l'appartement de Fidélia.

M. BELMONT, FIDÉLIA.

M. BELMONT.

NE me demandez pas le motif de cette action ; mais daignez me la pardonner.

FIDÉLIA.

Je crains que cela ne me soit impossible... Je suis pauvre , monsieur Belmont , le sort m'a privée d'appui , de protection : il m'a placée dans l'abaissement ; mais mon ame est au-dessus de ma fortune , & le souvenir d'une injure n'en peut être aisément effacé.

M. BELMONT.

Ecoutez-moi , ma chère Fidélia.

FIDÉLIA.

N'étoit ce donc pas assez de rejeter durement ma prière , de m'abandonner à ma douleur ? Vous pouvez avouer que vous-même en

étiez l'auteur. Quoi ! je répandois des larmes , & vous les faisiez couler.... Ah , cette idée est insupportable ! Si j'ai pu me résoudre à prendre l'apparence d'une fille de qualité , vous savez combien cette fausseté répugnoit à mon cœur. Je n'aurois pas fait un mensonge pour sauver ma vie ; je le fis dans la crainte d'exposer vos jours : ce malheureux , blessé de votre main , mort peut-être , vous exposoit..... Mais , que vais-je rappeler ? vous l'exigeâtes , je cédaï. Déjà trop humiliée d'avoir trompé votre sœur , qu'ai-je dû sentir en vous voyant ajouter à ma confusion , m'offrir à ses yeux comme une femme sans honte , sans pudeur , indigne de son amitié.... Ah , c'en est trop ! beaucoup trop , monsieur Belmont !

M. B E L M O N T.

Permettez-moi de dire un mot , un seul mot.

F I D É L I A.

Me livrer à la noire malice d'un misérable ! me rendre le jouet de la méchanceté , le sujet de ses propos licentieux , l'objet des basses plaisanteries de ses lâches compagnons !... Jamais je ne m'étois flattée de vous inspirer de l'amour ; mais , comment ai-je pu vous inspirer tant de haine ?

M. BELMONT.

De haine ! ah ! j'ai mérité cette injustice. Mais , croyez-moi , ma chère Fidélia ! plus je vous offensois , plus mon amour étoit ardent.

FIDÉLIA.

Votre amour ! ne profanez pas ce nom, Monsieur ; l'amour n'élève en nous que des sentimens généreux. Un véritable amant respecte , honore ce qu'il aime , & ne l'avilit jamais. Votre faute est impardonnable , mon repentiment est juste ; mais je vous en dois le sacrifice : mon cœur , sensible à l'injure , l'est encore plus aux bienfaits ; & les vôtres sont si grands , que toute ma reconnoissance peut à peine les acquitter.

M. BELMONT.

Aimable , généreuse fille ! Ah ! vous augmentez ma honte , vous redoublez mon repentir. Mais , quoi ! faudra-t-il nous séparer ? Est-il vrai que vous l'avez résolu ?

FIDÉLIA.

Oui , Monsieur , & vous devez y consentir.

M. BELMONT.

Ah ! si vous m'aimiez !

FIDÉLIA.

Si je vous aime ! ... hier encore , j'aurois mis ma gloire à l'avouer ; mais il faut tout

oublier... arracher de mon cœur... ah ! comment y parvenir ? Non , jamais , jamais l'image chérie de mon libérateur , ne s'effacera de ma mémoire.... Nous devons nous quitter , monsieur Belmont ; votre repos , le mien , celui de votre famille , exigent ce dur sacrifice. Dans mon malheur , le ciel me donne un ami ; s'il m'en prive , s'il me le retire , mon innocence fera mon unique partage ; mais elle me rendra forte , elle me fera supporter avec courage , l'état le plus pauvre , le plus abject.

M. BELMONT, *se jettant à ses genoux.*

Ah , c'en est trop ! un vain orgueil , de misérables préjugés , ne sauroient tenir contre vous. Je cède , je rends hommage à tant de vertu. Fille charmante ! j'abjure à vos pieds la folle erreur qui s'opposoit à mon bonheur ; devenez ma compagne , possédez mon cœur , partagez ma fortune ; & par le don de cette main , que j'arrose de mes pleurs , assurez à jamais ma félicité.

F I D É L I A.

Non , Monsieur , non ! Fidelle à mes principes , le même sentiment qui préserva mon honneur , m'engage à veiller sur le vôtre. Cause innocente du trouble de votre famille , je ne mériterai point volontairement ses reproches , je ne la forcerai point à rougir de votre choix.

M. BELMONT.

A rougir de mon choix ! il est fait pour l'honorer. Fidélia, ma chère Fidélia, ne m'ôtez pas l'espoir d'être à vous.

FIDÉLIA.

Tacher votre réputation, ce seroit vous punir de votre générosité, loin de vous en récompenser. Je puis renoncer au bonheur, mais rien ne me fera consentir à rendre un autre malheureux.

M. BELMONT.

Ah ! si vous n'y consentez pas, cessez donc de me refuser.... Voici ma sœur, elle va vous parler en ma faveur ; puisse-t-elle m'aider à vous persuader !

SCENE IV.

ROSETTE, les mêmes.

ROSETTE.

AH, Monsieur, je vous trouve enfin ! Recevez mes complimens, vous vous êtes noblement conduit, en vérité.... Ne rougissez-vous pas ?.... Mais tout est découvert, & le tuteur de cette dame a deux mots à vous dire.

M. BELMONT.

Son tuteur!.... Assurément, Fidélia, c'est Villiard; il ne pouvoit arriver plus à propos.

R O S E T T E.

Peut-être changerez-vous de sentiment, quand il vous aura parlé. Je vais donc vous perdre, ma chère Fidélia? Mais, pourquoi ne me flatteroïs-je pas? Cet homme est un imposteur, peut-être? sans doute ses discours seront, aussi faux que la lettre de tantôt.

F I D É L I A.

Il n'a point de justes droits sur moi, ma chère Rosette, soyez-en sûre. Votre frère vous apprendra tout; vous connoîtrez mes malheurs & sa généreuse bonté.

M. BELMONT.

Ce prétendu tuteur est le plus indigne des hommes, ma sœur, & Fidélia la plus offensée des femmes. Ce n'est pas à la vertu, mais aux vices de ce malheureux, qu'elle doit une excellente éducation. Cette histoire va vous surprendre. Fidélia avoit à peine douze ans....

R O S E T T E.

Arrêtez, mon frère; il vient. Ne voyez-vous pas mon père?

S C E N E V.

VILLIARD, fir ROGER, fir GEORGE,
le colonel RAYMOND, les mêmes.

Sir GEORGE.

SI cette dame est celle que vous réclamez ;
Monfieur, prouvez vos droits fur elle. Sir Ro-
ger vient de vous le promettre , elle vous fera
rendue.

Sir ROGER.

Oui , Monfieur, fi vous prouvez vos droits
fur elle.

VILLIARD.

Enfin , Madame , je vous ai retrouvée. Mes-
fieurs , voilà ma pupille : & voilà celui qui me
l'enleva.

M. BELMONT.

Qui vous l'enleva ?

VILLIARD.

Oui , Messieurs ; à minuit , avec violence.

M. BELMONT.

Il faut vous entendre , Monfieur.

V I L L I A R D.

Et m'entendre, & me satisfaire. Je suis ici, Messieurs, pour réclamer ma pupille.

S I R G E O R G E.

Présentez, vous dit-on, les preuves de votre droit : on vous rendra justice.

V I L L I A R D.

Si vous me la refusez, j'aurai recours aux loix.

S I R R O G E R.

Il faut la rendre, sir George.

S I R G E O R G E.

Doucement, mon ami. Fidélia, connoissez-vous cet homme ?

F I D É L I A.

Que trop, Monsieur.

S I R G E O R G E, à *Villiard*.

Comment êtes-vous devenu son tuteur ?

V I L L I A R D.

Par le testament de sa mère ; en mourant, elle me la confia. Je la chériffois comme ma propre fille ; j'avois toujours pris soin d'elle, & de son éducation. Un soir, à minuit, ce jeune homme enfonça mes portes, me blessa dangereusement, prit Fidélia dans ses bras, & s'enfuit avec sa proie. Depuis cet instant, je la cher-

chois envain. Ce matin, je l'ai vue dans un carrosse, je l'ai suivie; j'ai su qu'elle habitoit ici. Je viens la demander; si vous ne consentez pas à me la rendre, je saurai vous y contraindre.

Sir R O G E R , *à son fils.*

Voilà une belle affaire, Monsieur l'impudent!

F I D É L I A , *vivement.*

Il vous en impose, sir Roger; votre fils....

M. B E L M O N T .

Calmez-vous, ma chère. (*à Villiard*) Eh bien Monsieur, je suis donc un ravisseur? Je vous ai donc enlevé Fidélia?

V I L L I A R D .

Oui, Monsieur, & j'en aurai justice.

M. B E L M O N T , *allant sur lui, l'épée à la main.*

Reçois-la de ma main, vil imposteur....

Sir G E O R G E , *le retenant.*

Arrêtez. N'ajoutez pas la violence à l'insulte. Nous devons rendre Fidélia.

Sir R O G E R .

Oui, c'est mon avis. Il faut rendre Fidélia.

F I D É L I A , *à sir George.*

Ah! ne me livrez point à ce malheureux; daignez m'entendre. Si je trahis la vérité, puisse-

je être à jamais privée de votre amitié. J'étois seulement âgée de douze ans , quand cet infâme m'acheta de la plus méchante des femmes , avec la plus horrible intention. Mille fois il m'en a fait l'avou; mille fois il a voulu faire valoir ses prétendus droits sur ma personne. Pendant plusieurs années , j'ai souffert ses odieux discours , ses indignes sollicitations. Enfin , las de ma résistance , il cessa de prier ; il eut recours à la violence. Un soir , ses mesures étoient prises , les gens écartés , rien ne pouvoit me sauver ; quand , attiré par mes cris , le généreux Belmont força la porte , m'arracha des bras de ce monstre , & me préserva du plus grand des malheurs.

V I L L I A R D.

Ce récit est faux , totalement inventé : la femme dont elle parle , étoit sa nourrice , & je l'avois mise entre ses mains moi-même.

F I D É L I A.

Tu mens , misérable ! Je venois à peine de naître , quand elle me trouva près de sa porte. Elle m'éleva jusqu'à l'âge de douze ans. Messieurs , elle me remit alors entre les mains de cet homme , il m'étoit inconnu ; faites chercher cette femme , elle n'osera me démentir.

V I L L I A R D.

Mauvais propos , mensonges que tout cela ;

elle est d'accord avec son amant pour m'échapper, me fuir, se soustraire à mon autorité; je ne le souffrirai pas. En un mot, cette fille est ma pupille, je la demande; si vous la refusez, c'est à vos périls.

Sir GEORGE.

Avant tout, Monsieur, la femme dont elle parle, doit être produite.

VILLIARD.

Elle le fera, Monsieur; mais c'est devant nos juges qu'elle paroîtra. Vous aurez la bonté de vous y présenter aussi, monsieur Belmont.

M. BELMONT.

Va, j'espère qu'ils te rendront justice.

VILLIARD.

Oui, sans doute, en dépit de vous, & d'une ingrante qui m'insulte. *(il sort.)*

S C E N E VI.

Les mêmes.

Sir GEORGE.

CESSEZ de pleurer, Fidélia, ne craignez rien : nous vous croyons, nous vous protégerons.

ROSETTE.

R O S E T T E.

Oui, ma chère ; pour moi, je ne doute pas de votre sincérité ; mais, cette infâme lettre, qui l'a écrite ?

M. B E L M O N T.

Moi, ma sœur.

R O S E T T E.

Vous ! mon frère ? Quelle horreur ! Avez-vous pu vous déshonorer par une action si noire ?

M. B E L M O N T.

J'ai fait cette faute, je m'en repens, & veux la réparer par tout ce qui est en mon pouvoir.

S i r R O G E R.

Eh ! comment vous y prendrez-vous, Monsieur, je vous prie ?

M. B E L M O N T.

Les moyens dépendent de vous, Monsieur ; si vous voulez me rendre l'honneur, faire ma félicité, consentez à nommer Fidélia votre fille.

R O S E T T E, *transportée de joie.*

Ah ! je retrouve mon frère ! Fidélia est innocente, elle sera ma sœur, mon père accordera son aveu. . . .

Tome VII.

I

SIR R O G E R.

Positivement, ma fille, je n'en ferai rien...
 Votre frère, l'épouser ! Quoi, sans un shilling ? & par-dessus le marché, me voir ruiner par ce coquin de Villiard !... Fidélia, si votre histoire est vraie, je prendrai soin de vous ; mais, point de mariage, ne pensez jamais à cela.

F I D É L I A.

Ah, Monsieur ! vous n'avez rien à craindre de ma part.

SIR R O G E R.

C'est bien dit, ma fille.

R O S E T T E.

Et cela mérite récompense, n'est-ce pas, sir George ?

SIR G E O R G E.

Madame, la proposition de votre frère, & les refus de Fidélia, sont aussi généreux, que la résolution de votre père est raisonnable.

M. R A Y M O N D.

Ah, Monsieur ! quand on jouit soi-même d'une fortune suffisante, le plaisir de l'augmenter n'est rien, comparé au bonheur d'obtenir ce qu'on aime. Sir Roger, permettez-moi d'être heureux, par la seule possession de l'ai-

mable Rosette, & donnez sa dot à Fidélia, pour la rendre plus digne de votre fils.

R O S E T T E.

Ah Colonel ! que ce noble désintéressement me plaît & me touche !

F I D É L I A, au colonel.

Je sens le prix de vos bontés, Monsieur ; mais je ne veux, ni ne dois les accepter. (à Belmont) Vous, qui m'avez délivrée du plus affreux danger ; vous qui voulez encore ajouter à cette obligation, par une générosité au-dessus même de la reconnoissance ; si je régnais sur les deux mondes, si j'en possédois les richesses, en vous les donnant avec mon cœur, je croirois à peine vous récompenser dignement. Mais, je ne suis rien, l'indigence & l'obscurité sont mon partage ; mon cœur gémit, monsieur Belmont ; il regrettera sans cesse le seul bien capable de le toucher. Mais, pour prix de la tendresse de mon bienfaiteur, je ne porterai point le repentir dans son ame, ni la rougeur sur son front.

Sir G E O R G E, à part.

Noble & chère Fidélia ! (à Belmont) Il est tems, Monsieur, que nous soyons amis. Vous m'avez fait des reproches, vous les avez crus fondés. Connoissez-moi tout entier. J'ai vu vos

erreurs avec chagrin, je sens un plaisir véritable à vous voir rentrer dans le sentier de l'honneur ; si j'ai paru m'opposer à vos généreuses intentions, c'étoit pour leur donner plus d'éclat ; à présent je me joins à vous , & je supplie mon ami de consentir à votre bonheur.

M. BELMONT.

Cette conduite est digne de sir George.

Sir GEORGE.

Et pour rapprocher Fidélia de son fils, je lui promets que la fortune de Fidélia surpassera celle, qu'en se mariant, M. Belmont pouvoit prétendre.

Sir ROGER.

Si vous me prouvez cela, mon ami, je n'ai plus d'objection.

FIDÉLIA, à sir George.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

Sir GEORGE, avec attendrissement.

Un moment, encore un moment, & ma chère Fidélia saura tout. (à M. Belmont) Vous m'avez souvent dit, Monsieur, que je prenois un intérêt trop vif à cette aimable créature.... Oui, j'y prends intérêt.... un intérêt que vous ne pouvez me disputer.... mon cœur l'idolâtre.... ah ! je ne puis résister plus long-tems....

(*courant à elle & l'embrassant*) Ma fille ! ma chère fille !

F I D É L I A.

Votre fille ! moi ! Monsieur ?

Sir G E O R G E , *tout en larmes.*

Oui, tu es mon enfant.... oui, tu es ma chère fille ! Monsieur Belmont.... mon fils.... Sir Roger.... ces larmes.... ces larmes.... Mes amis.... mes chers amis.... Fidélia est ma fille !

T O U S L E S A C T E U R S.

O ciel ! est-il possible ?

Sir G E O R G E , *à Fidélia.*

Que l'excès de ta surprise & de ta joie ne tôte pas la liberté de m'entendre ! Ecoutez-moi, ma chère enfant ; écoutez-moi, mes bons amis ; apprenez la plus surprenante histoire....

F I D É L I A.

O Monsieur ! O mon père !

Sir G E O R G E.

Ne me reprochez pas d'avoir pu me taire un moment ; cette épreuve étoit bien pénible : pendant que ma bouche dissimuloit, mon cœur saignoit des douleurs de ma fille.

M. B E L M O N T.

Ah, Monsieur, ne nous tenez plus en suspens.

SIR GEORGE.

Je ne puis arrêter mes larmes. . . . Apprenez, mes amis, que cette indigne créature, dont Fidélia vous a parlé, étoit sa gouvernante. Quand un zèle indiscret me força d'abandonner ma patrie, je confiai ma fille à cette femme, & avec elle, une petite quantité de bijoux d'assez grand prix. Le desir de s'en emparer porta cette malheureuse à m'écrire que ma fille étoit morte. Elle changea son nom d'Henriette, en celui de Fidélia; l'éleva comme un enfant inconnu, dont elle prenoit soin par pitié. Elle disparut de Londres, & depuis ce tems mes recherches pour la trouver ont été vaines & inutiles.

ROSETTE.

Quel heureux hasard a donc pu. . . .

SIR GEORGE.

Ce jour même, pressée par ses remords, prête à perdre la vie, elle a envoyé chercher cet infâme Villiard. Elle a su de lui que Fidélia étoit échappée à l'affreux destin qu'elle lui avoit préparé; cette certitude l'a enhardie, elle s'est adressée à moi, m'a écrit sans se nommer. Le porteur de sa lettre m'a conduit chez elle, j'en arrive: c'est de sa bouche que j'ai appris tout ce détail, son crime & celui de Villiard.

FIDÉLIA, *se jettant aux genoux
de sir George.*

O mon père ! votre heureuse fille peut donc à vos pieds, vous demander votre tendresse. Ah ! toutes mes douleurs passées sont oubliées, elles ne servent qu'à me rendre ce moment plus délicieux.

Sir G E O R G E.

Lève-toi, mon enfant ; après une triste absence, quand depuis dix-huit ans, je croyois que la mort m'avoit privé de toi, te retrouver si aimable, si vertueuse au milieu des tentations, des peines, de la pauvreté ! . . . c'est un bonheur au-dessus de toutes mes espérances.

F I D É L I A.

Je ne puis exprimer ma joie, mes transports. . . Rosette ! j'ai donc un frère aussi ?

M. R A Y M O N D, *l'embrassant.*

Ma chère sœur !

F I D É L I A, *à Belmont.*

Et vous, mon cher libérateur, qu'un amour généreux abaissoit jusqu'à moi, la fortune me rend donc digne de vous ?

M. B E L M O N T.

Je vous reçois, ma charmante Fidélia, comme le plus précieux de ses dons.

ROSETTE.

Embrassez-moi, mon aimable compagne, votre alliance me rend aussi vaine, qu'elle rend mon frère fortuné.

SIR ROGER.

J'ai droit de l'embrasser aussi. Fidélia, vous êtes ma fille.

FIDÉLIA.

Si vous daignez m'honorer de ce nom, Monsieur, mon respect & ma soumission vous prouveront ma tendre reconnoissance.

SIR GEORGE, *la présentant à Belmont.*

Recevez-la, monsieur Belmont, protégez & chérissez une vertu que vous avez éprouvée !

M. BELMONT.

Ah, Monsieur ! l'étude du reste de ma vie sera de mériter sa tendresse & vos bontés.

FIDÉLIA.

Rosette, mon amie, ma sœur ! c'est à vous à rendre ce jour parfaitement heureux. Couronnez enfin l'amour & la constance de mon frère.

ROSETTE.

Comment refuserois-je de doubler les liens qui m'attachent à vous ? Colonel, voilà ma main, saisissez-la bien vite, profitez de l'instant, ne me laissez pas le tems de la réflexion.

SIR G E O R G E.

Vous me ravissez, mes chers enfans ; puissent vos affections durer toujours !

M. B E L M O N T.

Fidélia, vous m'avez appris à penser que l'exemple & l'indulgence d'un monde pervers, ne sauroient autoriser le vice ; poursuivre le plaisir, le goûter aux dépens de l'innocence, c'est être le plus vil des séducteurs. Je rougis de mes erreurs, je les déteste ; jouissez de votre ouvrage, possédez à jamais un cœur que l'amour & vos vertus ont rendu digne de vous.

F I N.



LE personnage de Faddle pensa faire tomber la pièce, le jour de la première représentation. On le trouva si bas, si peu naturel, que pour satisfaire le public, l'auteur fut obligé, dit-il, d'ôter de ce rôle, tout ce qui ne tenoit pas indispensablement à l'intrigue. Malgré cet aveu, il le met tout entier dans l'impression, & paroît persuadé qu'on lui rendra plus de justice à la lecture. Le traducteur a cru devoir s'en rapporter au jugement des spectateurs.

Si Faddle n'avoit de scènes qu'avec Belmont, son personnage, toujours odieux, seroit pourtant moins révoltant. Il n'est pas rare de voir un jeune-homme, noble, riche & libertin, vivre familièrement avec des malheureux de cette espèce. Mais, comment une fille de qualité reçoit-elle les visites & les lettres de Faddle? Comment paroît-elle en public avec lui? Comment le traite-t-elle assez bien, quelquefois, pour donner de la jalousie à l'honnête homme dont elle est aimée? Comment sir George ne l'assomme-t-il pas? Comment le colonel ne le jette-t-il pas par les fenêtres? C'est ce que monsieur Moore n'a pas dû trouver étrange que ses compatriotes n'ayent pu supporter. On s'est donc permis de retrancher une partie du rôle de Faddle, & même d'adoucir le reste, autant qu'il a été possible de le faire.



THE WAY TO KEEP HIM.
O U
LA FAÇON DE LE FIXER,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Écrite par M. MURPHY;

Représentée au Théâtre Royal de Drury-lane,
en 1761.

Traduite sur la quatrième Édition.

ACTEURS:

Monsieur LOVEMORE, marié, libertin, aimant les femmes, & les desirant toutes. (*Ce rôle est joué par le célèbre GARRICK.*)

Sir BASHFUL CONSTANT, homme timide, connoissant peu le grand monde, craignant le ridicule, & traitant sa femme avec dureté, dans la crainte de laisser voir qu'il l'aime passionnément.

Sir BRILLANT, un homme à la mode, aussi léger dans ses mœurs que Lovemore son ami.

WILLIAM, valet de Lovemore.

JONATHAN, valet de sir Constant.

Mistress BELMOUR, une veuve riche, jeune, belle & spirituelle.

Mistress LOVEMORE, femme de monsieur Lovemore.

Lady CONSTANT, femme de sir Constant.

MOUSSELINE, femme-de-chambre de mistress Lovemore.

MIGNONETTE, femme-de-chambre de mistress Belmour.

FURNISH, femme-de-chambre de mylady Constant.

Plusieurs Valets.

La scène est à Londres, dans les trois maisons de monsieur Lovemore, de sir Constant, & de mistress Belmour.



THE WAY TO KEEP HIM.

OU

LA FAÇON DE LE FIXER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une pièce de l'appartement de monsieur Lovemore.

SCENE PREMIERE.

WILLIAM, & JOHN, son camarade, assis,
jouant au piquet sur une petite table.

WILLIAM.

P ESTE soit de la rentrée ! j'ai tout écarté...
Quarante-sept sont-ils bons ?

JOHN.

Egaux.

WILLIAM.

Le diable emporte l'égalité... Tierce à la dame ?

JOHN.

Egale.

WILLIAM.

Avoir gâté mon jeu ! perdre par ma faute !... Est-il en Angleterre un seul laquais , un seul, qui joue avec ce malheur ? Quatre as , quatorze.

JOHN.

Par Jupiter, cela est dur, cruel !

WILLIAM.

Quatorze d'as... Quinze donc.

JOHN.

Voici l'égalité.

WILLIAM.

Fort bien !... Seize, dix-sept...

S C E N E I I.

MOUSSELINE, les mêmes.

MOUSSELINE.

AH, voilà donc ces deux messieurs ! Vous êtes de si grands admirateurs des vices de vos maîtres, qu'à peine éveillés, vous vous montrez leurs singes. . . . Ces animaux-là, jouer déjà !

WILLIAM.

Paix, femme ! point de bruit. . . . Dix-huit.

MOUSSELINE.

Etes-vous établi là, monsieur le fat.

WILLIAM, *jouant toujours.*

Treffe : dix-neuf.

MOUSSELINE.

Vous plâtroit-il de finir vos impertinences ? de donner réponse à Madame ?

WILLIAM.

Eh paix, paix donc, mistris Mouffeline ! ne me troublez pas dans mon compte. . . . Je ne fais que jouer. . . . Femme, je vous le déclare, ni moi, ni mon maître, nous ne voulons plus

rien avoir à démêler avec votre maîtresse, ni avec vous. . . . (*jouant*) Careau : vingt.

MOUSSELINE.

Et moi, je vous dis, monsieur l'impudent, que Madame veut savoir à quelle heure votre maître est rentré cette nuit, & comment il se porte ce matin ?

WILLIAM.

Je vous le répète ; moi, & mon maître, nous avons résolu de ne plus nous laisser tourmenter par des femmes : ainsi, madame l'ambassadrice, vous pouvez retourner comme vous êtes venue. . . . Que diable jouer ! . . . Entendez-vous ? Nous ne voulons point d'affaires avec vous.

MOUSSELINE.

Point d'affaires avec nous ? Oh ! vous aurez donc affaire à nous. (*elle arrache ses cartes*) Je veux savoir. . .

JOHN s'enfuit, WILLIAM se lève.

La maudite taillon a tout brouillé !

MOUSSELINE.

A présent, Monsieur, daignerez-vous répondre ? A quelle heure, en quel état est rentré votre infernal libertin de maître ?

WILLIAM.

W I L L I A M.

J'ai une seule chose à vous dire, mistress Mouffeline; c'est qu'à la fin, vous, & mon maître, causerez ma mort; vous ferez contente alors : après tout, pour qui me prenez-vous l'un & l'autre? malgré les apparences, je suis un simple mortel, en vérité; je n'ai rien de surnaturel en moi.

M O U S S E L I N E.

Non, sur ma parole, Monsieur Important!

W I L L I A M.

Pas la moindre chose! comme un autre, je suis composé d'une frêle matière, qui ne peut résister à un choc violent, je ne supporterai pas long-tems un dur esclavage; vos caprices, vos airs empruntés....

M O U S S E L I N E.

Empruntés!

W I L L I A M.

Oh! très-empruntés; vous les prenez à la toilette de votre maîtresse, & vous vous en parez comme de ses vieilles robes. A son tour, mon maître me tourmente : il croit jouir de sa fortune & de sa santé, en abîmant l'une, en épuisant l'autre; je lui suis cher, il ne peut se passer de ma compagnie, & de peur de la

perdre, il m'entraîne à tous les diables avec lui. Quelle chienne de vie ! Jamais rentré avant six heures du matin !

M O U S S E L I N E.

Ton maître est un homme vil, méprisable, un ingrat : avoir si peu d'égards pour une femme dont il est adoré ! Et votre amour, monsieur William, est devenu une petite passion, assez tranquille.... Je perds patience. Vous êtes tous deux faux, perfides, libertins, scélérats....

W I L L I A M.

Où diable prenez-vous ces idées-là ? De la façon dont on vit à présent dans le monde, mon maître peut être regardé comme un mari très-poli. Et moi, le ciel me soit en aide ! ne suis-je pas un pauvre amant, soumis comme un imbécille à toutes les fantaisies de mon joli petit tyran ? Allons, venez ici, friponne ; venez & baissez-moi. *(Il veut l'embrasser.)*

M O U S S E L I N E.

A bas les pattes, Briffaut. Je ne ferai point votre dupe ; vous suivez votre maître chez sa nouvelle maîtresse, là, sa connoissance de Bath, vous faites votre cour à mistrifs Mignonette....

W I L L I A M.

Taisez-vous, taisez-vous donc. Si vous révélez

ce secret, que je vous ai confié, je suis perdu : on m'enrôle de force, on m'embarque, & zeste, dans les colonies. M'accuser de fausseté ! Vous ? Vous êtes une ingrate. A la vérité, depuis un mois, mon maître va tous les soirs prendre du thé chez cette veuve ; combien cela durera, le ciel le fait. Il y va, je le suis : Monsieur, lui dis-je, à quelle heure reviendrai-je ? Il me donne ses ordres, je passe fièrement devant Mignonette, je ne lui dis rien, je ne la regarde pas. *Ah, le joli garçon !* s'écrie-t-elle en soupirant. *Admirez, admirez,* dis-je tout bas....

M O U S S E L I N E.

A qui ?

W I L L I A M.

A mistress Mignonette. *Vous voudriez bien.... mais ces raisins sont trop verts pour vous. Je vais au logis, prodiguer mes tendresses à ma charmante Mouffeline. J'y viens, je fais tout pour te plaire, pour t'amuser ; je m'oublie près de toi, je manque à l'heure que m'a donnée mon maître ; mais j'arrive toujours trop tôt, il me fait encore geler pendant une heure ou deux.... Où diable ai-je été choisir une pareille vie ?*

M O U S S E L I N E.

Pourquoi ne pas vous efforcer de ramener votre maître de ses égaremens ?

WILLIAM.

Doucement. N'allons pas si vite. J'ai du génie, assurément, j'en ai; je ne manque point d'ascendant sur mon maître; mais, croire qu'il me soit possible de fixer ses inclinations errantes, ou de diriger son penchant.... sur qui, encore? sur la femme! cela est insensé, ridicule, absurde!

MOUSSELINE.

Dans votre opinion, Monsieur.

WILLIAM.

Qui se souvient du tems où les époux s'aimoient? L'amour conjugal est passé de mode comme l'eau de gaudron; tout le monde convient de son excellence, mais personne n'en prend.

MOUSSELINE.

J'ai grande envie d'appliquer un bon soufflet sur cette impudente face.

WILLIAM.

Venez me baiser, vous dis-je.

MOUSSELINE.

Au diable tes baisers! Tant que vous encouragerez votre maître dans une rébellion ouverte contre la plus aimable des femmes....

W I L L I A M.

S'il la néglige , elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même ; que ne s'efforce-t-elle de lui plaire , comme tu me plais ? Baïse-moi vite.

M O U S S E L I N E.

Parle donc , effronté ; ai-je coutume de te baïser ?

W I L L I A M.

Il faut prendre de force ce que tu desires de donner.... (*il l'embrasse*) O délices ! morbleu , si mon maître n'étoit pas si près....

M O U S S E L I N E.

(*On entend le bruit d'une sonnette.*)

J'entends la sonnette de Madame.... Dis-moi , parle vite , à quelle heure ton maître s'est-il levé ?

W I L L I A M.

Il s'est levé.... il s'est levé.... jarni , je suis tout en feu.

M O U S S E L I N E. (*On sonne.*)

Là , encore , tu entends ? laisse-moi aller.... Mais , que dirai-je ? Quand est-il rentré ?

W I L L I A M.

A cinq heures du matin , frottant son front , se maudissant , se traitant d'étourdi , de sot ; il s'est couché de mauvaise humeur : à présent ,

il rit, il plaïsante dans sa chambre avec sir Brillant.

MOUSSELINE. (On sonne.)

Ah, seigneur ! cette éternelle sonnette !...
Allons : laisse-moi. *(elle sort.)*

WILLIAM, seul.

J'ai été prudent, en ne faisant qu'une demi-confiance : si elle savoit tout, elle ne pourroit se taire. Quand elle parleroit des assiduités de mon maître chez une veuve de Bath, la moindre information détruiroit ce caquet : on assureroit que jamais on ne le vit dans sa maison. L'intrigue est bien imaginée, mieux conduite, c'est un secret impénétrable..... Mais, voici mon maître & sir Brillant, je leur cède la place.
(Il sort.)

S C E N E I I I.

M. LOVEMORE, sir BRILLANT.

M. LOVEMORE, riant.

MON cher sir Brillant, je te plains, & pourtant je ne puis m'empêcher de rire. Te voir métamorphosé dans l'être le plus fantastique?..

Sir B R I L L A N T.

Trêve de plaisanterie ; je viens te demander un avis sensé.

M. L O V E M O R E , *riant plus fort.*

Un avis sensé ! va , tu es allé trop loin pour en faire usage. Te parler sensément ! à toi ! à un amant ! ce seroit une bonne folie. Tout ce qui compose l'empire amoureux , est dans un continuel délire , à cent lieues de la raison & de soi-même. Quand je faisois partie du peuple soupirant , j'étois , ma foi , d'une société détestable ; le mariage a rappelé mes esprits , & calmé mes sens. Je vous proteste qu'il abat diablement les passions !

S C E N E I V.

M O U S S E L I N E , les mêmes.

M O U S S E L I N E.

MADAME fait ses complimens à Monsieur , & demande comme il se porte ce matin ?

M. L O V E M O R E.

Ah , bon dieu ! j'ai un mal de tête.
(*à part*) Le diable est-il pis ? toujours tourmenté ! (*haut*) Que dites-vous , petite ?

M O U S S E L I N E.

Que Madame envoie savoir comment vous vous portez, Monsieur?

M. L O V E M O R E.

Ah oui! (*à part*) Maudites soient les attentions! (*haut*) Assurez-la de... de mon respect; dites-lui que je me porte très-bien... dites-lui....

M O U S S E L I N E.

Elle vous prie d'entrer chez elle avant de sortir.

M. L O V E M O R E.

Ah! nous y voici. Dites-lui... ce que vous voudrez... J'ai grand plaisir à la voir, j'irai... Dites-lui cent choses... tout ce qu'il vous plaira.

M O U S S E L I N E.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

(*elle sort.*)

M. L O V E M O R E.

Vous voyez comme je suis impatienté, profitez de l'exemple, bannissez mistress Belmour de votre cœur, & laissez mylord Etherige jouir en paix....

Sir B R I L L A N T.

Décidément, je n'en veux rien faire: mon amour-propre est blessé, je suis piqué au jeu,

& mylord Etherige éprouvera que je suis un rival plus à craindre qu'il ne croit.

WILLIAM entre, & dit à M. Lovemore :

Sir Constant est dans sa voiture, à vingt pas d'ici, Monsieur : on est venu demander, de sa part, si vous étiez chez vous.

M. LOVEMORE.

Affurément, j'y suis pour lui : je serai fort aise de le voir. (*William sort.*) Il peut, comme moi, vous offrir une image des plaisirs que l'on goûte sous les douces loix de l'hymen. Son exemple devrait vous dégoûter à jamais du mariage.

Sir BRILLANT.

Le diable t'emporte, toi, & ton fir Constant ! que signifie l'exemple d'un pareil animal ? une bête, dont l'éducation fut négligée ; un cadet, destiné à n'être rien ; qui, sans la mort de son frère, n'eût jamais vécu dans le monde. Possesseur d'une immense fortune, décoré d'un titre, devenu l'époux d'une fille de qualité, il veut se mêler avec les grands, conserve à la cour des habitudes bourgeoises, de sots préjugés, a les plus plates idées, un petit esprit, une ame étroite ! Et son exemple m'intimideroit ! parbleu, Lovemore, tu te moques de moi !

M. LOVEMORE.

Oh ! tu charges un peu tes portraits.

Sir BRILLANT.

Eh si ! te dis-je, c'est un véritable hottentot , sans politesse , sans usage du monde ; un rien le déconcerte , il rougit de tout. Inquiet , soupçonneux , à l'air dont il regarde , il semble toujours craindre que l'on n'ait formé de mauvais desseins contre lui. Tiens , ne fait-il pas ainsi ? (*il le contrefait.*)

M. LOVEMORE.

Assez bien. Je crois pouvoir expliquer une partie de sa conduite. Comme tu le dis, il est un peu neuf dans le monde, & craint extrêmement le ridicule. Quelque folle que lui paraisse une mode, quelque absurde que lui paraisse un usage, il adopte l'une & se conforme à l'autre, tant il évite de se singulariser, & redoute d'être l'objet de la raillerie.

Sir BRILLANT.

Quoi ! il se rend ridicule de peur de le paroître ?

M. LOVEMORE.

Je le crois. N'as-tu jamais remarqué son embarras quand on l'observe : comme il perd contenance ? Ses yeux parcourent timidement

le cercle qui l'environne , il se fait petit , voudroit se dérober , tiens , ainsi . . . (*il imite sir Constant.*)

Sir B R I L L A N T , *éclatant de rire.*

Oh , c'est bien lui ! Ce qui me le rend odieux , c'est sa conduite avec sa femme. Sans cesse il la querelle , lui répète mille platitudes sur la prétendue dignité d'un mari , d'un sexe qu'il est tout propre à lui faire détester.

M. L O V E M O R E .

Cela confirme mes idées. Ses manières brusques naissent peut-être de cette crainte dont je le crois susceptible : il ne peut haïr mylady Constant ; elle est belle , sage , aimable ; a de l'esprit , beaucoup d'usage du monde : soyez-en sûr , un mystère est caché là-dessous.

Sir B R I L L A N T .

Tu le saurois : il te consulte en tout , te confie ses secrets.

M. L O V E M O R E .

Il ne s'ouvre jamais entièrement : je le vois fort occupé ; il voudroit me parler , mais il me traite encore avec réserve : il dit un mot , s'arrête , hésite ; à l'instant où je me crois sûr de sa confiance , son cœur se referme , il se tait . . . Mais , n'entends-je pas une voiture ? c'est lui peut-être ,

SIR BRILLANT.

Pourquoi le recevoir ? c'est le plus fatigant animal !

M. LOVEMORE.

Oh, vous êtes trop difficile ! il a d'estimables qualités ; même des accès de bon cœur, de tendresse. . . .

SIR BRILLANT.

Eh ! dis-moi , Lovemore, la femme a-t-elle de ces accès ? Comment vont tes affaires avec elle !

M. LOVEMORE.

Des affaires avec elle ! moi ? pas la moindre. Ai-je jamais formé le dessein de lui plaire ? Oh ! j'aurois en vous , Monsieur , un compétiteur trop dangereux.

SIR BRILLANT.

En moi ? quelle idée !

M. LOVEMORE.

Oh ! je fais les démarches que vous avez faites : vous les nieriez envain.

SIR BRILLANT.

Ma foi, je plains mylady Constant, voilà tout ; je ne puis supporter de la voir maltraitée par un sot, qui ne la mérite pas !

M. LOVEMORE.

Oh, cela se comprend ! une noble compassion, une pitié généreuse, vous porte à souhaiter.... Mais chut, voici son mari.

SCÈNE V.

Sir CONSTANT, les mêmes.

Sir CONSTANT.

BONJOUR, Lovemore ; sir Brillant, je vous salue.

Sir BRILLANT.

Je suis charmé de vous voir.... J'espère que mylady Constant se porte bien ?

Sir CONSTANT.

Voilà ce que je ne saurois vous dire, Monsieur ; je ne suis pas son médecin.

Sir BRILLANT, à part.

Quelle brute ! ô ma foi, Lovemore, je te quitte. (*haut*) Je vous laisse, Messieurs.

M. LOVEMORE.

Quoi ! si promptement ?

Sir BRILLANT.

Je suis attendu chez une de mes parentes ; peut être serai-je de retour avant que tu sois habillé, Lovemore.

M. LOVEMORE.

Ce fera m'obliger.

Sir BRILLANT.

Sir Constant, je vous salue. Adieu, Lovemore. *(il sort.)*

SCENE VI.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

IL me fait plaisir de s'en aller ; je veux vous parler d'une affaire, en raisonner avec vous.

M. LOVEMORE.

Une affaire ?

Sir CONSTANT.

Est-ce que nous ne nous sommes pas encore querellés, ma femme & moi ?

M. LOVEMORE.

Ah, que j'en suis fâché ! *(à part)* Mon dieu, que j'en suis aise !

Sir C O N S T A N T.

Une querelle terrible ! Monsieur, m'a-t-elle dit, j'ai honte de m'abaisser, d'entrer dans de certains détails dont vous devriez m'épargner le désagrément. La somme dont vous me laissez la jouissance est modique, elle ne peut suffire à mon entretien : à l'instant, mon marchand me quitte. Une femme, telle que moi, se voir exposée à recevoir les odieuses visites d'un créancier !.... Et là-dessus, Madame n'a pas manqué de s'étendre sur sa maison, sur ses ancêtres.... (*d'un ton de complaisance*) Elle est vraiment une femme de la première qualité ; vous le savez, Lovemore ?

M. L O V E M O R E.

Et ce qui vaut mieux, encore, une belle, une charmante femme.

Sir C O N S T A N T.

Oh, point du tout ! belle ? non, oh non !...
Vrai ; la trouvez-vous une belle femme ?

M. L O V E M O R E.

Ah ! la plus belle du monde.

Sir C O N S T A N T, *souriant*.

Je pense qu'en effet, on peut la nommer belle, très-belle, & qui voit bonne compagnie ; convenez-en ?

M. LOVEMORE.

La meilleure ! assurément.

Sir CONSTANT.

Et la plus distinguée ; tous gens de haute extraction. Malgré tout cela , je ne veux point avoir trop de complaisance pour elle ; on me croiroit un homme foible , n'est-ce pas ?

M. LOVEMORE.

Eh , mais , le monde pourroit parler !

Sir CONSTANT.

Oh ! je vous en réponds , qu'il parleroit. Aussi , ai-je soutenu la dignité d'un homme & d'un mari. Je m'embarrasse bien de vos ayeux , Madame , lui ai-je dit ; ne m'étourdissez pas de votre noblesse. Si vous avez de la naissance , moi , j'ai le sens commun ; je me conduirai comme il me plaira : je veux être le maître , ordonner dans ma propre maison. Ce que je vous donne , doit vous suffire. Je me suis engagé , par contrat , à pourvoir au bien de vos enfans , quand vous en aurez ; & non pas à vous entretenir une meute d'épagneuls , une ménagerie de perroquets , d'écureuils , de singes , de nègres ; encore moins à me ruiner pour fournir à votre jeu.

M. LOVEMORE.

Vous avez pu lui tenir des propos si durs ?

Sir C O N S T A N T.

Oui. Mais , dans le fond du cœur.... vous ne le croyez pas peut-être ! mais je suis bon.

M. L O V E M O R E.

Je n'en doute pas.

Sir C O N S T A N T.

Mon naturel est tendre , sensible..... Mais un homme doit agir en homme.... Je veux vous dire ce que j'ai fait. En quittant ma femme , j'ai couru chez son marchand , je l'ai payé.

M. L O V E M O R E.

Vous l'avez payé ?

Sir C O N S T A N T.

Entièrement. Mais il ne faut pas dire cela dans le monde , voyez-vous ?

M. L O V E M O R E.

Non , vraiment !

Sir C O N S T A N T.

On me croiroit follement épris de ma femme.

M. L O V E M O R E.

Affurément. (*à part*) Je ne veux pas lui ôter cette sotte idée.

Sir C O N S T A N T.

J'ai recommandé le secret au marchand , il le gardera ; ma femme croira toujours lui devoir.

M. LOVEMORE.

J'admire cette noble façon d'obliger.

Sir CONSTANT.

Oh ! ce n'est pas-là tout ce que j'ai à vous dire.

M. LOVEMORE.

Non ?

Sir CONSTANT.

Non : j'ai un secret plus caché.

M. LOVEMORE.

Est-il vrai ?

Sir CONSTANT.

Oui. Mais.... mon cher Lovemore, puis-je me fier à vous ?

M. LOVEMORE.

Oh ! sur mon honneur....

Sir CONSTANT.

Je fais que vous êtes mon ami, oui, je le fais ; j'ai la plus grande confiance en vous. Apprenez donc....

SCÈNE VII.

MOUSSELINE, les mêmes.

MOUSSELINE.

MADAME demande si Monsieur veut venir prendre du thé avec elle ?

M. LOVEMORE.

Je veux... je veux, je voudrais n'être pas tourmenté, importuné. Dites à votre maîtresse... Allons, allez-vous-en, laissez-moi. (*il la pousse du côté de la porte ; elle sort.*)

SIR CONSTANT, *à part.*

Où-da, c'est ainsi.... il fait grand cas de sa femme, à ce qu'il me paroît !

M. LOVEMORE, *revenant.*

Toujours interrompu!... Pardon, sir Constant : poursuivez, s'il vous plaît.

SIR CONSTANT, *à part.*

Pas le moindre attachement pour sa femme, cela est sûr !

M. LOVEMORE.

Parlez donc, mon ami !

Sir CONSTANT, *d'un air froid & réservé.*

Oh ! cela ne mérite guère la peine d'être dit : c'est une bagatelle , une misère : laissons cela.

M. LOVEMORE.

Vous taire, après m'avoir promis.... Rien n'est plus désobligeant.

Sir CONSTANT, *hésitant.*

Eh bien ! je consens..... Mouffeline ne peut-elle nous écouter, nous entendre ?

M. LOVEMORE.

Non. Nous sommes en sûreté.

Sir CONSTANT, *à part.*

Je ne fais si je dois hasarder mon secret...
(*haut*) Avant que je vous ouvre mon cœur , permettez-moi de vous faire une question. Quel espèce de sentimens mistriis Lovemore vous inspire-t-elle ?

M. LOVEMORE.

J'ai pour elle la plus haute considération.

Sir CONSTANT.

Cela me rassure, augmente ma confiance. Vous saurez donc, monsieur Lovemore..... comme je viens de vous le dire : je..... je suis.... dans le fond, je suis un homme sensible, tendre, & malgré les apparences..... Allons, autre interruption.

S C E N E V I I I.

Sir BRILLANT, les mêmes.

Sir BRILLANT.

MA visite est faite, je t'avois promis de revenir, Lovemore, me voilà.

M. LOVEMORE, *à part*.

Voilà bien le plus fâcheux contre-tems....
(*haut*) Bonjour, sir Brillant.

Sir CONSTANT, *à part*.

Nous ne nous en débarrasserons pas ; je ne saurois poursuivre. (*haut*) Monsieur Lovemore, je vous laisse.

M. LOVEMORE.

Quoi ! comment ? restez, je vous en prie.

Sir CONSTANT, *bas à Lovemore*.

Pouvez-vous venir chez moi à une heure ? nous y serons tranquilles, nous y parlerons à notre aise.

M. LOVEMORE.

De tout mon cœur.

Sir CONSTANT, *toujours bas à Lovemore*.

Eh bien ! je vous attendrai, je vous dirai

166 LA FAÇON DE LE FIXER,
tout. (*haut*) Adieu, sir Brillant. Lovemore
n'oubliez pas....

M. LOVEMORE.

Comptez sur moi.

Sir CONSTANT.

Soyez exact au moins. (*à part, en s'en allant*)
Cet homme est le seul ami que j'aie dans le
monde. (*Il sort.*)

S C E N E I X.

Les mêmes.

M. LOVEMORE.

MA foi, vous l'avez interrompu dans l'instant où il m'alloit ouvrir son cœur.

Sir BRILLANT.

J'en suis vraiment fâché ; si j'avois pu deviner....

M. LOVEMORE.

Le mal n'est pas grand ; je retrouverai facilement l'occasion de le faire parler.

MOUSSELINE, *accourant*.

Madame est très-impatiente de vous voir,
Monsieur.

M. L O V E M O R E.

Encore ! quoi , sans cesse ! pas un moment de repos ?... Je vais aller la voir.

(*Mouffeline sort.*)

SIR B R I L L A N T.

Pendant qu'on vous habillera , j'ai envie d'aller lui faire ma cour , si cette liberté ne te fâche point. Puis-je y aller , Lovemore ?

M. L O V E M O R E.

Voilà bien la plus étrange question !..... Vous êtes fort le maître , en vérité : est-ce que vous en doutez ? A quoi bon cette cérémonie..... A propos , venez un moment dans mon cabinet , je veux vous faire voir quelque chose.

SIR B R I L L A N T.

Je vous suis.

M. L O V E M O R E , *éclatant de rire.*

Ce stupide , cet incompréhensible animal , ce ridicule sir Constant !...

(*Ils sortent en riant.*)

S C E N E X.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de mistress Lovemore. Elle est assise auprès d'une table à thé, une de ses femmes la sert.

Mistress LOVEMORE, MOUSSELINE.

Mistress LOVEMORE.

LE détestable breuvage ! je ne fais pourquoi je me noye de thé. (*elle soupire*) Jenny, allez chez votre maître, faites-lui mes complimens, dites-lui que je le prie de venir prendre une tasse de thé avec moi. Allez vite, & envoyez-moi Mouffeline.

J E N N Y.

J'y cours, Madame. (*elle sort.*)

Mistress LOVEMORE, *seule.*

Jamais femme fut-elle traitée avec une si cruelle indifférence ? avec un dédain aussi insolent ? & c'est d'un air poli, galant même, que mon mari m'accable de mépris ! (*à Mouffeline qui entre*) Eh bien ! avez-vous vu l'intendant des plaisirs de votre maître ?

M O U S S E L I N E.

Oui, Madame, j'ai vu William. Il m'a dit que son maître étoit rentré à cinq heures du matin, fait comme un possédé, d'une humeur de chien, pestant, jurant. Je viens de le voir, il n'y paroît plus. Il est entré dans son cabinet avec sir Brillant, & tous deux rient de bon cœur.

Mistress L O V E M O R E.

Tant pis ! ils viennent sans doute de faire une méchanceté, & s'en applaudissent. Hélas ! peut-être s'amusent-ils de mes chagrins !

(*elle soupire.*)

M O U S S E L I N E.

Ma chère maîtresse ! faut-il vous affliger pour un mari si peu digne de vous ? mérite-t-il vos soupirs, vos larmes ?

Mistress L O V E M O R E.

Eh ! comment ne m'affligerois-je pas ? Que faire ?

M O U S S E L I N E.

Que faire ? Oh, ma foi, si j'étois à votre place, je fais bien ce que je ferois ! Si on ne s'occupoit pas de ma petite personne, j'y songerois, moi ; si on me donnoit du chagrin, j'en rendrois ; je chercherois de la consolation. Pardi, Madame, en pareil cas on prend un parti.

Mistris LOVEMORE, *soupirant.*

De la consolation ! hélas ! je n'en ai point :

MOUSSELINE.

Vraiment ! je le fais bien. Mais, à qui la faute ? Vous vous conduisez mal, cela me fâche. Jeune, belle, riche, avec de l'esprit, des graces, des talens ; passer vos jours dans ce maudit cabinet, à moitié couchée sur une chaise longue ; négligée, triste, ennuyée ; aussi déseuvrée qu'une vieille bégueule, fuyant, *par vertu*, le monde, dont elle est abandonnée depuis dix ans. Et pour qui gardez-vous vos plus beaux jours ? Pour un mari, pour un ingrat mari ! Que dira-t-on de vous, si vous continuez ? vous ferez blâmée par tout l'univers.

Mistris LOVEMORE.

Eh, que m'importe ! le monde me fatigue, je ne desire pas qu'il me recherche. Je veux pleurer seule, cacher mes peines, les supporter. Le tems peut les diminuer, & la patience les adoucir. Si mon mari conserve de la sensibilité, de l'honneur, ma complaisance le ramènera peut-être ; pourquoi rejetterois-je l'espérance de le voir revenir à moi ?

MOUSSELINE.

Qui-da ! quand il sera vieux, maussade, gou-

teux, triste, fâcheux; il viendra regretter près de vous, le tems où il vous fuyoit. Attendre, languir, espérer, ne jouir de rien; l'agréable vie! Changez de système, changez-en, Madame, & bien vite. Si toutes les femmes négligées par leurs maris vous imitoient, l'opéra seroit désert, l'herbe croîtroit dans les loges de Drury-lane; on feroit un manège de vauxhall, & un collège de ranelagh.

Mistress LOVEMORE.

Finissez, taisez-vous.

M O U S S E L I N E.

Me taire ? impossible, Madame. Eh, pour l'amour du ciel ! faites comme les autres; ouvrez votre maison, sortez, jouez, voyez du monde ; attirez sur vos pas le brillant essaim des jeunes courtisans ; parez-vous, montrez-vous ; soyez vive, enjouée ; donnez des fêtes, des plaisirs, & partagez-les.

Mistress LOVEMORE.

Cesserez-vous ?

M O U S S E L I N E.

Non, Madame. Mes conseils sont bons, honnêtes, prudents : une femme vertueuse doit prendre son époux pour son modèle, l'imiter, suivre en tout son exemple. Le vôtre n'épargne rien

pour sa propre satisfaction : voilà votre règle. Allez, venez, riez, chantez, dansez, dépensez, prodiguez, jetez ; ruinez-le, ce vilain mari, ce sera toujours un amusement : pardi ! vous le verrez au moins ; il vous cherchera, ne fût-ce que pour vous quereller.

Mistress LOVEMORE.

Tu es une folle, une étourdie ; tu ne fais ce que tu dis.

MOUSSELINE.

Cela se peut bien, car je vous aime, & votre tristesse me fait perdre l'esprit.

Mistress LOVEMORE.

Si tu avois un mari, si tu l'aimois comme j'aime le mien. . . .

MOUSSELINE.

Maudit soit l'amour, s'il ne rend heureuse. Aimer seule ? si donc ! Quoi ! mon cœur s'attacheroit à un homme capable de me mépriser parce que je l'aimerois ? de dire : *La pauvre petite m'adore ! elle est jolie, bien faite ; mais, mais, c'est ma femme ; que diable ! je ne saurois aimer ma femme. . . .*

Mistress LOVEMORE.

As-tu fini ?

M O U S S E L I N E.

Non , Madame. Moi ! j'aimerois un homme qui me laisseroit dans la plus triste solitude !...

Mistress L O V E M O R E.

Quoi ! tu ne te tairas pas ?

M O U S S E L I N E.

Non, non, Madame. Un homme qui passeroit dans ma chambre comme un éclair, ri-roit impudemment de mes peines, & sans m'avoir rien dit, zeste, s'échapperait en me criant de loin : *oh ça, ma chère, amusez-vous !* Fi, fi des maris, le diable en emporte la race, en détruise l'espèce ! Je suis comme une furie quand je pense à ces monstres-là. Aimez-les, ils vous désolent ; haïssez-les , c'est encore pis. Ce sont des sauvages, des brutes, des serpens.... Hum ! si je pouvois les écraser tous ! Tenez, j'entends sir Brillant ; gageons qu'il les déteste aussi.

Mistress L O V E M O R E.

Que vient-il faire ici ? C'est à ses conseils que je dois l'indifférence de M. Lovemore.

M O U S S E L I N E.

Oh ! je ne crois pas qu'il cherche à vous chagriner : sir Brillant est très-aimable , Madame : il est vraiment l'homme du jour , le mo-

dèle de tout ce qui veut plaire. Il invente les modes, accrédite les usages, préside dans la bonne compagnie ; il se met au mieux, vit du plus grand air, a le goût sûr, le bon ton : il joue noblement, gagne votre argent sans marquer de joie, étouffe de rire en perdant le sien, & puis, il a tant d'aisance, il parle si facilement, conte si bien ; il fait tout dire, tout peindre.... Mais, le voici. —

S C E N E X I.

Sir BRILLANT, les mêmes.

Sir BRILLANT.

VO TRE humble serviteur, mistress Lovemore... Mais, quoi, Madame, toujours tête-à-tête avec une de vos femmes ! pardon ; mais je ne puis me dispenser de vous le dire, cela ressemble à la misanthropie.

Mistress LOVEMORE.

Je suis bien éloignée de ce sentiment, Monsieur : nous parlions de vous : Mouffeline faisoit votre portrait, ou plutôt votre éloge.

Sir BRILLANT.

Mon portrait, Madame ? Je suis donc arrivé

à propos pour y donner la dernière touche ? Monsieur Lovemore va venir vous faire sa cour ; pendant qu'il finit sa toilette , je puis vous fournir quelques traits propres à compléter mon éloge.

Mistress L O V E M O R E.

Parmi ces traits , vous n'oublierez pas le soin que vous avez pris de me ravir les affections de mon mari , de les fixer sur d'autres objets. *(elle fait signe à Mouffeline de sortir.)*

Sir B R I L L A N T.

Moi , Madame ! que je périsse à l'instant....

Mistress L O V E M O R E.

Eh , Monsieur ! je n'ignore pas....

Sir B R I L L A N T.

Puisse la fortune m'être toujours contraire ; que jamais un tendre souris de celle que j'aime ne me rende heureux , si....

Mistress L O V E M O R E.

Un ton si badin convient mal à l'occasion. Si je me plains de vous , ce n'est pas sans des preuves réelles de vos torts avec moi.

Sir B R I L L A N T.

Que jamais je ne voie les quatre honneurs au whist , si....

Mistress LOVEMORE.

Finissez ; vous devriez sentir combien la plaisanterie est déplacée.

Sir BRILLANT.

Vous me rendriez très-grave, Madame, en vérité, si le plaisir de vous voir ne m'inspiroit une joie que vos reproches mêmes ne peuvent dissiper. Je veux être accablé des maux les plus redoutés, ma chère mistress Lovemore, si en pensées, paroles, ou actions, j'ai contribué à l'infidélité de votre mari. Je nie toute déloyale association.

Mistress LOVEMORE.

Vous le niez envain, les faits déposent contre vous.

Sir BRILLANT.

Si vous m'accusez, Madame, je me défendrai : on n'aura pas l'injustice de me condamner sans m'entendre. Moi ! j'ai aliéné les affections de votre mari ! Supposons-nous dans la salle de Westminster, & voyons l'issue de cette affaire. *Sir Brillant, accusé, montrez-vous ; mistress Lovemore, accusatrice, paroissez.*

Mistress LOVEMORE.

Ce badinage, Monsieur....

Sir

Sir B R I L L A N T.

De l'attention, Madame, s'il vous plaît.
Avancez, avancez donc.... Mais, baïffez ces
yeux charmans; ne corrompez pas les Juges.

Mistress L O V E M O R E.

En vérité....

Sir B R I L L A N T, *d'un ton grave.*

Songez à vous, Madame, on vous interroge.
*Sur quoi vous fondez-vous, pour accuser sir
Brillant de l'inconstance de votre époux ? Pro-
duisez vos preuves, Madame; écoutez ce que
l'on vous demande. En quel tems, en quel lieu,
par quel moyen, l'accusé s'est-il rendu coupable
d'un crime si noir ? Allons, répondez, Madame,
répondez.*

Mistress L O V E M O R E.

Vous m'impatientez.

Sir B R I L L A N T.

Qu'entends-je ? vous parlez, vous dites : *Je
croyois, je pensois, j'imaginois, je me persua-
dois que c'étoit lui...* Parbleu, Madame, si avec
ces raisons-là vous gagnez votre cause....

Mistress L O V E M O R E.

De bonne foi ! croyez-vous m'amuser ?

Sir B R I L L A N T.

Voilà votre plaidoyer. Ecoutez le mien. *Mes-
sieurs, dis-je à mes juges, il vous plaira de con-
sidérer que monsieur Lovemore ne fut jamais sous*

178 LA FAÇON DE LE FIXER.

ma tutelle. Il aime les plaisirs , est-ce ma faute ? Il en jouit , ai-je droit de l'en empêcher ? La nature lui a donné des sens , il en fait usage ; il voit l'éclat des roses , leurs parfums l'attirent ; sans craindre l'épine , il cueille la fleur. Tient-il de moi la faculté de voir , de sentir ? Paix , silence , on prononce...écoutez... Sir Brillant est innocent. Entendez-vous , Madame ? tout d'une voix , remarquez cela : Sir Brillant est innocent.

Mistress LOVEMORE.

Après les conseils que vous donnâtes toujours à monsieur Lovemore , la légèreté de votre esprit ne doit pas me surprendre ; encore moins celle de votre conduite à mon égard. Cependant votre dernier projet est si choquant....

Sir BRILLANT.

Mon dernier projet , Madame !

Mistress LOVEMORE.

Est si révoltant , si odieux....

Sir BRILLANT.

Je ne comprends pas....

Mistress LOVEMORE.

Peu content d'inspirer vos goûts à mon mari , de l'entraîner dans toutes les parties où vous vous plaisez vous-même , de lui rendre sa maison désagréable , de jeter du ridicule sur une mutuelle affection , sur les plaisirs innocens dont

elle peut être la source, vous avez encore eu la noirceur de le mener chez votre mistress Belmour. . .

Sir B R I L L A N T.

Bon dieu ! que dites-vous là , Madame ? Il ne la connoît pas , soyez-en sûre.

Mistress L O V E M O R E.

Fi , Sir Brillant , si ! cette fausseté , ces bas détours. . .

Sir B R I L L A N T.

Madame , cette imputation me blesse , j'ose vous le dire ; je méprise la *fausseté* , & dédaigne d'employer de *bas détours*. Sur mon honneur , votre époux n'a jamais vu , jamais aperçut mistress Belmour. Mais , est-elle connue de vous , Madame ?

Mistress L O V E M O R E.

Je la connoît看ois ! moi ? elle ! Monsieur ?

Sir B R I L L A N T.

Madame , elle est respectable ; vous pouvez m'en croire. Belle , charmante , vive , enjouée , il n'est pas surprenant de voir tout ce qui est jeune & brillant , composer son cercle & grossir sa cour. Elle a tant d'esprit , son entretien est si doux , si varié ; elle pense si bien , s'exprime si noblement , a tant de sentiment , d'ame , de générosité. . . .

M. LOVEMORE.

Qu'on m'attende en bas. Comment vous portez-vous, ma chère ? Sir Brillant, excusez ; un tendre intérêt m'attire de ce côté. Eh bien ! ma chère, dites ; comment vous trouvez-vous ce matin ?

Mistress LOVEMORE.

L'âme assez émue, Monsieur. Mais les agitations de l'esprit, inquiètent peu ceux qui les excitent : aussi ne prennent-ils pas le soin de nous en délivrer.

M. LOVEMORE.

Mais, pardonnez-moi, Madame ; les indifférences de l'âme. . . . Mon Dieu, sir Brillant, la jolie bague ! Depuis quand l'avez-vous ?

SIR BRILLANT ; *lui donnant la bague.*

C'est une bagatelle ; tenez , voyez.

Mistress LOVEMORE.

Quoique j'aie peu d'obligation à sir Brillant, j' imagine pourtant lui devoir la faveur de votre visite, monsieur Lovemore.

M. LOVEMORE, *considérant la bague.*

Eh bien, positivement, vous vous trompez ! Reconnoissant de vos tendres messages, de vos inquiétudes sur ma santé, avant de sortir, je

viens à mon tour m'informer.... (*il rend la bague*) Cela est monté tout au mieux.

Mistress L O V E M O R E.

Vous sortez, Monsieur ?

M. L O V E M O R E.

Une maudite affaire.... Je hais, je déteste les affaires ; mais , quand on en a.... Ne savez-vous rien , ma chère ? pas la moindre nouvelle ?

Mistress L O V E M O R E.

On m'en diroit une intéressante , en m'apprenant si vous serez assez obligeant pour venir dîner avec moi.

M. L O V E M O R E.

Vous promettre , Madame , sans être absolument sûr.... il seroit très-impertinent de vous faire attendre.... je ne puis dire.... peut-être oui.... peut-être non ; s'il m'est possible.... mais on ne prévoit pas ce qui peut arriver.... (*à sir Brillant*) A propos, vous a-t-on dit....

Sir B R I L L A N T.

Quoi ?

M. L O V E M O R E.

Ecoutez... avec la permission de Madame, je vais vous conter....

(*il parle bas à sir Brillant.*)

M iv

Mistress LOVEMORE.

Cette froide , cette insultante civilité , Monsieur Lovemore. . . .

M. LOVEMORE.

Fi ! . . . Je vous prie Comment pouvez-vous , ma chère Vous montrez de l'humeur à propos de rien (*bas à sir Brillant*) Après que tu fus sorti , je perdis considérablement , te dis-je ? l'étranger & lui , s'entendoient (*à sa femme*) Je vous prie d'excuser , Madame , on ne sauroit conter devant vous une aventure d'opéra , & celle-ci

Mistress LOVEMORE.

Tout vous est agréable , excepté mon entretien , Monsieur.

M. LOVEMORE.

Vous me faites tort , absolument tort Vous ferai-je plaisir de venir souper avec vous ? (*bas à sir Brillant*) Te trouverai-je , ce soir , à Saint-Albans ? . . . Madame , vous obligerai-je en venant souper ?

Mistress LOVEMORE.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien vous me ferez plaisir , Monsieur ; mais , si ce plaisir n'est pas mutuel

M. L O V E M O R E.

Je.... je comprends toute la délicatesse de ce sentiment ; il ne faut pas vous gêner pour moi ; si vous avez un souper plus amusant... un souper arrangé.... je ne suis pas un mari importun.... Troubler les plaisirs de sa femme ! cela seroit dur, impoli ; n'est-ce pas, sir Brillant ?

Sir B R I L L A N T.

Grossier même, absolument gothique.

M. L O V E M O R E, *riant*.

Vous déranger, Madame ! ce seroit faire penser que nous vivons ensemble comme sir Constant & sa femme. Je les compare à deux coqs armés, toujours prêts à se combattre, à se blesser mutuellement.

Sir B R I L L A N T, *éclatant de rire*.

Il a, ma foi, raison.

M. L O V E M O R E, *éclatant aussi*.

N'est-ce pas ?

Mistress L O V E M O R E.

Continuez, Messieurs ; les rieurs sont pour vous.

M. L O V E M O R E, *tirant sa montre*.

Ah, morbleu ! j'aurai passé l'heure... non, mais elle me presse.... Vos ordres pour la cité, Madame ?

Mistress LOVEMORE.

Mes ordres ! Eh, Monsieur, je n'ai point d'ordres à vous donner !

M. LOVEMORE.

Je vais chez mon banquier, ce vieux fou de Discount....

Sir BRILLANT.

N'a-t-il pas été membre du parlement ?

M. LOVEMORE.

Oui, le pauvre homme ! son élection faillit à le ruiner ; chaque voix lui coûta une tonne de vin. Où allez-vous, Sir Brillant, puis-je vous mener ?

Sir BRILLANT.

Vous me jetterez dans la rue Saint-James, si vous voulez.

M. LOVEMORE.

Avec plaisir. Mistress Lovemore, votre plus obéissant.... Ai-je là quelqu'un?.... Madame, sans cérémonie, je vous prie ; votre serviteur. *(il sort en chantant.)*

Sir BRILLANT, *bas à mistress Lovemore.*

Vous le voyez, Madame ; ce n'est pas moi qui le fais sortir : je ne vous prive point de sa présence. J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect. *(à part, en s'en allant)* Je l'aurai, cela est clair. Sir Brillant, profitez de vos avantages, un peu d'attention, & l'affaire est faite. *(il sort.)*

S C E N E X I I I.

Mistress LOVEMORE, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, *accourant.*

MADAME appelle-t-elle ?

Mistress LOVEMORE, *se promenant, sans prendre garde à elle.*

Etre insultée si cruellement ! Que d'aisance, de liberté, d'audace ! Quel air, quels propos !

MOUSSELINE.

Si j'étois à votre place, Madame, je veux mourir tout-à-l'heure, si je me désolois pour cela.

Mistress LOVEMORE.

Quoi ! que voulez-vous dire ?

MOUSSELINE.

Oh ! j'ai tout entendu.

Mistress LOVEMORE.

Avez-vous eu l'insolence

MOUSSELINE, *interdite.*

Madame

Mistress LOVEMORE.

Après tout, que m'importe !

MOUSSELINE.

Croyez-moi, Madame ; la vengeance est bien douce ! Comment conservez-vous de la tendresse pour un mari qui ne vous montre pas seulement des égards ? Oh ! comme il me le payeroit !

Mistress LOVEMORE.

Je vous défends de parler contre votre maître ; je vous défends d'oser me donner des avis. Je n'ai besoin ni de vos conseils, ni de vos impertinences. (*elle continue à se promener.*)

MOUSSELINE, avec dépit, tout bas.

Là ! intéressez-vous aux chagrins d'une maîtresse ! voilà comme elle vous traite ! L'ingrate, l'inhumaine créature ! A qui diantre en a-t-elle ? Je lui parle pour son bien, tenez ! elle me querelle !

Mistress LOVEMORE, *se parlant à elle-même.*

Me plaindre de sa conduite ; rendre public le secret de ma maison ; nous exposer tous deux à devenir le sujet de l'entretien, de la plaisanterie d'une ville avide de nouveautés ; ce seroit justifier les dégoûts de mon mari, exciter sa colère, changer son indifférence en aversion. Plaider, se séparer ! Ah ! s'il se peut, évitons cet éclat. Mais, comment supporter ? . . . Je ne fais que faire.

M O U S S E L I N E , *à part.*

Se parler à elle-même, pendant que je suis là ! j'enrage ! ne pas être plus familière, plus confiante, négliger une amie telle que moi ! Si je pouvois..... (*haut*) Me parlez-vous, Madame ?

Mistress L O V E M O R E .

Si je tentois... pourquoi non ? Mouffeline....

M O U S S E L I N E ,

Ah ! je respire, Madame....

Mistress L O V E M O R E .

Vous avez entendu sir Brillant, il soutient que monsieur Lovemore ne connoît point la veuve Belmour ?

M O U S S E L I N E .

Bon, Madame ! il ment comme la françoise qui vous vend des modes. Monsieur y va, je le fais, j'en suis sûre ; je veux mourir tout-à-l'heure, si cela n'est pas vrai ; William me l'a dit sous le sceau du secret.

Mistress L O V E M O R E .

Bonté du ciel, inspirez-moi ! hasarderai-je une pareille démarche ? Oui, je m'y détermine. Mouffeline, allez, qu'on apprête ma chaise, faites appeler mes porteurs.

MOUSSELINE.

Votre chaise, Madame ? vous la voulez à présent ? Est-ce que.... Sortez-vous, Madame ?

Mistress LOVE MORE.

Finissez vos questions, faites ce que je vous ordonne. Je descends, apportez-moi un mantelet dans la salle en bas. *(elle sort)*

MOUSSELINE, *seule.*

Hum ! le vent vient de changer. Cette maîtresse-là me forcera de lui donner congé. Ne pas me dire ses desseins ! mais la tête lui tourne ; elle est si triste, si solitaire ! je me noyerois plutôt que de vivre comme elle. Le monde me plaît, la société m'enchanté.... Ah , bon dieu ! j'oubliois que mistress Margery vient ce soir à mon assemblée ; je l'en aurois volontiers dispensée ; jamais femme-de-chambre n'eut moins le bon ton ; elle est si façonnère , si précieuse , toujours la même ! une petite bourgillone , bassement économe ; on ne peut lui faire augmenter son jeu. Je m'étonne que cette plate bégueule pense que je m'avilirai à faire sa partie. Un shilling , si ! jouer un shilling la fiche ; ah , l'horreur !

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de sir Constant. (il entre.)

SCENE PREMIERE.

Sir C O N S T A N T, *seul.*

U N E voiture vient d'arrêter, on a frappé très-fort ; personne n'est entré, le carosse est parti Je veux savoir.... (*il appelle*) Hé ! Jonathan.... Ma femme voit le plus grand monde , cela me plaît ; mais chut , j'en veux paroître fâché , surtout devant mes valets : ces marauds guettent toujours les secrets de leurs maîtres. Eh bien , Jonathan , viendrez-vous ? (*Jonathan entre.*)

Sir C O N S T A N T *continue.*

Qui vient d'arrêter à ma porte ?

J O N A T H A N.

La duchesse d'Ouragan, Monsieur.

Sir C O N S T A N T.

D'Ouragan ! une femme de haute extrac-

tion, vraiment ! (*à part*) Les duchesses visitent ma femme, cela m'enchanté ! (*haut*) Que vouloit madame la duchesse ?

JONATHAN.

Je n'en fais rien. Elle a laissé cette carte.

Sir CONSTANT.

Voyons la carte. (*il lit*) *La duchesse d'Ouragan fait ses complimens à lady Constant. Elle a quitté les champs, les chiens, les renards & les nobles sauvages qui les suivent au bois. Elle avertit Mylady, que pendant le reste de la saison elle recevra compagnie tous les mercredis. Bien de l'honneur, madame la duchesse. Je ne me sens pas de joie ! tenir dans ma main la carte d'une duchesse, écrite à ma femme ! Qu'avez-vous là ?*

JONATHAN.

Les cartes de ce matin, Monsieur.

Sir CONSTANT.

De ce matin, tout cela ! (*à part*) Ce drôle m'observe, je crois ? Feignons. (*haut*) Ces maudites visites me déplaisent fort ; tant de carosses, tant de bruit. . . c'est pour en mourir. . . (*à part*) Oui, pour en mourir de plaisir ! (*haut*) Jonathan, je veux mettre ordre à cela, entendez-vous ? Voyons ces cartes.

JONATHAN.

J O N A T H A N.

Les voilà , Monsieur.

Sir C O N S T A N T , *lisant moitié haut ,
moitié bas.*

Mylady Riot. bon ! *mistriss Banter.* pas grand'chose ! *La duchesse de....* bon ! bon ! *Sa grace.* autre duchesse ! j'aime les duchesses , moi. *Mylady Basset.* bien ! *Mylord John.* bien ! *La comtesse....* quel diable de nom ! une comtesse toujours. *Sir Richard.* *Sir Charles.* *Mylord....* *Mylady....* cela se répète un peu Et tout cela est venu ce matin. Jonathan ? Eh ! mais , c'est la moitié de la cour , pour le moins.

S C E N E I I.

F U R N I S H , *paraît.*

Sir C O N S T A N T.

Q U E voulez-vous , Furnish ?

F U R N I S H.

Moi , Monsieur ? rien du tout.

Sir C O N S T A N T.

Où allez-vous ? Que cherchez-vous ?

FURNISH.

Je vais dire aux porteurs de Mylady d'être prêts ce soir, pour rendre une quantité de visites indispensables, & très-pressées.

Sir CONSTANT.

Mylady sort ce soir?

FURNISH.

Non, Monsieur, les porteurs sortiront.

Sir CONSTANT.

Comment? les porteurs. . .

FURNISH.

Eh, sans doute, Monsieur! le nègre marchera devant la chaise, avec son flambeau.

Sir CONSTANT.

Et qui sera dans la chaise?

FURNISH.

Personne, Monsieur. *

Sir CONSTANT.

Ah! c'est la chaise qui rend les visites? Jolie imagination, bonne folie! Voilà l'intimité des femmes du grand air; rien de plus risible!
(à part) Je suis bien aise que lady Constant

* Cette façon de se faire écrire, est en usage en Angleterre, & c'est la plus polie à Londres.

faſſe comme les autres. (*haut*) Je vous diſ, Jonathan, je vous diſ, madame l'impertinente, que votre maîtrefſe laſſe ma patience. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'une infernale cohue, un jeu du diable, un tapage inſupportable !

F U R N I S H.

Mylady vient, Monſieur.

Sir C O N S T A N T.

Tant mieux, je vais lui dire mon petit ſentiment.

S C E N E I I I.

Lady C O N S T A N T, les mêmes.

Sir C O N S T A N T, à part.

Q U'ELLE eſt belle ! que de fraîcheur, d'éclat ! la charmante créature ! (*haut, & d'un ton dur*) Eh bien, Mylady ! je verrai donc tous les matins ma maiſon aſſiégée par vos créanciers ? cette maudite eſpèce. . . .

Lady C O N S T A N T.

N'en dites pas de mal, ce ſont d'obligeantes & de fidelles créatures : on eſt sûr de les voir ſouvent. Que vouloient-ils ?

Sir CONSTANT.

La belle demande ! ils vouloient de l'argent, apparemment.

Lady CONSTANT.

Et sans doute, vous avez eu la bonté de leur en donner ?

Sir CONSTANT, *à part*.

Autant qu'ils en ont demandé : mais , motus. (*haut*) Payer vos creanciers, moi ? morbleu, Madame, en m'épousant, pour qui m'avez-vous pris, s'il vous plaît ?

Lady CONSTANT.

Pour un autre moi-même, Monsieur; mais je me suis trompée.

Sir CONSTANT.

Trompée ! enfer & furies !.... Vous êtes une ingrate. Que n'ai-je pas fait pour vous ? Ne suis-je pas devenu membre du parlement pour vous plaire ? N'ai-je pas été pendant un mois aussi ivre que mon cocher, pour être élu ? N'ai-je pas supporté toutes les insolences d'une abominable populace, pour satisfaire votre vanité ? sans compter ce maudit discours que je m'avisai de faire ; dieu sait comme je le prononçai, & comme la chambre l'écouta ! je ne savois si j'étois sur ma tête ou sur mes pieds....

quand j'y pense , j'enrage. . . . Que diable avois-je affaire au parlement ? Je me soucie bien de la nation , de ses intérêts !

Lady C O N S T A N T.

Eh ! qui vous parle de la nation , Monsieur ?

Sir C O N S T A N T.

Vous ferez bien de ne pas m'en parler. Mon pays m'est aussi indifférent que vos créanciers : & c'est tout dire. Si vous me tourmentez à ce sujet , un article dans la gazette , avertira tout marchand de Londres , que je ne suis pas votre caissier. Ventrebleu ! je ne prétends pas me ruiner pour les fantaisies d'une femme.

F U R N I S H.

Je proteste que de mes jours , je n'entendis de si basses expressions.

Lady C O N S T A N T, *aux deux valets.*

Sortez, tous deux.

Sir C O N S T A N T, *à part.*

Je suis content de moi ; j'ai soutenu la dignité maritale devant ces deux espions. La jolie, l'agréable femme ! & qu'elle parle bien !

Lady C O N S T A N T.

Me traiterez-vous toujours aussi durement , Monsieur ? me rendrez-vous la vie insupportable par votre humeur ?

Sir. CONSTANT, *d'un ton plus doux.*

Humeur ! j'aime prodigieusement cette expression. Humeur ! je suppose que dans le dictionnaire d'une jolie femme, le bon sens, la raison, le jugement, doivent être placés au mot humeur. *Humeur*, en vérité !

Lady CONSTANT.

Vous pouvez jouer sur le mot *, Monsieur ; mais, permettez-moi de vous le dire ; l'amour propre est plus habile à nous déguiser nos vices, que la malice d'un ennemi n'est adroite à mal interpréter nos vertus. Vous avez de l'humeur, Monsieur ; & cette humeur est insoutenable.

Sir CONSTANT, *à part.*

Elle parle comme un ange. (*haut, d'un ton très-doux*) Madame, je n'en aurois pas, si.... si vous étiez raisonnable. Parlons sans nous fâcher.... traitons l'affaire paisiblement. Que penseroit-on de moi, dans le monde ? là, comment jugeroit-on de mon esprit, si je vous laissois vivre à votre fantaisie ?....

* *Humour* en anglois, a la même signification qu'humeur en françois ; mais on s'en sert aussi pour exprimer la gaieté, une saillie, une plaisanterie, l'agrément d'un ouvrage d'esprit qui fait rire.

Lady C O N S T A N T.

Et pensez-vous que l'on approuve votre conduite à mon égard ? prenez-y garde , Monsieur ; en voulant se garantir d'une erreur , on tombe souvent dans celle qui lui est opposée.

Sir C O N S T A N T , *à part.*

Cette femme-là est admirable !

Lady C O N S T A N T.

Croyez-le , sir Constant ; s'il est un objet vraiment capable d'exciter la risée du public , c'est l'absurdité d'un prétendu sage , qui adopte mille & mille travers , pour éviter un ridicule fantastique , enfant de sa propre imagination.

Sir C O N S T A N T , *à part.*

Je ne suis qu'un sot auprès d'elle , d'un mot elle fait me confondre ; que n'ai-je le courage de lui dire la vérité ! mon cœur m'en presse....
(*haut*) Ecoutez , Madame ; vous savez.... oui , vous savez , mylady Constant , que... je suis... d'un bon naturel , & qu'au fond.... & tout ce qui sera en mon pouvoir.... tout ce qui sera raisonnable....

Lady C O N S T A N T.

Ai-je jamais désiré ce qui ne l'étoit pas ? Est-il déraisonnable de tenir un grand état , quand on est noble ? Est-il déraisonnable d'aimer la

société, de se conformer aux usages du monde? de donner aux autres, de se procurer à soi-même des plaisirs permis & décens? Est-il raisonnable de se priver des douceurs de la vie, quand notre fortune nous offre les moyens de les goûter toutes?

Sir CONSTANT, *à part.*

Elle pense à ravir. Ah, si j'avois la moitié de son esprit!.... (*haut*) Terminons cette éternelle dispute! Je veux vous obliger.... si une somme d'argent.... une somme modérée, peut vous satisfaire.... cent, deux cens guinées.... (*à part*) Pourquoi ne lui en donnois-je pas trois cens? je les ai sur moi. (*haut*) Si trois cens guinées peuvent rétablir la paix entre nous....

SCENE IV.

FURNISH, les mêmes.

FURNISH.

ON vient d'apporter votre nouvelle parure, Madame.

Sir CONSTANT, *à part.*

Tout est perdu! la maudite créature nous

écoutoit ; c'est une langue Réparons le mal , crions , pestons , jurons. (*haut*) Trois cens guinées ! pour les risquer sur une carte , n'est-ce pas ? Et je vous les donnerois ? Corbleu , Madame ! me prenez-vous pour un sot , pour un imbécille ?

Lady C O N S T A N T , *surprise*.

Cet homme perd la tête ! sur quoi s'emporte-t-il ?

Sir C O N S T A N T .

Depuis une heure je vous le dis , Madame , il faut changer de conduite. Oh ! vous cesserez de jouer , d'attirer chez moi tous les fats de la cour , tous les impertinens de la ville , toutes les précieuses de Londres. Comment , morbleu ! pouvoir à peine entrer dans ma maison , être obligé d'en forcer la porte , sans cesse bloquée par une foule de finges en livrées ?

Lady C O N S T A N T .

Eh , bon dieu ! d'où s'élève cette fureur ? à propos de quoi ?

Sir C O N S T A N T .

A propos , à propos . . . (*à part*) Le diable m'emporte , si je puis le dire. Cette coquine de femme-de-chambre encore là , toujours là ! . . . (*haut*) A propos , Madame !

à propos de la raison. N'est il pas honteux à une honnête femme , d'aimer mieux Quinola que son mari ?

Lady CONSTANT.

Vos procédés ne m'engagent pas assurément à vous donner la préférence sur lui.

Sir CONSTANT.

Toujours occupée de vos cartes , si vous me faites la grace de me donner un héritier , à la place de ses yeux , vous lui mettrez deux as noirs sur le front.

FURNISH.

Ah , je fais bien ce que Mylady devrait placer sur le vôtre ! (*Furnish s'ensuit.*)

Sir CONSTANT.

Sortez vite , insolente ; sortez , ou craignez.....

Lady CONSTANT.

C'en est trop , Monsieur , vous lassez ma patience ; toute la douceur de mon caractère , ne peut me faire supporter la bizarrerie du vôtre. Je ne m'attirai jamais ces scènes révoltantes. Vous vous emportez sans sujet ; vos expressions sont grossières , vos procédés choquans ; l'avarice & l'humeur vous dominent ; vous avez une ame étroite , un cœur insensible. Je rougis de vos petitesse ; j'ai honte de

porter le nom d'un homme qui ne peut agir, ou parler, sans exciter le mépris d'une personne sensée !

Sir C O N S T A N T , *à part*,

J'ai été trop loin , je suis une bête ; elle rougit d'être ma femme ! Que dire à présent ?

Lady C O N S T A N T .

Je vous ai souvent proposé de nous séparer : vous avez senti la nécessité de ce projet , vous l'avez même approuvé ; j'insiste, Monsieur , sur son exécution.

Sir C O N S T A N T , *à part*,

J'aimerois mieux mourir. (*haut*) Mais , écoutez donc ; vous tombez dans le défaut que vous venez de me reprocher. Faut-il être extrême ? (*d'un ton doux*) Je ne m'oppose pas absolument à ce que vous desirez Vous voulez jouer , voir du monde Eh bien ! dépensez mais ne prodiguez pas. (*à part*) Si elle me regarde , elle va tout deviner. (*haut*) Vous savez combien je crains d'être ridicule....

Lady C O N S T A N T .

Eh , vous êtes bien pis , Monsieur ! Vous consentîtes l'autre jour à une séparation , les articles furent écrits ; je vous conjure de les signer , de les signer à l'instant.

Sir C O N S T A N T , *embarrassé.*

Mais songez donc qu'alors votre fortune ne vous permettra plus ces dépenses excessives. . . .

Lady C O N S T A N T .

Elle me permettra d'espérer du repos , & je n'en puis goûter dans votre maison.

Sir C O N S T A N T , *à part.*

Malheureux sot que je suis ! ai-je pu la fâcher , la révolter à ce point ? (*haut , d'un ton caressant*) Quand je veux vous éloigner de ce dessein , c'est pour votre propre avantage. Vous dites que je suis brusque , emporté ; & vous , lady Constant (*d'un ton très-affectueux*) là , soyez juste , n'êtes-vous point un peu prompte ? en s'expliquant , on pourroit s'entendre (*à part*) Je voudrois qu'elle me devinât. (*haut*) Je ne veux pas être un mari tyrannique , non ; si vous saviez prêt à vous abandonner tout pouvoir , à me laisser guider par vous

F U R N I S H , *entrant avec précipitation.*

On vient de la part de mistress Lovemore , demander si Mylady

Sir C O N S T A N T , *furieux , à part.*

Encore interrompu ! le grand diable apporte ici cette furie toutes les fois J'allois lui dire , lui avouer (*haut*) Morbleu ! je veux

chasser tous ces importuns valets , être souverain dans ma maison. Oui, ventrebleu ! je le veux , je le veux , vous dis-je.

Lady C O N S T A N T.

Un jour de mars est moins changeant que l'humeur de cet homme ; c'est un tourbillon , une tempête !

Sir C O N S T A N T.

Je veux être le vent , l'orage , la grêle , la foudre , dans ma propre maison , si c'est mon plaisir. Je suis votre maître , Madame ; mort & damnation ! je le suis. Je ne me laisserai plus tourmenter par une femme , vaine , folle , prodigue , & sans respect pour son mari. (*Il sort.*)

S C E N E V.

Lady C O N S T A N T , F U R N I S H.

Lady C O N S T A N T.

IL est en démente ; sa conduite est inexplicable.

F U R N I S H.

Odieuse , insupportable ! Il faut vous séparer , Madame ; ou n'espérez jamais d'être heureuse.

Lady C O N S T A N T.

Quel destin contraire , m'a fait rencontrer
sir Constant, m'unir à lui ? Rien ne peut adou-
cir ce naturel sauvage ! la raison, la décence,
l'humanité, sont des qualités étrangères à son
cœur. Il ne sait ni faire le bonheur d'un autre,
ni se rendre heureux lui-même ! Mais , laissons
ce triste sujet. Que veut mistress Lovemore ?

F U R N I S H.

Savoir , si Mylady sera visible ce matin.

Lady C O N S T A N T.

Je le suis pour elle assurément ! Viens , je
vais lui écrire. Ah ! de tous les malheurs , le
plus grand est d'être la femme d'un homme
sans mérite.

S C E N E VI.

M. LOVEMORE, sir C O N S T A N T.

Sir C O N S T A N T.

EN T R E Z , mon ami , entrez ; vous n'avez
point oublié notre rendez-vous ? j'en suis charmé.

M. L O V E M O R E.

Me voilà prêt à remplir les devoirs de l'amitié.

Sir CONSTANT.

Vous êtes un digne homme , en vérité !

M. LOVEMORE.

Vous me faites honneur. Comment se porte Mylady ?

Sir CONSTANT.

A merveille ! jamais je ne la vis si belle ! Est-ce que nous ne venons pas d'avoir une autre dispute ?

M. LOVEMORE.

Tout-à-l'heure ?

Sir CONSTANT.

Dans l'instant. Mais , je vous ai promis une confidence . . . je vous prie , soyez vrai. N'avez-vous jamais rien remarqué de particulier en moi ?

M. LOVEMORE.

Non , du tout ! de ma vie je ne vis un homme plus ordinaire.

Sir CONSTANT.

Est-il possible ! même sur ce qui concerne ma femme , vous n'avez rien apperçu ?

M. LOVEMORE.

Quoi ! que vous vivez mal ensemble ? ce n'est pas une singularité.

Sir CONSTANT.

Et moi, je vous dis que je suis un homme très-singulier !

M. LOVEMORE.

Non, ma foi !

Sir CONSTANT.

Je le suis, vous dis-je ! & très-fort. La plus étrange créature qui respire, est moins bizarre que moi. . . . Allons, vous l'avez bien vu ?

M. LOVEMORE.

Non, je vous le proteste ! Etes-vous jaloux ? je ne le crois pas.

Sir CONSTANT.

Jaloux ! si donc ! mylady Constant est une femme d'honneur ; elle pense bien, se conduit bien. . . . Vous n'y êtes pas ; ce n'est point cela.

M. LOVEMORE.

Eh que diable est-ce donc ?

Sir CONSTANT.

Ne pouvez-vous deviner ?

M. LOVEMORE.

Non, sur mon ame, non, expliquez-vous ?

Sir CONSTANT.

Monsieur Lovemore, j'ai la plus grande confiance en vous. . . . mais, permettez, voyons si personne n'écoute, (*il va regarder à la porte.*)

M.

M. LOVEMORE.

Quel caprice le tourmente ? quelle furie a pris possession de lui ?

Sir CONSTANT, *revenant.*

Vous ne vous seriez jamais imaginé qu'une pareille foiblesse. . . . Je rougis à la seule idée.

(*il détourne la tête.*)

M. LOVEMORE.

Allons, soulagez-vous, parlez, de quoi s'agit-il ? je puis vous donner des conseils, peut-être.

Sir CONSTANT.

Ah ! c'est ce que j'attends de votre amitié ; l'affaire est délicate, & d'une espèce. (*à part*) S'il alloit me trahir, mon dieu ! je n'oserois plus me montrer !

M. LOVEMORE.

Vous hésitez trop, c'est offenser mon amitié.

Sir CONSTANT.

Pardon, monsieur Lovemore ; je vous estime foyez en bien sûr ; mais. . . je crains. . . il est une sorte d'amis, qui, si vous déposez un secret dans leur sein le gardent, il est vrai ; mais prennent occasion de votre confiance pour vous maîtriser le reste de vos jours.

M. LOVEMORE.

Ces amis-là, n'en méritent pas le nom,
Tome VII. O

L'amitié est généreuse, elle est noble dans ses procédés. Une tendre sympathie fait partager les peines d'un ami, & l'honneur engage à oublier un secret confié.

Sir C O N S T A N T.

Vous dissipez mes terreurs ! chut ! . . .
N'ai-je rien entendu ? Il me semble voir une ombre là, du côté de la porte . . . la curiosité des valets est si ingénieuse. (*il va regarder.*)

M. L O V E M O R E.

Tant d'effroi, tant de précautions ! que diable a-t-il en tête ?

Sir C O N S T A N T, *revenant.*

Je me trompois, ce n'est rien. Mon cher Lovemore, vous allez être dépositaire du plus important secret . . . qu'il passe du fond de mon cœur, dans les replis les plus cachés du vôtre. Que l'œil le plus perçant ne puisse le pénétrer. Mes inclinations se sont fixées . . . Mais, vous allez rire, vous moquer de moi !

M. L O V E M O R E.

Eh non ! continuez.

Sir C O N S T A N T.

On croiroit . . . les apparences trompent . . .

je suis . . . j'ai honte de le dire . . . je suis amoureux . . . très-amoureux !

M. L O V E M O R E.

N'est ce que cela ? L'amour est une passion si naturelle . . .

Sir C O N S T A N T.

D'accord ; mais la mienne ! je suis amoureux de . . .

M. L O V E M O R E.

Brisons vite sur ce sujet. Mylady Constant pourroit découvrir que je suis dans votre confidence ; elle me croiroit ligué avec vous , pour la chagriner ; au nom du ciel ! épargnez-moi des tracasseries , une querelle , l'inimitié d'une femme respectable.

Sir C O N S T A N T.

Cela s'appelle viser à une lieue du but. Vous ne me comprenez pas ? écoutez . . .

M. L O V E M O R E.

Non , pas un mot.

Sir C O N S T A N T.

Mais , laissez-moi donc vous dire . . .

M. L O V E M O R E , *s'éloignant de lui.*

Je ne veux rien entendre. Je veux pouvoir jurer que je ne suis point d'intelligence avec

212 LA FAÇON DE LE FIXER,

vous. (*à part*) Elle apprendra que je désapprouve son infidélité, elle m'en saura gré, & le diable me fera bien contraire, si je ne profite de son dépit, & ne deviens l'heureux vengeur de ses torts.

Sir CONSTANT, *courant après lui.*

Mais, écoutez. L'objet de ma passion, la charmante créature qui me séduit, dont les attraits m'enchantent, c'est. . . .

M. LOVEMORE.

Je ne veux pas la connoître.

Sir CONSTANT.

Eh, vous la connoissez ! cette divine personne est. . . .

M. LOVEMORE.

Morbleu ! gardez votre secret.

Sir CONSTANT.

Est ma femme.

M. LOVEMORE, *se reculant avec surprise.*

Votre femme !

Sir CONSTANT.

Ma propre femme.

M. LOVEMORE, *levant les mains d'étonnement.*

Voilà bien la découverte la plus inattendue !

Sir C O N S T A N T , *d'un air consterné.*

Je suis perdu ! vous riez déjà de ma sottise ?

M. L O V E M O R E , *du même ton.*

L'ai-je bien entendu ? amoureux . . . de mylady Constant . . . d'elle ? de votre propre femme ?

Sir C O N S T A N T , *tout mortifié.*

Hélas oui ! n'augmentez pas ma confusion , monsieur Lovemore ; épargnez - moi. Je suis perdu , je le vois. Je n'oserai plus soutenir les regards de personne.

M. L O V E M O R E , *d'un air grave.*

Je n'aurois pas cru cela de vous , sir Constant.

Sir C O N S T A N T , *tristement.*

Vous me trouvez bien ridicule , n'est-ce pas ?

M. L O V E M O R E .

Que voulez-vous dire ? est-il ridicule d'aimer une femme de mérite ? quelle idée ? allons , reprenez votre joie. Pour imiter votre franchise , vous tirer d'inquiétude , & vous mettre à votre aise , je vais à mon tour vous confier un secret. Vous connoissez ma femme ?

Sir C O N S T A N T .

Eh bien !

M. LOVEMORE.

Eh bien ! je l'aime.

Sir CONSTANT.

Vous l'aimez !

M. LOVEMORE.

J'en suis fou.

Sir CONSTANT.

Quel conte ! vous badinez ?

M. LOVEMORE.

Rien n'est plus sérieux ; je l'adore, vous dis-je.

Sir CONSTANT.

Ah, je respire ! donnez-moi votre main, mon ami, donnez-la moi. Cet aveu me transporte. Vous aimez votre femme ? Cette foule de maîtresses que vous avez, est donc une ruse, une adresse, pour cacher à mistress Lovemore & au public. . . .

M. LOVEMORE.

Eh, sans doute ! à mistress Lovemore surtout. Dès qu'une femme est sûre de l'affection de son mari, elle le regarde comme un ennemi vaincu, abandonne sa fortune au pillage, & met sa personne aux fers. Le pauvre diable est enchaîné pour le reste de sa vie.

Sir C O N S T A N T.

Cela est très-bien vu.

M. L O V E M O R E.

Eh puis, le monde est si porté à railler ! si on avoit le moindre soupçon de votre faiblesse, de la mienne ; imaginez les brocards, les épi-grammes, les vaudevilles, dont nous deviendrions le sujet !

Sir C O N S T A N T.

Voilà ce que j'ai toujours redouté : aussi ai-je constamment querellé, tourmenté, impatienté ma pauvre femme, pour voiler mes sentimens & prévenir les soupçons.

M. L O V E M O R E.

J'admire votre prudence : il n'est pas aisé d'en conserver dans tous les momens. Mylady Constant a de certains yeux... d'un regard, elle éveille le desir.

Sir C O N S T A N T.

Eh, vraiment oui ! mais je me garde bien...

M. L O V E M O R E.

Il vous est aisé de résister ; presque sur le retour, vous pouvez maîtriser....

Sir C O N S T A N T.

Qu'appellez-vous *aisé*, *maîtriser* ? si vous saviez combien il m'en coûte. . . .

M. L O V E M O R E.

Réellement ?

Sir C O N S T A N T.

Je jouis d'une forte santé, monsieur Love-more ; je me sens, ma foi, plus jeune que jamais.

M. L O V E M O R E.

Est-il vrai ?

Sir C O N S T A N T.

Oui, sur mon honneur ; mais ma femme ne s'en doute pas, voyez-vous ?

M. L O V E M O R E.

Discret à ce point ! vous êtes un homme admirable !

Sir C O N S T A N T.

Circonspect au moins ! mais je suis éperdument amoureux, voilà le mal. Toujours en transe, toujours tremblant d'être découvert, je gronde ma femme, il est vrai ; mais je ne saurois m'empêcher d'avoir des attentions pour elle.

M. L O V E M O R E.

Des attentions ! & de quelle espèce ?

Sir C O N S T A N T.

Oh , de toutes sortes ! Par exemple : elle vouloit ajouter à ses diamans , elle me l'a dit ; je l'ai refusé très-durement ; mais j'ai vîte été chez le joyailler , j'ai acheté ce qu'elle desiroit : on va lui apporter le petit écrin Rien de mieux imaginé ; un inconnu , qui s'enfuit laissez-moi rire de sa surprise elle soupçonnera le diable , plutôt que moi afin de mieux me cacher , je ferai le jaloux vous approuvez cela , n'est-ce pas ?

M. L O V E M O R E.

Modérément. (*à part*) je ne voudrois pas qu'il fût jaloux de moi. (*haut*). En feignant de la jalousie , on en prend quelquefois ; si ! ne faites point le jaloux. (*à part*) Cela me dérangerait.

Sir C O N S T A N T.

Mon cher compagnon de tendresse , de souffrance , embrassons-nous ! Il me vient une bonne pensée ; nous pouvons nous aider mutuellement.

M. L O V E M O R E.

Comment ?

Sir C O N S T A N T.

Nos femmes souhaitent mille choses , nous n'osons presque rien accorder ; mais si vous y consentez

M. LOVE MORE.

Eh bien ?

Sir CONSTANT.

Si vous voulez me servir. . . .

M. LOVE MORE.

De tout mon cœur.

Sir CONSTANT.

Par exemple : mylady Constant n'est pas en argent ; vous savez qu'elle dépense noblement : je vais vous donner des billets de banque , vous les lui porterez. Vous lui direz qu'étant mon ami , honteux de ma lésine , & sachant les moyens de retirer cette bagatelle. . . .

M. LOVE MORE.

Aussi politique que Machiavel !

Sir CONSTANT.

Le projet vous plaît ?

M. LOVE MORE.

La bonne tête ! (*à part*) capable d'acheter à grand prix l'ornement dont elle est digne.

Sir CONSTANT.

Tenez , prenez ces trois billets de cent guinées chacun ; portez-les lui , offrez davantage , priez-la d'agir sans façon avec vous ; jurez que vous avez mille , dix mille guinées à son service.

M. L O V E M O R E.

Cela vaut fait. (*à part*) L'aventure est rare.

Sir C O N S T A N T.

Mon cher Lovemore, vous pouvez tout attendre de ma reconnoissance.

M. L O V E M O R E.

Prenez y garde, je mettrai peut-être ce sentiment à l'épreuve. (*à part*) Si je ne me trompe, il aura quelque chose à me pardonner.

Sir C O N S T A N T.

Allez, courez, volez à l'appartement de ma femme; elle est chagrine, j'en suis touché; elle veut se séparer de moi, je frémis d'y songer. Parlez-lui, calmez-la, tâchez d'appaîser sa colère, bannissez de son esprit ces tristes idées, amusez-la, rendez-lui sa tranquillité, sa joie. Allez.

M. L O V E M O R E.

Je l'amuserai tant qu'il vous plaira, mon cher; & si je ne la laisse pas très-contente, sur mon honneur, ce sera sa faute, & non pas la mienne.

Sir C O N S T A N T.

Là, mon plan de conduite est donc...

M. L O V E M O R E.

Nouveau ! charmant ! il me plaît tout-à-fait !

Sir C O N S T A N T.

Je ne manque pas de tête au moins !

M. L O V E M O R E.

Non. Seulement on pourroit ajouter à cette excellente tête.... Allons, je fais mon affaire du reste. Je vais chez Mylady. (*Il sort.*)

Sir C O N S T A N T.

Que le succès vous accompagne, mon cher, mon très-cher ami ! Ce Lovemore est un homme bien serviable ! On vient : qui seroit-ce ? la voix de sir Brillant.... le diable l'extermine ! il va chez ma femme ; je ne le veux pas ; il interrompait Lovemore ; l'affaire m'intéresse... pendant qu'un ami m'oblige, cet étourdi... je l'entends.... Sir Brillant, où allez-vous ? entrez ici, entrez, s'il vous plaît.

S C E N E V I I.

Sir B R I L L A N T, sir C O N S T A N T.

Sir B R I L L A N T.

E S T - C E qu'il n'est pas encore jour chez Mylady ?

Sir C O N S T A N T.

J'ai bien autre chose en tête, que de savoir s'il est jour ou nuit chez une femme.

Sir B R I L L A N T.

Cette indifférence pour la vôtre est impardonnable. Mylady Constant est belle, charmante : elle connoît le monde ; elle a du goût, de l'esprit, de la jeunesse, des graces, un mérite supérieur.

Sir C O N S T A N T, *à part.*

Il ignore combien il me flatte, en lui rendant justice. (*haut*) A-t-elle tout cela, Monsieur ?

Sir B R I L L A N T.

Qui en doute ? Mais est-elle visible ?

Sir C O N S T A N T.

Elle est invisible, inintelligible, incompréhensible. Elle a des vapeurs, elle est mal, on ne la voit point, on ne lui parle point.

Sir B R I L L A N T.

J'en suis fâché ! j'avois une nouvelle à lui apprendre.

Sir C O N S T A N T.

Eh bien ! dites-la moi ?

Sir B R I L L A N T.

Vous connoissez sir Henry ?

Sir C O N S T A N T.

Beaucoup.

Sir B R I L L A N T.

Le pauvre diable ! qu'il est à plaindre !

Sir C O N S T A N T.

A-t-il perdu au jeu ?

Sir B R I L L A N T.

C'est bien pis !

Sir C O N S T A N T.

S'est-il battu ? est-il blessé ?

Sir B R I L L A N T.

Ce ne seroit rien , il pourroit en revenir.

Sir C O N S T A N T.

Est-il mort ?

Sir B R I L L A N T.

Pis ! vous dis-je. Il est amoureux comme un fou , comme un sot ; mais devinez de qui ? je vous le donne en cent.

Sir C O N S T A N T.

D'une provinciale ?

Sir B R I L L A N T.

Non.

Sir C O N S T A N T.

D'une prude sur le retour ?

Sir B R I L L A N T.

Non.

Sir C O N S T A N T.

D'une coquette ? d'une....

Sir B R I L L A N T.

Non.

Sir C O N S T A N T.

D'une chanteuse italienne ?

Sir B R I L L A N T.

Non.

Sir C O N S T A N T.

Du diable ?

Sir B R I L L A N T.

A peu près. De sa femme.

Sir C O N S T A N T, *déconcerté.*

De sa femme , hélas !

Sir B R I L L A N T.

Ah , que Lovemore en rira !

Sir C O N S T A N T.

Croyez-vous ? (*à part*) J'ose à peine respirer ; ses regards m'effrayent , & ses propos me tuent.

Sir B R I L L A N T.

Je brûle d'entendre Lovemore sur cette affaire , lui , qui ne peut concevoir qu'un homme soit assez imbécille pour aimer sa femme.

Sir C O N S T A N T.

Oh ! il s'embarrasse de mistress Lovemore ,
comme moi de mylady Constant.

Sir B R I L L A N T.

Ce malheureux Henry ! comme il sera contrarié , tracassé , tourmenté ! le tendre couple a fui les regards d'une ville profane. Philémon & Baucis sont aux champs. Le premier mois sera rempli par l'amour ; l'ennui présidera au second ; le troisième enfantera le dégoût , l'aigreur & la haine.

Sir C O N S T A N T , *d'un ton timide.*

Est ce la marche de l'amour conjugal ?

Sir B R I L L A N T.

Oh très-assurément ! Mais vous paroissez triste ?

Sir C O N S T A N T.

Moi ! point du tout ; cependant votre histoire est assez lugubre.

Sir B R I L L A N T.

Pour sir Henry , à la bonne heure ; mais pour nous.... Vous la conterez à Mylady.

Sir C O N S T A N T.

Oui, si je la vois.

Sir B R I L L A N T.

Puisque je ne puis lui faire ma cour , je vous
laisse....

laisse.... Parbleu, sir Constant, vous avez l'air sombre ?

Sir C O N S T A N T, *de mauvaise humeur.*

Le diable m'emporte, si je ne suis pas très-gai.

Sir B R I L L A N T.

Assurez Mylady de mon respect, je vous en prie. Adieu. Je pars. (*il sort.*)

Sir C O N S T A N T, *seul.*

Le ciel en soit loué. Ce maudit fat ! dans quel trouble, dans quelle agitation j'étois en l'écoutant ! mais il ne se doute de rien. Voici Lovemore.

S C E N E V I I I.

M. LOVEMORE, sir C O N S T A N T.

Sir C O N S T A N T.

E H bien, mon cher ! avez-vous réussi ?

M. L O V E M O R E.

Comme vous pouviez le souhaiter. Sensible à cette marque de mon attention, elle m'a

poliment remercié, & s'est défendue long-tems de rien accepter. Mais, persuadée enfin par mes discours, considérant notre intimité, me voyant très-sûr de retirer de vous cette somme offerte, elle a bien voulu, si je recevois son billet....

Sir C O N S T A N T.

Elle a pris les trois cens guinées ? bon.

M. L O V E M O R E.

Je vous remets sa reconnoissance.

Sir C O N S T A N T, *l'embrassant.*

Que je suis aise ! quel service vous m'avez rendu ! elle est bien contente de vous ?

M. L O V E M O R E.

Oui. (*à part*) Mais je n'ai pas sujet de l'être d'elle. (*haut*) Que vois-je ! ma femme ici ? J'enrage.

Sir C O N S T A N T.

Oui, c'est elle, & la mienne aussi. (*à part*) Je veux observer comment il se conduit, pour ma propre étude.

S C E N E I X.

Mistress LOVEMORE, lady CONSTANT,

Les mêmes.

Lady C O N S T A N T.

Vous voir hors de chez vous, Madame, c'est une agréable nouveauté !

Mistress L O V E M O R E.

C'en est peut-être une aussi de vous rencontrer chez vous ! & je me félicite de cet heureux hasard Quoi ! monsieur Lovemore, vous êtes ici ! Je vous croyois dans la cité ?

M. L O V E M O R E.

Je n'irai que ce soir, Madame.

Mistress L O V E M O R E.

Je puis donc me flatter que vous dînez avec moi ?

M. L O V E M O R E.

Ah seigneur ! peut-on tourmenter ainsi ? . . .
Ne vous ai-je pas dit que je ne fais ?

Sir C O N S T A N T , *à part.*

Il faudroit qu'elle fût diablement fine , si elle devinoit son amour. Bien ! fort bien !

Lady C O N S T A N T .

Comme monsieur Lovemore est d'un naturel très obligeant , pour vous faire plaisir , il dînera chez lui , j'en suis sûre. Par une raison contraire , sir Constant ne sortira pas , j'en jurerois.

Sir C O N S T A N T , *brusquement.*

Je sortirai , s'il me plaît ; je resteraï , si je le veux. (*bas à Lovemore , en riant*) Elle ne se doute de rien !

M. L O V E M O R E .

Non , ma foi ! (*à part*) Le sot animal !

Mistress L O V E M O R E .

Votre carosse est en bas , je vais renvoyer mes gens ; vous voudrez bien me mener , n'est-ce pas , monsieur Lovemore ?

M. L O V E M O R E .

Si j'avois prévu . . . assurément . . . mais , Madame , j'ai des visites indispensables , je vais très-loin ,

Sir C O N S T A N T , à part.

Ah , ah ! il ne veut pas qu'on la voie dans son carosse ; il est encore plus prudent que moi. Observons.

Lady C O N S T A N T .

Madame , j'aurai demain , une très-nombreuse assemblée ; vous me feriez une grande faveur , si vous vouliez bien passer le soir avec moi.

Sir C O N S T A N T .

Demain , une grande assemblée ? chose rare ! n'en avez-vous pas tous les jours ? Vous devriez imiter mistress Lovemore ; voilà ce qu'on appelle une femme sensée ! elle fait être seule. (*bas à Lovemore*) Dis-je bien ? Hem !

M. L O V E M O R E .

Toujours de mieux en mieux. Mesdames , je vous laisse. (*bas , à lady Constant*) Gardez bien le secret. (*haut*) Mylady , je vous salue. (*à sa femme en lui faisant une profonde inclination*) Madame , je vous souhaite le bonjour. Adieu , sir Constant. (*il sort.*)

Sir C O N S T A N T , à part.

Je viens de prendre une bonne leçon ! Jamais ma femme ne saura que je l'aime. (*haut*)

Mesdames , je vous laisse aussi ; une affaire m'appelle. Mistrifs Lovemore , j'ai l'honneur de vous saluer. (*à sa femme , en imitant Lovemore*) Madame , je vous souhaite le bonjour.
(*il sort.*)

S C E N E X.

Lady CONSTANT, mistrifs LOVEMORE.

Mistrifs LOVEMORE.

VOILA deux agréables maris ! il faut en convenir.

Lady CONSTANT.

Je vous abandonne le mien ; mais il vous reste une espérance. Monsieur Lovemore est un homme très-poli , il a de l'esprit , est capable de réflexion ; il peut connoître ses erreurs , & les réparer. Mais sir Constant est d'une grossièreté choquante ; jamais une femme délicate ne peut être heureuse avec un mari de son caractère.

Mistrifs LOVEMORE.

La politesse que la froideur accompagne , entretient l'indifférence , & la rend plus sensible. Je desirer l'affection de mon mari , & non pas de vains égards. Venons au sujet de ma

visite. Depuis peu , j'ai découvert une de ses intrigues ; elle m'inquiète plus que les autres. J'ai formé un dessein ; avant de l'exécuter , je viens vous consulter. Connoissez - vous une veuve , appelée Belmour ?

Lady C O N S T A N T.

Mistress Belmour ?

Mistress L O V E M O R E.

Sir Brillant assure que c'est une personne très-respectable : mais vous savez quelle foi... ;

Lady C O N S T A N T.

En toute autre occasion , défiez-vous de lui ; mais , dans celle-ci , il ne vous en impose point , je vous l'assure.

Mistress L O V E M O R E.

Ah , Madame , ce que je fais d'elle & de mon mari...

Lady C O N S T A N T.

On vous trompe , croyez-le , je réponds d'elle.

Mistress L O V E M O R E.

Mais , si je suis sûre que tous les soirs monsieur Lovemore reste très-tard...

Lady CONSTANT.

Pure calomnie ! On veut vous inquiéter : on vous donne de faux avis ; je puis vous le prouver. Mais comme sir Constant va & vient sans cesse , il pourroit nous interrompre. Allons dans mon cabinet, je leverai tous vos doutes ; je connois mistress Belmour , & je la justifierai aisément. Ah , ma chère ! défendez-vous contre la jalousie : on peut appeler ce triste sentiment , la jaunisse de l'âme : il trompe , égare , entraîne dans de dangereuses méprises , peint tout des mêmes couleurs , & ne laisse pas distinguer une tendre amie , d'une odieuse rivale.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente une salle à manger ,
chez monsieur Lovemore. Il est à table
avec sa femme , des Valets les servent.*

SCENE PREMIERE.

M. LOVEMORE.

EN vérité , mistress Lovemore , vous devriez bien abandonner cet éternel sujet , si souvent rebattu ! William , des curedents.

W I L L I A M.

En voilà, Monsieur.

Mistress LOVEMORE.

Vous m'y ramenez sans cesse , par votre conduite , Monsieur : mon attachement pour vous , m'engage à vous répéter des avis dont vous faites trop peu d'usage.

M. LOVEMORE.

Je vous rends grâce , Madame : vous formez des souhaits pour mon bonheur , je le fais ; &

le vôtre est aussi l'objet de tous mes vœux, William, de l'eau.

Mistrifs LOVE MORE.

Vous feriez mon bonheur, en vous occupant davantage de vous-même. Monsieur Lovemore, craignez d'abréger vos jours. A quels excès vous vous livrez ! à quel prix vous achetez des plaisirs frivoles & dangereux ! Ces longues veilles vous abattent ; votre pâleur me touche, & votre état m'afflige. Oui en vérité !

M. LOVE MORE.

Mais, quelle folie ! (*il se rince la bouche.*)

Mistrifs LOVE MORE.

Vos yeux sont fatigués, vous refusez à la nature un repos qu'elle exige ; les mets les plus délicats ne flattent plus votre goût. . . .

M. LOVE MORE.

Pardonnez-moi, ma chère, j'ai très-bien diné.

Mistrifs LOVE MORE.

Vous n'avez pas mangé, Monsieur : un sentiment trop éclairé me porte à vous observer, pour que rien échappe à mon attention ; on peut en imposer à l'amour, monsieur Lovemore ; mais jamais à l'amitié.

M. L O V E M O R E.

A boire : Mistrifs Lovemore , je vous porte la fanté de tous mes amis absens.

Mistrifs L O V E M O R E.

Je ne veux point mettre sous vos yeux , l'extrême négligence de vos affaires , les pertes considérables que vous faites au jeu , les regrets où le tems peut vous condamner : mais la mauvaise compagnie , dont vous vous laissez environner ; ces vils complaisans , nés dans la bassesse , ou ruinés par de honteuses extravagances , qui se soumettent lâchement à procurer aux autres des amusemens. . . . Eh , si ! savez-vous où l'habitude de les voir , de les entendre , peut vous conduire ? Avec tant d'esprit , de raison , comment ne méprisez-vous pas . . .

M. L O V E M O R E , *se lavant la bouche ,
s'interrompt pour répondre.*

Pensez-vous , Madame , que mes principes. . . .

Mistrifs L O V E M O R E.

Je vous rends justice , Monsieur ; votre cœur est généreux , vos principes sont nobles ; mais , en vous en écartant , vous risquez de les affoiblir , même de les perdre. Puis-je vous faire une question ?

M. LOVEMORE, *toujours occupé de sa bouche.*

Comme il vous plaira , Madame.

Mistress LOVEMORE.

Mettez la main sur votre cœur , & répondez-moi sincèrement. Croyez-vous n'avoir aucun reproche à vous faire ?

M. LOVEMORE.

William , de l'eau.

Mistress LOVEMORE.

Ai-je mérité le traitement que j'éprouve ?

M. LOVEMORE.

William , ôtez tout cela , donnez-moi un fauteuil ; je suis mal sur cette chaise.

Mistress LOVEMORE.

Vous desirâtes mon cœur ; je vous crus digne d'obtenir la préférence sur vos rivaux , & je pense encore , Monsieur , devoir m'applaudir de mon choix. Depuis notre union , j'ai mis tous mes soins à vous prouver ma tendresse ; vos froideurs ne l'ont pas éteinte ; & si vous le vouliez , ces momens , où je ne puis retenir mes plaintes , seroient remplis par les douces expressions de ma reconnoissance.

M. L O V E M O R E , *tourne le dos à la table ,
s'arrange dans son fauteuil , & commence à
bailler de tems-en-tems.*

De la reconnoissance , bon dieu ! ma chère ,
vous . . . , vous ne m'en devez point.

Mistrifs L O V E M O R E , *toujours à table.*

J'ai négligé le monde , tout ce qu'il a d'at-
trayant m'a peu flatté ; j'ai fixé mes regards sur
vous seul. Vos goûts ont été mon étude ; vos
intérêts , ma principale occupation. Les heures
qu'une femme de mon âge perd à sa toilette ,
je les ai passées dans mon cabinet , avec votre
intendant , vos gens-d'affaires. . . .

M. L O V E M O R E , *étendant les bras ,
& baillant.*

Intendant , gens-d'affaires ! vous dites vrai ,
ma chère , vous avez bien raison : je suis fort
éloigné de vous contredire.

Mistrifs L O V E M O R E .

La fortune que je vous ai apportée , me met-
toit en droit d'imiter lady Constance , d'attirer
chez moi , la ville & la cour : mais , vous voyant
dissiper avec prodigalité , pour ne pas gêner votre
dépense , j'ai restreint la mienne , & par mon
économie , je vous ai fourni les moyens de vous
éloigner davantage de moi.

M. LOVEMORE, *très-affoupi, laissant aller sa tête.*

Vous parlez au mieux . . . très . . . bien . . . oui . . . au mieux . . . vous . . . avez raison , . . . ma . . . chère . . .

Mistress LOVEMORE.

Avoir raison , monsieur Lovemore , auprès de vous , c'est un foible avantage ! mais si vous convenez de la justesse de mes plaintes , pourquoi ne les feriez-vous pas cesser ?

M. LOVEMORE, *tombant de sommeil.*

Mais . . . oui . . . raison . . . plainte . . . cela est très-bien dit . . . (*il s'endort tout-à-fait.*)

Mistress LOVEMORE.

Je ne vous demande plus des sentimens que votre inconstance n'a pu vous permettre de conserver. Comment , après tant de dissipations , d'infidélités , goûteriez-vous les douceurs paisibles , les simples amusemens que pourroit vous offrir votre maison ? Vous , qui à force de jouir sans ménagement , commencez à trouver tout insipide ; même ces passions effrénées , que l'emportement de la jeunesse & le feu de l'imagination transforment en plaisirs . . . Mais , au moins , soyez mon ami ; payez ma tendresse par des égards , par un peu d'assiduité ; ne m'aban-

donnez pas tout le jour à la tristesse de mon cœur ; daignez. . . (*elle se lève , le regarde , & s'apperçoit qu'il dort*) Hélas ! à qui s'adressent mes discours ? il ne m'entend point ; l'ingrat ! cet homme est insensible ! Eh ! pourquoi donc m'obstiner ? . . . Je dois le haïr , le mépriser. . . Non , un nœud sacré nous lie , mon devoir est de l'aimer , de ne point l'abandonner à l'égarement de son cœur ; d'y rappeler les sentimens de l'honneur , de m'efforcer de le rendre sage & heureux. Suivons mon projet. Lady Constant peut être prévenue ; n'importe , ses discours m'encouragent. Le portrait qu'elle m'a fait de mistress Belmour. . . Essayons tout. (*elle s'arrête devant son mari , le regarde , & s'écrie :*) Ah Lovemore , Lovemore , qu'est devenu le tems où je vous étois si chère ? Ah , puissé-je perdre la vie , ou le voir renaître ! Allons : l'espoir n'est pas encore éteint dans mon cœur. (*elle sort.*)

M. LOVEMORE *s'agite en dormant , prononce des mots mal articulés , s'éveille peu-à-peu.*

Raison. . . . oui. . . . sans doute. . . . vous avez toujours. . . . raison. . . . Non , ma chère ; . . . non. . . . besoin de dormir. . . . moi ! . . . il n'étoit que. . . . deux heures. . . . oh. . . . vrai. . . . deux heures au plus. . . . quand je suis rentré. . . . Pardon. . . . oui , un peu assoupi. . . . com-

ment.... si.... je.... vous écoutez ? Bon ! jamais ; que diantre vous mettez-vous dans la tête... fit Constant, un sot... un imbécille... oh que non ! (*s'éveillant , frottant ses yeux*) Que diable !.... je m'endors , je crois ?.... Comment dites-vous, Madame ? sûrement, vous parlez juste ; mais , comme je viens de vous le dire , on ne peut pas toujours.... me voilà très-attentif.... Elle n'y est plus ! Ma foi , le sommeil m'a surpris ! sa harangue.... elle la reprendra.... rien de perdu , tout se retrouve en ménage.... Dissipons ce maudit engourdissement. Je ne savais où aller , j'ai dîné avec ma femme ; me voilà assoupi pour le reste du jour. (*tirant sa montre*) Quelle heure est-il ? voyons : six heures ! William.... eh ! vite....

WILLIAM , entre.

Monfieur ?

M. LOVEMORE.

Tenez-vous prêt ; je fers dans un instant. Mes gens font-ils où vous savez ?

WILLIAM.

Oui , Monfieur.

M. LOVEMORE.

Allons donc. (*il récite des vers*) O belle Cythérée ! remplissez les vœux du plus zélé de vos

vos adorateurs. Précédez mes pas ; que les grâces, les jeux & les plaisirs m'environnent ; daignez me prêter les armes & les attraits de l'aimable enfant , qui soumet l'univers à votre empire. (*il sort.*)

S C E N E I I.

Le théâtre représente un grand cabinet d'assemblée dans la maison de mistress Belmour. On voit sa toilette, des livres, un clavecin ; Mignonette arrange la toilette, mistress Belmour lit tout-haut.

Mistress BELMOUR, lisant.

HEUREUSE celle, dont l'humeur égale, & le front toujours serein, fera renaître demain, le plaisir qu'elle inspire aujourd'hui ; qui se plaît à contempler les charmes de sa sœur ; dont l'oreille n'est point blessée des soupirs qu'excite sa fille ; qui attend, pour répondre à son époux irrité, que sa colère soit ralentie ; fait cacher l'empire qu'il lui laisse ; commande sans orgueil, obéit sans contrainte ; aussi riante en cédant, que douce en imposant des loix. Sensible, élégant Pope !

MIGNONETTE.

Dieu conserve ma charmante maîtresse !
Tome VII, Q

Quelle aimable humeur ! toujours gaie , toujours satisfaite , contente !

Mistress BELMOUR.

Je me plais à parcourir ces caractères des femmes ; c'est une galerie de portraits où l'on reconnoît & les autres & soi-même. Tenez , Mignonette , remettez ce livre.

MIGNONETTE.

Oui , Madame. Jetez donc les yeux sur votre toilette ; n'est-elle pas bien rangée ?

Mistress BELMOUR.

Il me le paroît. A propos , ma chanson ! Ah , la voilà ! je veux l'étudier. (*elle va à son clavecin , chante & s'accompagne un instant*) Je crois la savoir passablement. (*elle revient à sa toilette*) Voilà des cheveux qui m'impatientent , celui-là veut toujours se séparer des autres ; il faut assujettir cette boucle Mignonette , savez-vous que ma chanson est très-jolie , & qu'elle est de la composition de mylord Etherige ? (*elle reprend la chanson , & chante*) Je veux la savoir parfaitement , avant qu'il vienne. (*elle chante encore*) Mignonette , savez-vous bien que mylord Etherige me paroît assez supportable ?

MIGNONETTE.

Oui, Madame ; je le fais.

Mistress BELMOUR.

Est-il vrai ? savez-vous cela ?

MIGNONETTE.

Si j'en crois l'apparence , vous le trouvez plus
que *supportable*.

Mistress BELMOUR.

Réellement ! pensez-vous cela ? Je suppose
qu'en suivant votre idée , vous croyez que je
l'aime. Je ne fais trop ce qui en est ! je ne
l'aime pas absolument , mais , après tout.... si
la fantaisie m'en prenoit , je pourrois l'aimer un
jour. Il a de la douceur , un esprit insinuant ,
un ton flatteur , & une ame...., ah , la plus belle
ame ! vrai , je crois qu'il pense. Et puis , il ob-
serve si bien le monde , en connoît si parfai-
tement les usages , est si amusant quand il les
tourne en ridicule !

MIGNONETTE.

Vous tomberez dans ses pièges , Madame ;
je veux mourir , si vous n'y tombez ! Eh , sans
doute , sa figure est aimable , son entretien va-
rié , son humeur agréable ! mais , vous le con-
noissez si peu ! le caractère se développe-t-il
en un mois ? (*Mistress Belmour chante à demi-*

voix) Vous ne m'écoutez pas, Madame; pourtant j'ai de la prudence; je regarde, je compare, je juge.... Là, voyez! votre maudite chanson vous occupe, mon zèle ne vous touche point; c'est comme si je ne parlois pas.

Mistress BELMOUR.

Oh, pardonnez-moi, Mignonette; vous parlez admirablement! mais comme je fais me conduire, & ne fais pas ma chanson, vous voulez bien qu'elle ait la préférence sur vos sages avis.

(*elle chante.*)

MIGNONETTE.

Je ne suis pas capable de me mêler mal-à-propos des affaires d'une maîtresse, Madame: mais je ne saurois vous cacher mes craintes. Pourquoi Mylord ne vous recherche-t-il pas publiquement? Pourquoi ses soins sont-ils un secret? Pourquoi les stores de sa chaise sont-ils baissés? Pourquoi ses porteurs entrent-ils dans la maison? Pourquoi le posent-ils précisément au pied de l'escalier, comme si.... Que jamais le ciel ne m'accorde un mari, si je ne soupçonne un mauvais dessein à ce lord!..... Je hais le mystère.... Chantez, Madame, chantez; méprisez mes discours; je suis prête à pleurer, moi, tant je crains que l'on ne cherche à vous tromper.

Mistrifs B E L M O U R , *revenant à sa toilette.*

Allons, me voilà sûre de mon air. Comment suis-je aujourd'hui ? pas mal, fort bien même ! C'a, causons donc, Mignonette. C'est-à-dire, que vous me croyez un peu folle, toute prête à me remarier, à épouser mylord Etherige ?

M I G N O N E T T E.

Il a surpris votre cœur, je le vois trop.

Mistrifs B E L M O U R.

Tout de bon ! vous voyez cela ? Peut-être je me marierai, peut-être aussi ne me marierai-je pas. Ce pauvre sir Brillant, que deviendrait-il, si j'épousois son rival ? Mais laissons ces misères-là.

S C E N E I I I.

Les mêmes, un petit Nègre.

Mistrifs B E L M O U R.

Q U E voulez vous, Pompée ?

P O M P É E.

Une dame est là-bas dans sa chaise ; elle souhaite avoir l'honneur de vous saluer.

Q *iii*

Mistress BELMOUR.

Comment se nomme-t-elle ?

POMPÉE.

Je ne lui ai pas demandé cela.

Mistress BELMOUR.

Le sot ! Allez , qu'on la laisse entrer.

MIGNONETTE.

Si vous passiez dans la salle , Madame , tout est en désordre ici.

Mistress BELMOUR.

Qu'importe ! c'est une de mes amies , sans doute , que cet enfant n'a pas reconnue. Elle entre. Je ne fais qui c'est.

SCENE IV.

Mistress LOVEMORE , les mêmes.

(Les deux dames se font de grandes révérences , se regardent avec surprise , & mettent autant de froideur que de politesse dans leur premier abord.)

Mistress BELMOUR.

MADAME , l'honneur que vous daignez me faire....

Mistress L O V E M O R E.

Voudrez-vous bien , Madame , excuser une liberté....

Mistress B E L M O U R.

Mignonette , approchez un fauteuil.... Ma-
dame.... *(elles s'assèrent.)*

Mistress L O V E M O R E.

La visite d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous , Madame , peut vous paroître extraordinaire , même importune.

Mistress B E L M O U R.

Non , Madame ; elle me flatte au contraire ; votre air annonce....

Mistress L O V E M O R E.

Une affaire intéressante me force à blesser l'usage reçu ; on ne s'introduit guère soi-même dans une maison où l'on est parfaitement étrangère.... je vous prie d'excuser....

Mistress B E L M O U R.

Dispensez-vous de cette apologie , Madame?... Mignonette ; faites apporter du chocolat.

Mistress L O V E M O R E.

Permettez-moi de ne rien prendre.

Mistrifs BELMOUR.

Mignonette , sortez. Madame , puis-je apprendre quel sujet me procure l'honneur....

Mistrifs LOVEMORE.

Il est presque ridicule , en vérité ! il peut vous donner de moi une opinion peu favorable , & sans mylady Constant , je n'aurois osé....

Mistrifs BELMOUR.

Mylady Constant ! elle est mon amie.

Mistrifs LOVEMORE.

Elle vous a représentée sous des traits si avantageux , m'a fait une peinture si animée de votre obligeant naturel , que j'ai risqué une démarche..... Je viens éprouver , Madame , si ce caractère sensible , généreux , peut vous engager à à

Mistrifs BELMOUR.

A quoi , Madame ?

Mistrifs LOVEMORE.

A me rendre un important service. Consentez-vous à me prêter votre secours?....

Mistrifs BELMOUR.

En tout ce qui me sera possible.

Mistrifs LOVEMORE.

Avant de m'expliquer , oserai-je vous

demander ce que vous pensez de monsieur Lovemore ?

Mistress BELMOUR.

Monsieur Lovemore ? Je ne le connois pas.

Mistress LOVEMORE.

Vous ne le connoissez pas ?

Mistress BELMOUR.

Lovemore ! Je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu prononcer ce nom.

Mistress LOVEMORE, *se levant.*

Madame, il suffit ; je n'ai plus rien à vous dire , & ne veux pas vous troubler plus longtemps.

Mistress BELMOUR, *la regardant aller , à part.*

Son air, son ton, cela est étrange.... (*elle l'arrête*) Madame, vous venez d'exciter ma curiosité ; daignez reprendre votre place, & m'apprendre quel est ce monsieur Lovemore... ,

Mistress LOVEMORE, *d'un ton très-ému.*

Vous n'avez aucun intérêt à le savoir , & je sentirois une peine cruelle à m'étendre sur un sujet qui n'affecteroit que moi seule.

Mistress BELMOUR, *l'observant d'un air surpris , à part.*

Des soupirs, des larmes ! sa douleur me

touche.... (*haut*) Eh ! je vous en prie, Madame, expliquez-vous, dites-moi qui vous êtes ?

Mistress LOVEMORE.

Une femme, autrefois heureuse, à présent infortunée. Un jeune homme, formé pour plaire, unissant à l'extérieur le plus attrayant, de l'esprit, de l'honneur, des principes, fut enchaîner mon cœur. Mais après deux années de possession, l'ingrat m'a retiré le sien ; une froide politesse, de vains égards, donnés à la seule bienfaisance, sont mon partage : pendant qu'une autre jouit de la douceur de le fixer.

Mistress BELMOUR.

De le fixer, bon ! est-ce qu'un homme se fixe ? Si c'est-là l'unique sujet de vos peines, je crains de ne pas le traiter assez sérieusement pour vous plaire. Cependant, tout m'intéresse en vous, j'aimerois à vous servir. Mais, Madame, n'attachez-vous pas trop d'importance à un malheur si commun ? pardonnez ma franchise ; un homme léger, est un homme fort ordinaire. L'inconstance d'un mari, est-elle donc un si grand mal ? le remède est facile ; à votre place, je ne m'affligerois point du tout.

Mistress LOVEMORE.

Vous ne vous affligeriez point, Madame !

Mistress B E L M O U R.

Pas le moins du monde. Si, sans avoir du goût pour une autre, votre époux vous montrait une froideur habituelle, il seroit à craindre qu'une stupide insensibilité ne se fût emparée de son ame : alors, je vous croirois sans espoir de le ramener ; mais le sentiment anime encore son cœur, la passion dont il est susceptible a seulement changé d'objet, elle n'est pas éteinte. L'homme qui sent, peut s'égarer ; mais il peut aussi revenir à la voix qui le rappelle : l'esprit, la beauté, les graces ont conservé leur empire sur ses sens, & pour reprendre vos droits, Madame, vous n'avez qu'à vous servir de vos avantages.

Mistress L O V E M O R E.

Ah ! sans doute, il est susceptible de passion ; quelle femme ne lui en inspire pas ! son humeur volage l'emporte rapidement sur les pas de toutes celles....

Mistress B E L M O U R.

Eh ! c'est tant mieux.

Mistress L O V E M O R E, *à part.*

Avec quelle légèreté elle traite ce sujet !

Mistress B E L M O U R.

Il est facile à une aimable femme de fixer

l'inconstance même ; mais elle doit plus attendre de sa conduite que de ses charmes. Les hommes aiment à changer , la variété leur plaît ; celle qui veut en fixer un , doit réunir en elle tous les caractères , se montrer toujours nouvelle ; l'ennui naît de la triste égalité. Il ne faut pas soupirer , il ne faut pas pleurer , Madame , en pareil cas , je m'en garderois bien.

Mistress LOVEMORE.

Et si vous aimiez un ingrat , si sa cruelle négligence ne détruiroit pas votre tendresse , si vous le voyiez vous éviter , vous fuir , en chercher une autre ?

Mistress BELMOUR.

Madame , oserai-je vous dire ma pensée ? J'ai souvent observé qu'une femme tendre , s'exagéroit & ses chagrins , & les torts de son mari. Telle aussi s'exhale en plaintes , qui , avec un peu de réflexion , tourneroit sa colère contre elle-même.

Mistress LOVEMORE.

Quand on n'a rien à se reprocher , qu'une conduite exacte , une vertu sans tache....

Mistress BELMOUR.

Ah , nous y voilà ! j'aurois parié que vous auriez tenu ce langage ; cette folie nous est

commune à toutes. Eh ! Madame, la vertu suffit-elle ? depuis long-tems , ni la vertu , ni la nature , ne plaisent plus sans le secours de l'art. La vertu n'attache point , si l'agrément ne voile son austérité , & la beauté même est sans attrait , si les graces ne l'animent.

Mistress L O V E M O R E.

Mais , peut-on changer son caractère , s'en former un nouveau ? je l'avoue , depuis deux ans , mon mari m'a vue toujours égale dans mes sentimens , dans mes procédés....

Mistress B E L M O U R.

Et voilà le mal : je vous le disois à l'instant. La triste uniformité est l'écueil où l'amour fait naufrage. Je jurerois que votre rivale est mille fois moins belle , moins charmante que vous. Je jurerois aussi qu'elle possède des talens , un art dont vous ne savez pas faire usage. L'avez-vous jamais vue ?

Mistress L O V E M O R E.

Cette question m'embarrasse.

Mistress B E L M O U R.

Pourquoi ? Parlez-moi sans réserve. Quelle sorte de femme est-ce ?

Mistress L O V E M O R E.

Madame....

Mistress BELMOUR.

Dites donc, est-elle si redoutable ?

Mistress LOVEMORE.

On me l'a peinte comme une personne accomplie, & je crains bien qu'en effet son esprit & ses charmes...

Mistress BELMOUR.

Bon ! ne vous alarmez pas de tout cela. Sans compliment, Madame, je ne crois personne en état de vous disputer un cœur, quand vous vous servirez, pour l'attaquer, de tous vos avantages ; j'ai bien peur que jusqu'à présent, vous ne les ayez pas connus. Entrez dans la lice, Madame ; osez disputer avec votre rivale ; combattez hardiment ; tournez contre elle les propres armes dont elle se sert pour blesser votre cœur, employez toutes vos forces, & soyez sûre de la victoire.

Mistress LOVEMORE.

Pensez-vous sérieusement ?....

Mistress BELMOUR.

Je pense, Madame, que l'art seul vous manque. Si les hommes étoient parfaits, la vertu, la douceur, la modestie, les fixeroient ; mais ils sont extravagans & voluptueux, il faut se prêter à leur foiblesse. Le vice se pare effron-

tément des dehors de la vertu ; pourquoi l'innocence & la candeur n'oseroient-elles emprunter l'air riant de la folie ?

Mistrifs L O V E M O R E , *à part,*

Elle est charmante ! sir Brillant & lady Constant m'ont dit vrai ; oui, je le crois.

Mistrifs B E L M O U R.

J'ai été mariée , Madame ; & ma propre expérience m'a appris combien il est aisé de conquérir un cœur , & difficile de le conserver. Après avoir formé l'indissoluble nœud , sûre d'être aimée , on croit n'avoir plus de soins à prendre ; on se dit : *il est à moi , pour toujours à moi....*

Mistrifs L O V E M O R E.

Mais en effet , Madame , ne devoit-on pas le penser ? & si notre naturel nous porte vers l'égalité que vous blâmez....

Mistrifs B E L M O U R.

Il faut le forcer , ce naturel , le plier au moins. Voulez-vous attirer votre époux , l'enchaîner près de vous , jouir de la douceur de le voir sans cesse ? rassemblez tous les plaisirs autour de vous , & sur-tout , variez-les à l'infini. S'il vous a laissée triste , qu'il vous retrouve gaie ; transformez-vous continuellement ; soyez tout ce qu'il aime , tout ce qui peut lui plaire ;

qu'en jettant les yeux sur une autre femme, il n'apperçoive en elle qu'une légère partie de vous-même.... Mais, je suis une étourdie, j'en dis trop peut-être.

Mistrifs LOVEMORE.

Non, vous me charmez, en vérité.

Mistrifs BELMOUR.

A présent, je puis vous demander quelle obligeante personne m'a procuré l'honneur de vous voir, & vous a dit que monsieur Lovemore venoit chez moi?

Mistrifs LOVEMORE.

Ne soyez pas offensée de ma sincérité, je vous en prie ; il est vrai, je suis venue ici persuadée que vous le connoissiez beaucoup, que ses fréquentes visites....

Mistrifs BELMOUR.

Ses visites ! & fréquentes encore ! assurément mylady Constant n'oseroit avancer....

Mistrifs LOVEMORE.

Au contraire, Madame, elle vient de m'assurer qu'on m'avoit trompée.

Mistrifs BELMOUR.

Je ne connois point du tout ce monsieur Lovemore. Mais, Madame, quel intérêt.... On frappe, & très-fort.... permettez. (*elle sonne.*)

SCENE

S C E N E V.

MIGNONETTE, les mêmes.

Mistress BELMOUR.

JE ne veux voir personne, allez vite, Mignonette, je n'y suis pas, entendez-vous ?

MIGNONETTE.

Mylord Etherige est entré, Madame. On ignore en bas le changement de vos intentions : on lui a dit que vous y étiez. Il donne des ordres à un de ses gens, & va monter.

Mistress BELMOUR.

Courez, volez, qu'il m'excuse ; je suis incommodée, malade, très-mal, je ne puis le recevoir.

Mistress LOVEMORE.

Souffrez que je vous laisse.

Mistress BELMOUR.

Quoi, sans m'instruire !... je n'y puis consentir. Mignonette, allez lui dire que j'ai compagnie, que je suis en affaire.

Mistress LOVEMORE.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir.

Tome VII.

R

Mistrifs BELMOUR.

Non : j'ai mille choses à vous dire , à vous demander. Je ne veux point voir Mylord. Restez , je vous en prie.

Mistrifs LOVEMORE.

Vous m'en pressez avec tant d'ardeur. . . . : Je ne voudrois pas être vue. Puisque vous le desirez si vivement , j'attendrai dans ce cabinet.

Mistrifs BELMOUR.

Ah , que vous m'obligez ! Ce lord me recherche ; vous allez voir comment je me conduis avec lui ; un amant , un mari , c'est à-peu-près la même chose. Entrez vite , j'entends l'importun , & vais m'en débarrasser.

(*Mignonette entre dans le cabinet avec mistrifs Lovemore. Mistrifs Belmour s'assied à sa toilette.*)

S C E N E VI.

M. LOVEMORE, *superbement vêtu , paroît.*
Il a sur son habit une étoile en broderie , & le
ruban de l'ordre. Il s'avance lentement , en
regardant mistress Belmour dans son miroir de
toilette ; elle l'y voit aussi , & dit :

MYLORD Etherige ! Entrez , Mylord , entrez.

M. LOVEMORE.

* Dans la glace , paroît une céleste image ; les yeux fixés sur elle , inclinée , attentive , elle répare ses charmes.

Mistress BELMOUR.

Je trouve l'application détestable. Je vous prie , Mylord , ai-je besoin de réparer mes charmes ? vous en parlez comme d'un vieux château tombé en ruine.

M. LOVEMORE.

Vous offrez plutôt l'idée d'un superbe palais ; le voyageur s'arrête , l'admire , & ne peut trop s'étonner de le voir inhabité.

* Vers de Pope , dans la *Boucle enlevée.*

Mistress BELMOUR.

Quand je le voudrai, cet étonnement cessera.

M. LOVEMORE.

Qui en doute, Madame ?

Mistress BELMOUR.

Pensez-vous qu'on s'empressât si fort ? ...

M. LOVEMORE.

La préférence, assurément

Mistress BELMOUR.

Feroit un heureux N'est-ce pas ce que vous alliez dire ? Le choix est embarrassant. Et puis passer un bail pour la vie ! me croyez-vous tentée de faire cette folie ?

M. LOVEMORE.

Quand vous auriez cette tentation, Madame, je ne vous en croirois pas moins raisonnable : j'espérois que peut-être Mais vous connoissez mon cœur ; ne me donnerez-vous point une occasion de vous prouver combien il vous est tendrement attaché ?

Mistress BELMOUR.

Ah ! quel languissant berger ! allons, laissons-là votre grand attachement. Si je vous disois tout ce que je pense à ce sujet, vous seriez bien surpris.

M. L O V E M O R E , à part.

Que diable veut-elle dire ? formeroit-elle quelque soupçon ? (*haut*) Surpris ! Pourquoi , Madame ?

Mistress B E L M O U R.

Réellement , Mylord ; seriez-vous assez ennemi de vous-même pour baisser la tête sous le joug du mariage ? Mais la question est extravagante , n'y répondez pas ; je suis une folle , une étourdie.

M. L O V E M O R E.

Ah , cette étourderie est la plus séduisante de vos qualités ! elle s'élève du sentiment de votre ame , de la vivacité de votre esprit ; elle ajoute à vos charmes , & les rend plus piquans.

Mistress B E L M O U R.

Cela est joliment dit ! A ce que je vois , Mylord , vous êtes comme moi ; la gaieté , l'enjouement , vous plaisent. Il faut en convenir , la vivacité est la source de l'amusement. Comment supporter une belle indolente , rêveuse , mélancolique , qui tout le jour végète , & ne vit pas ; prononce à peine , *oui* , *non* ; ou si elle s'anime enfin , fait gravement une plate question ; parle de morts , de mariages , d'élection , de parti ; puis se repose , se tait ,

à moins que la vue d'une mode nouvelle, ne la réveille & ne change l'ennuyeuse conversation en un entretien plus insipide encore?

M. LOVE MORE.

En vérité, je crois voir, entendre la maussade créature. Il faut en convenir, peu de nos dames connoissent l'art d'amuser.

Miss BELMOUR, *imitant les femmes qu'elle peint.*

Avez-vous remarqué comment elles s'abordent à Ranelagh? Une s'avance à petits pas, avec l'air de la réserve, affectant celui de la sérénité; une grande révérence, une plus profonde encore; puis d'un ton froid, composé, *Madame, quel bonheur de vous rencontrer! je proteste que jamais vous ne parûtes si belle.* L'autre répond par une pareille fadeur, & puis la conversation tombe. Une troisième la relève: *Eh, bon dieu, Mesdames! savez-vous l'accident qui vient d'arriver? Ce pauvre comte....* L'histoire est interrompue par une quatrième: *Vous a-t-on dit, Mesdames, savez-vous le malheur de ma tante?* Elle vous conte que sa tante a versé dans le plus beau chemin du monde, on ne peut comprendre comment cela s'est fait. Elle vous tue par ses détails, vous redit la consultation du médecin, les propos de la malade, les la-

mentations de ses parens, l'inquiétude de ses amis, les cris de ses femmes. Et puis, devinez ? sa maudite tante n'avoit rien du tout ; elle se porte à merveille.

M. L O V E M O R E , *riant*.

J'en suis bien aise , la pauvre femme !

Mistress B E L M O U R .

Une autre admire un jeune baronnet revenu nouvellement de ses voyages ; elle vous parlera tout le jour de ses *belles dents* , de ses *beaux chevaux* , de *l'air dont il se met* : *il a de si jolis chevaux* , *une voiture si galante* , *ses gens sont si bien faits* . . . Là-dessus , elle , baille & demande des cartes.

M. L O V E M O R E .

Ma foi , c'est peindre d'après nature !

Mistress B E L M O U R .

Mylord , savez-vous bien que le jeu a banni l'esprit ?

M. L O V E M O R E .

Et presque la beauté , Madame. J'ai souvent admiré combien une carte avoit de pouvoir sur les traits d'une jolie femme. A l'aspect de cette carte malheureuse , les roses de son teint se ternissent , son front s'obscurcit , l'éclat de ses yeux disparoit ; les graces qui badinoient autour

de la bouche, les amours qui se jouoient sur ses joues, fuient, s'envolent épouvantés; la colère, le dépit, la fureur, prennent leur place; & la plus charmante des créatures, paroît la plus laide des furies.

Mistriſ BELMOUR.

Sans compter les cris, les malédictions, les ridicules plaintes, les déplorables lamentations.

M. LOVEMORE.

Eh, quand par décence elles veulent se contenir, renfermer leur rage, la jolie grimace qu'elles font ! c'est à effrayer leur singe. En honneur, Madame, j'ai vu un des plus terribles mots de la langue angloise, voltiger pendant une heure, sur les pâles lèvres d'une beauté célèbre. . . J'ai vu de grands yeux bleus, lancer au ciel des regards qui l'emportoient sur le blasphême. Et puis, les disputes, les commentaires, les aigres reproches. . . — *My lord, vous avez joué à faire horreur !* — *C'est vous, Madame.... il vous a plu de me faire perdre....* — *Si vous aviez coupé....* — *Si vous ne parliez pas, Colonel....* — *Il falloit prendre....* — *Prendre ! jamais....* — *C'étoit le jeu....* — *Non....* — *Pardonnez-moi, je sais la règle.* — *Eh moi donc !... On s'attaque, on se defend, personne ne cède ; la confusion & la discorde règnent,*

on est assourdi. Voilà pourtant la société qu'on recherche, la bonne compagnie où l'on vit, où il faut vivre !

Mistress BELMOUR.

Oui, le ridicule frappe, on le voit, on en rit, on se laisse entraîner, on fait comme les autres. Si on n'avoit pas la complaisance de laisser quelquefois dormir sa raison, on ne verroit personne. Jouez-vous, Mylord ?

M. LOVEMORE.

Quand on m'en presse, quand la politesse l'exige ; par goût, jamais.

Mistress BELMOUR.

Je le crois ; vous vous plaisez à cultiver les muses. J'aime à voir un pair du royaume, leur rendre son hommage, & mériter leurs faveurs.

M. LOVEMORE.

Vous me flattez.

Mistress BELMOUR.

Non vraiment, votre chanson est très-jolie ; je la fais, au moins, écoutez. (*elle chante.*)

Belles, soyez attentives, je vous apprendrai l'art d'attirer tous les cœurs ;

De les retenir facilement dans vos liens,
De rendre légères les chaînes de l'hymen,
D'écarter le soupçon, de bannir la tristesse.

266 LA FAÇON DE LE FIXER,

Quand Junon emprunta la ceinture de Vénus,
De belle, elle devint charmante;
Acquit l'art d'émouvoir de douces passions,
D'allumer des feux, d'en entretenir l'ardeur.



Cet art prête aux yeux leur feu, leur magie;
A la voix, ces accens qui invitent à ravir un baiser;
De lui naît ce souris, qui éveille le desir;
Par lui, l'attrait du bonheur fixe auprès d'une belle.



Lui seul excite ce babil enchanteur, plus séduisant que
la raison;
L'éloquente rougeur, ornement de la beauté:
Ces soupirs, ces sermens, ces tendres alarmes,
Ces courtes querelles, ces doux raccommodemens.



Belles, prenez la ceinture; employez un art flatteur:
Que servent de beaux traits, si l'esprit ne les pare?
Fondez sur lui votre empire, & réglez.
Les ris, les jeux, les amours & les graces,
Enchaînés à votre suite, vous soumettront tous les cœurs.

M. L O V E M O R E.

Mes vers vous doivent beaucoup, Madame;
je les trouve charmans quand vous les chantez.

Mistrifs B E L M O U R.

Fi ! je chante à faire peur, & je suis hideuse
aujourd'hui ! Comment me trouvez-vous ? Ne
vous avisez pas d'être sincère pourtant.... Je
vous devine, vous étudiez un compliment, je

les hais à la mort , je vous en avertis.... Mais, à propos de quoi prenez-vous l'hymen pour le sujet de vos chansons ?

M. L O V E M O R E , *à part.*

Cette question m'embarrasse.

Mistifs B E L M O U R.

On vous croiroit marié depuis dix ans. Junon , la tristesse , les ennuis , les chaînes

M. L O V E M O R E , *à part.*

Commenceroit elle à se douter..... je le crains. (*haut*) A-t-on besoin de sa propre expérience pour traiter un sujet si connu ? Quand vous le voudrez , Madame , le bonheur conjugal fera mon partage ; alors

Mistifs B E L M O U R.

Allez-vous me tourmenter par d'odieuses sollicitations de mariage ? je ne veux pas vous écouter. Si je vous épousois , que deviendrait sir Brillant ?

M. L O V E M O R E.

Sir Brillant !

Mistifs B E L M O U R.

Oui , sir Brillant Fashion ! le connoissez-vous ?

M. L O V E M O R E.

Non , & n'ai pas même envie . . . Je vous demande pardon ; il est de vos amis , peut-être ?

Mistress BELMOUR.

Oh, comme ça !

M. LOVEMORE.

De la façon dont j'en entends parler, je ne le choisirois pas pour être le mien.

SCENE VII.

MIGNONETTE, les mêmes.

MIGNONETTE, *accourant.*

AH, seigneur ! je suis hors de moi-même ; effrayée ! . . . la pauvre dame ! de l'eau, un flacon . . . eh, mon dieu ! du secours . . .

M. LOVEMORE.

La dame ! quelle dame ?

MIGNONETTE.

Cela ne vous regarde pas. Elle vient de s'évanouir, Madame ; eh ! vite, votre flacon . . .

Mistress BELMOUR.

Je cours auprès d'elle. Adieu, Mylord ; je ne sortirai pas ; on vous verra ce soir, n'est-ce pas ? Venez, Mignonette.

(*elle entre dans le cabinet.*)

S C E N E V I I I .

Monsieur LOVEMORE, *seul.*

MORBLEU , je suis un infâme ! j'ai honte de ma conduite , je rougis de mes desseins ! Quoi ! ne respecter ni l'innocence , ni le mérite ! me parer d'un titre , de cet ordre honorable , pour arriver à la fin détestable que je me propose ! c'est être un monstre. Puis-je abuser de son aimable franchise , la séduire , la tromper?... Mais je brûle d'obtenir un bien désiré... Si je ne me hâte , le hasard peut l'instruire..... elle est femme , un instant de foiblesse comblera peut-être mes vœux... Mais la livrer au regret , à la douleur ! c'est une exécration lâcheté... & puis , supplanter sir Brillant , mon ami , dont les vues sont honnêtes... O , ma réfléchissante conscience , de quoi diable vous mêlez-vous ? si je vous écoute , plus d'intrigues , plus d'amusemens : tout amant vous dira , ma chère , *Je ne connois de loix que celles du plaisir.* J'ai des remords pourtant ; oui , ma foi ! je sens là quelque chose , au fond de mon cœur... J'étois né pour être honnête avec les femmes ;

c'est la mienne qui m'a forcé de fuir ma maison : ses leçons , sa gravité . . . Ah ! qu'entends-je ? . . . fortune , je te maudis , par tout ce qui est odieux ; mon rival , sir Brillant ! il vient . . . je ne puis l'éviter . . . (*il appelle*) Mignonette , ouvrez-moi , (*il frappe à la porte du cabinet*) ouvrez-moi vite.

MIGNONETTE , *en dedans.*

Vous ne pouvez entrer ici , Mylord ; Madame vous prie de vous retirer , de sortir.

M. LOVEMORE.

Je puis arracher le ruban ; mais cette chienne de plaque . . . comment la cacher ? (*il met son chapeau dessus.*)

S C E N E I X.

Sir BRILLANT , M. LOVEMORE.

Sir BRILLANT.

MADAME , permettez . . . Quoi , c'est Lovemore ! Lovemore ici !

M. LOVEMORE.

Votre serviteur , sir Brillant.

Sir B R I L L A N T.

Je ne m'attendois pas . . . comment , par quel hasard . . .

M. L O V E M O R E.

Un intérêt pressant m'obligeoit à vous chercher ; j'ai cru vous trouver ici ; on m'a fait entrer sans m'avertir que vous n'y étiez pas . . . Ma foi , j'ai bien parlé de vous , ma visite ne vous nuira pas , je vous l'assure.

Sir B R I L L A N T.

Et cet intérêt , quel est-il ? Mais quelle diable de façon de tenir son chapeau ! (*il le lui arrache.*)

M. L O V E M O R E , *poussant un cri.*

Ventrebleu , prenez donc garde ! ah ! pour l'amour du ciel . . . (*il met son mouchoir sur la plaque.*)

Sir B R I L L A N T.

Prendre garde ! à quoi ? qu'avez-vous ?

M. L O V E M O R E.

Saisi subitement . . . une douleur . . . ah ; ah ! . . . je me meurs !

Sir B R I L L A N T.

Pauvre garçon ! tu me parois mal , assis-toi.

M. LOVEMORE, *criant toujours.*

Non, laissez-moi sortir ; ah, l'horrible douleur ! . . . Ah , ah ! . . . rien de plus aigu !

Sir BRILLANT.

Mais , quelle douleur !

M. LOVEMORE.

Eh , le coup que ce mal-adroit lord m'a donné à la paume ! ah , ah ! je crois toujours sentir cette maudite balle . . . quelque chose se forme . . . ah ! . . . laissez-moi passer , je vais me mettre au lit , demander du secours . . . Ne me nommez point à mistrifs Belmour , pour votre propre avantage , ne me nommez point ; je vous expliquerai . . je vous ai servi . . ah ! . . sûrement quelque chose se forme . . . adieu.

Sir BRILLANT, *seul.*

Que signifie tout cela ? Mistrifs Lovemore auroit-elle raison ? lui , ici ! Je veux tout approfondir . . . Je commence à le croire. *Quelle chose se forme !*

S C E N E X.

Mistress BELMOUR, ouvre le cabinet.

Sir BRILLANT, courant à elle.

MA chère mistress Belmour !

Mistress BELMOUR.

Ah ! ciel ! qui vous amène ici ?

Sir BRILLANT.

Laissez-moi me féliciter du plaisir de vous
trouver chez vous.

Mistress BELMOUR.

C'est comme si je n'y étois pas ; allez-vous-
en , je ne puis rester avec vous.

Sir BRILLANT.

Madame , j'ai mille choses à vous dire . . .

Mistress BELMOUR.

Eh bien ! vous me les direz une autre
fois.

Sir BRILLANT.

Il vous importe de les savoir.

Mistris BELMOUR.

Il m'est impossible de vous entendre. Une dame vient de se trouver mal dans mon cabinet.

Sir BRILLANT.

Bon ! tout-à-l'heure, un gentleman en a presque fait autant ici. Mais, Madame...

Mistris BELMOUR.

Osez-vous contester, Monsieur ! résister à ma volonté ! Sortez, je vous l'ordonne....
(elle ferme la porte en dedans.) A présent, personne n'entrera.

S C E N E X I.

Mistress LOVEMORE, *sort du cabinet ,
appuyée sur Mignonette.*

M I G N O N E T T E.

VENEZ, Madame, venez ; vous aurez plus d'air ici.

Mistress BELMOUR.

Asséyez-vous, je vous prie. Eh ! bien comment vous trouvez-vous ?

Mistress LOVEMORE.

Je n'ai pu soutenir cette odieuse fausseté, cette horrible infamie !...

Mistress BELMOUR.

Que voulez-vous dire ?

Mistress LOVEMORE.

Quelle noirceur ! ah, Madame, je vous le disois bien, que vous connoissiez mon mari !

Mistress BELMOUR, *d'un ton fier.*

Moi ! je connois votre mari ?...

Mistress LOVEMORE.

Ah ! ne vous offensez point. L'indigne qui vous quitte à l'instant....

Mistress BELMOUR.

Quoi ! sir Brillant ?

Mistress LOVEMORE.

Non , c'est....

Mistress BELMOUR.

Mylord Etherige !

Mistress LOVEMORE.

Il n'est point lord ; ce feint Etherige est monsieur Lovemore.

Mistress BELMOUR.

Ah , grand dieu ! a-t-il été assez bas pour supposer un nom , un titre ! quel piège ! que lui avois-je fait ? pourquoi m'en imposoit-il si lâchement ?

MIGNONETTE.

Mon cœur me le disoit ; je l'ai toujours regardé comme un malicieux démon.

Mistress LOVEMORE , *pleurant.*

Voir celui que j'aimois , l'objet de toutes

mes affections , de toutes mes préférences ; se montrer indigne d'une tendresse que je crains de ne pouvoir éteindre ! Ah , ce coup est terrible , & déchire mon cœur !

Mistris BELMOUR.

En vérité , le mien est sensiblement blessé. Quelle surprise ! présenté chez moi par une femme distinguée . . . ah , la malheureuse ! je ne soupçonnois pas une femme de pouvoir se prêter aux noirs attentats que les hommes forment contre son sexe. Allez , Mignonette , portez mes ordres en bas ; que jamais ma porte ne soit ouverte à ce vil imposteur. Madame , je vous dois de la reconnoissance ; vous me touchez , je vous plains à présent de tout mon cœur. Il est affreux d'aimer un malhonnête homme !

Mistris LOVEMORE.

Dussé-je en mourir , je veux me séparer de lui ; jamais je ne pourrai supporter sa vue.

Mistris BELMOUR.

Arrêtez. Ne formez point de vains projets , le dépit conseille mal. Au fond , monsieur Lovemore est votre mari , c'est un traître , un perfide ; mais ce traître est aimable. J'ai suivi mon premier mouvement ; votre intérêt refroidit

278 *LA FAÇON DE LE FIXER;*

dit ma colère , & change mes dispositions. Avant d'abandonner ce détestable mari, essayons s'il n'est pas possible de le ramener à l'honneur, à la raison. Il a de l'esprit. Lui connoissez-vous des qualités qui puissent compenser ses vices ?

Mistris LOVE MORE.

Il avoit de la sensibilité , des vertus ; mais , qu'espérer à présent. . . .

Mistris BELMOUR.

Tout peut-être ! vous venez de me rendre le plus important service , je veux m'acquitter. Venez , je vous ferai part de mon projet. Allons, reprenez courage. Voyez, j'ai perdu mon amant , je n'en suis pas plus triste : vous venez d'acquérir une amie , & peut-être vous fera-t-elle retrouver un époux ; elle le tentera au moins ; & si vous la secondez , elle se flatte d'un heureux succès.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

*La Scène continue chez mistress Belmour ;
mais dans une autre pièce.*

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM, MIGNONETTE.

WILLIAM.

MAIS, je vous dis, mistress Mignonette.

MIGNONETTE.

Mais, je vous dis, Monsieur l'impudent.

WILLIAM.

Que mon maître...

MIGNONETTE.

Que ma maîtresse....

WILLIAM.

Est-iel...

MIGNONETTE.

N'est pas au logis ; que jamais elle n'y fera
pour un indi... suffit. Ah si je pouvois parler...

280 LA FAÇON DE LE FIXER,

WILLIAM.

Mais, à qui diable en avez-vous, petite ? vous voilà dans une passion ... Vous avez entendu Mylord m'ordonner de venir

MIGNONETTE.

Mylord ! un joli lord en vérité

WILLIAM.

Oui, sûrement il est joli, Mignonette.

MIGNONETTE.

Il est parti ; dieu merci, il ne reviendra pas ; on ne veut plus ici de lui, ni de toi ; cela est clair. Va-t-en.

WILLIAM.

Qu'est-ce donc que ce ton là ? ta maîtresse est une ingratitude, & toi, une impertinente. En use-t-on ainsi avec des personnes de notre dignité ?

MIGNONETTE, à part.

O l'insolent ! faut-il que je me taise ! ... Allons, allons, que votre dignité passe la porte.

WILLIAM.

Oui, je m'en irai ; mais vous me rappellerez envain, je vous en avertis. Vous tournez la tête, vous me cachez vos larmes : sur mon ame, je vous plains ! vous allez me perdre, & votre fortune aussi.

MIGNONETTE.

Veux-tu sortir ? faut-il que j'entende toutes tes platitudes ?

WILLIAM.

Oui , ma foi , votre fortune ! nous vous aurions protégées , introduites , avancées dans le monde : toi , par exemple , je voulois te retirer du service ; je t'aurois établie dans un petit appartement ; là , paisible , honorée les soirs de mes visites

MIGNONETTE.

Si tu veux remporter tes deux yeux , fors , hâte-toi.

WILLIAM.

Mon maître & moi , nous sommes si bons , si obligeans ! nous vous aurions rendu les plus heureuses créatures du monde , pendant un mois , pendant deux , peut-être. Rejeter des amans si distingués , si agréables , chéris de leur nation , estimés dans les pays étrangers

MIGNONETTE.

Menteur abominable ! veux-tu partir ?

WILLIAM.

Vous avez des yeux , Mignonette ; confidé-

rez mon air , mes traits ; où retrouverez-vous cette figure gracieuse ? ...

MIGNONETTE.

A Tyburn *, je l'espère.

WILLIAM.

Allons , ne vous désolez pas ; peut-être aussi nous serions-nous dégoûtés de vous. Le règne de la beauté passe si vite ! ... Vous nous auriez appelés monstres des déserts , crocodiles du Nil , lions de Lybie , tigres de je ne fais où ...

MIGNONETTE.

Et je n'enfoncerai pas mes dix ongles sur ce sale visage

WILLIAM , *la retenant loin de lui avec ses deux mains.*

Non , parbleu ! si je suis le plus fort.

MIGNONETTE.

A l'aide ! au secours ! Quoi ! personne ne viendra ? infâme , je veux t'étrangler. J'étrouffe , je me meurs !

WILLIAM , *la tenant toujours.*

Des larmes ! ah , je suis content ! qu'elles coulent de rage ou d'attendrissement , peu

* Lieu où l'on exécute les criminels.

m'importe ; elles honorent nos adieux. Vous ne me verrez plus , ma chère ; ne brisez pas votre cœur , n'employez pas vos jarretières à un funeste usage , ne me préparez pas des remords. Adieu , ma petite , adieu.

(*il la lâche & s'enfuit.*)

M I G N O N E T T E.

Que le diable emporte le maître , le valet ,
& tous ceux qui leur ressemblent.

S C E N E I I.

Le théâtre représente une salle chez lady Constant.

Lady C O N S T A N T , F U R N I S H.

Lady C O N S T A N T.

A T T E N D - T - O N la réponse ?

F U R N I S H.

Oui , Madame.

Lady C O N S T A N T.

Je n'ai pas besoin d'écrire ; faites dire à mistress Lovemore , que je me rendrai à son invitation.

F U R N I S H.

Cela suffit , Madame.

Lady CONSTANT.

Avez-vous envoyé chez sir Brillant ?

FURNISH.

Oui, Madame.

Lady CONSTANT.

L'écrin est-il rendu ?

FURNISH.

A l'instant, Madame.

Lady CONSTANT.

Qui aviez-vous chargé de cette commission ?

FURNISH.

Une personne très-sûre.

Lady CONSTANT.

Cela est bon. Allez. (*Furnish sort.*)

Lady CONSTANT, *seule.*

Quelle audace ! sir Brillant m'envoyer des diamans ! Il étoit présent quand mon mari me refusa ceux que je desirois. L'insolent ! oser m'écrire ! mais , n'a t-il pas eu l'impudence de me tenir des propos hardis , de me parler de consolations ? . . . Voilà comment des maris bizarres , indifférens , sans esprit , sans prudence , en laissant voir à leurs amis combien ils prisent peu leur compagne , exposent une femme honnête aux insultes d'un fat. C'est l'amour d'un

époux, ce sont ses soins, ses égards, qui rendent sa femme respectable à tous ceux dont elle est environnée. Une pareille lettre peut-elle s'adresser à moi ? (elle lit.)

*Acceptez ce léger présent ; un homme qui vous adore , ose vous l'offrir ; il n'attend , pour vous parler de son amour , pour vous en donner d'éclatantes preuves , que l'instant où il vous croira disposée à partager sa tendresse , à la rendre heureuse. La rendre heureuse ! odieuse expression , impardonnable témérité ! Mais , pourquoi me révolter contre sir Brillant ? il n'est digne que d'un profond mépris. Dissipons , s'il se peut , l'humeur que m'a donné cette aventure : n'y pensons plus. Etre invitée chez mistress Lovemore ! cela est inconcevable. Depuis quand s'avise-t-elle (elle lit un billet) Prie insamment Mylady cela est neuf ! un grand souper surprenant en vérité ! vingt tables de jeu Mistress Lovemore , jouer ! une rout * dans sa maison c'est un songe ! Elle souhaite ardemment ce soir la présence de toutes ses amies. Une affaire importante l'oblige à les rassembler chez elle. Je n'y comprends rien.*

* C'est-à-dire , une assemblée nombreuse ; le jour d'une rout , tout le monde est admis. Ce mot signifie , tumulte , déroute ; il exprime du bruit , de la confusion.

SCENE III.

Sir CONSTANT, lady CONSTANT.

Sir CONSTANT.

LA voilà feule : voyons ce qu'elle pense de mon présent ; si elle est de bonne humeur. Bonsoir, Madame.

Lady CONSTANT.

Bonsoir, Monsieur.

Sir CONSTANT.

Vous ne me paroissez pas fort gaie, Madame ?

Lady CONSTANT.

Et comme vous me donnez sujet de l'être, cela vous surprend, n'est-ce pas ?

Sir CONSTANT.

Croyez, lady Constant, que si vous vouliez...

Lady CONSTANT.

Ah ! pour l'amour du ciel, ne recommencez point à me tourmenter ; votre violence me fatigue à l'excès ; ces fréquentes altercations me tuent : on ne peut supporter des caprices insoutenables.

Sir C O N S T A N T.

Vous nommez caprice... Madame... ne pas tout accorder, selon vous, c'est un caprice. Par exemple, vous vouliez des diamans... c'est une dépense considérable... & je ne puis... n'est-il pas vrai que vous desiriez une augmentation de pierreries?...

Lady C O N S T A N T.

N'en parlons jamais; de ma vie je ne vous troublerai à ce sujet.

Sir C O N S T A N T, *à part*,

Là ! n'est-ce pas une diabolique contradiction ! elle les a, elle n'en parlera pas ; elle ne veut pas me donner la satisfaction de s'en parer !

Lady C O N S T A N T.

Demain matin, votre peine & la mienne finira, Monsieur ; on vous présentera les articles de notre séparation : un trait de votre plume, assurera notre commune tranquillité.

Sir C O N S T A N T.

Mais, mais écoutez. Comment?... Pourquoi?... D'où vient?...

Lady C O N S T A N T.

Il m'est impossible de vous entendre, je n'ai pas un instant à perdre. Je ne quitterai pas votre

maison, Monsieur, sans former le souhait de vous y laisser heureux. (*elle sort.*)

Sir CONSTANT, *seul.*

Il faut me déclarer, cela presse, je veux lui ouvrir mon cœur, je ne puis vivre sans elle. Pourquoi, pourquoi me suis-je efforcé de lui paroître insupportable ? Je l'aime, je l'adore, elle règne dans mon ame, elle est le principe de toutes mes pensées, de tous mes sentimens ; ne lui cachons plus l'ardeur qu'elle allume en mon sein. Je veux aller la trouver, lui dire à l'instant . . . oui, me jeter à ses pieds . . . avouer ma passion . . . Mais, ces maudites suivantes l'entourent ; cette coquine de Furnish, curieuse, bavarde, insolente . . . sachons si elle est seule. Jonathan ! Hé, Jonathan !

SCENE IV.

Sir CONSTANT, JONATHAN, *entre.*

JONATHAN.

QUE veut Monsieur ?

Sir CONSTANT.

Voyez où elle est, si personne n'est avec elle . . . Eh bien ! obéissez-vous ?

JONATHAN.

J O N A T H A N.

Elle , Monsieur ! qui , s'il vous plaît ?

S i r C O N S T A N T.

Cet animal ne comprend rien ! Allez chez votre maîtresse.

J O N A T H A N.

Que lui dirai-je , Monsieur ?

S i r C O N S T A N T.

De quoi cette brute s'embarrasse ! Je vous dis d'y aller , de voir si . . . sur-tout de prendre garde Non , restez ; il est inutile que vous y alliez.

J O N A T H A N.

Comme il vous plaira , Monsieur ; (*à part*)
Que diable a-t-il en tête ? (*il sort.*)

S i r C O N S T A N T , *seul.*

Ses femmes . . . je puis les renvoyer. Mais , s'il vient une visite . . . je peux faire fermer la porte . . . Oui : mais les valets . . . Lovemore m'abandonne. Cette séparation . . . demain ! . . . Parlons tout-à l'heure . . . allons Mais je m'exprimerai mal ; ses regards m'intimideront ; je resterai confus ; mes remords , l'ardeur de mes desirs . . . il me vient une idée , je m'y arrête. Jonathan ! . . . cela fera mieux. Eh bien ! viendra-t-il ? Jonathan !

JONATHAN.

Monsieur.

Sir CONSTANT.

Vous plairait-il de venir, quand j'appelle ?

JONATHAN.

Je viens, quand j'entends, Monsieur.

Sir CONSTANT.

Approchez cette table. L'étourdi ! avancez donc un siège . . . Je serai plus hardi dans une lettre . . . Restez, attendez.

JONATHAN.

Auroit-il une intrigue ? tant mieux ! c'est pour un valet un peu de fatigue & beaucoup de profit : l'un compense l'autre.

Sir CONSTANT.

Ces expressions sont vives, tendres, passionnées ; ce que je sens, est mille fois plus fort encore.

JONATHAN.

A quoi m'amuser ? j'ai des feuilles hebdomadaires ; autant lire cela que rien . . . Ah, seigneur ! je ne puis m'empêcher d'en rire. Si la pièce n'est pas sifflée . . .

Sir CONSTANT.

Paix donc, (*à part*) Ce coquin rit, seroit-ce de moi ? m'auroit-il deviné ; surpris, entendu ?

(haut) Ecoutez, maraud ; si jamais vous aviez l'insolence de m'épier, vos oreilles ne seroient pas en sûreté, je vous en avertis.

J O N A T H A N.

Moi, vous épier, Monsieur ! à propos de quoi ?

Sir C O N S T A N T.

A propos. . . Que vous importe ? Ne m'avez-vous jamais écouté ?

J O N A T H A N.

De ma vie, je n'y ai songé ; je vous le proteste, Monsieur.

Sir C O N S T A N T.

Qui vous excitoit à lire ?

J O N A T H A N.

Le titre d'une pièce nouvelle.

Sir C O N S T A N T.

Et c'est. . .

J O N A T H A N.

Le mari amant ; ou l'époux amoureux de sa femme.

Sir C O N S T A N T.

Que trouvez-vous donc de risible dans ce titre ?

J O N A T H A N.

Ma foi j'ai servi dans bien des maisons, je

n'en ai point vue où l'on ai pu prendre un pareil sujet ! Cela ne vaudra pas le diable !

Sir C O N S T A N T.

Retirez-vous. (*Jonathan sort.*) La tête me tourne , morbleu ! devenir la risée de mes propres valets . . . Mais le sort en est jetté ; n'écoutons que mon cœur , passons sur tout le reste . . . terminons ma lettre . . . je quitterai cette maudite capitale ; j'irai dans mes terres . . . là , j'aimerai ma femme tant qu'il me plaira ; j'éviterai la malice & la satire . . . Fermons la lettre . . . Hé , Jonathan !

J O N A T H A N.

Monsieur.

Sir C O N S T A N T.

Tenez , courez , volez : que personne ne vous voie la donner.

J O N A T H A N.

Oh ! laissez-moi faire. (*il s'en va.*)

Sir C O N S T A N T.

Je sens mon cœur débarrassé d'un poids . . . (*Jonathan revient*) Déjà de retour ? elle est sortie , sans doute !

J O N A T H A N.

Monsieur , vous avez oublié de mettre l'adresse.

Sir C O N S T A N T.

L'adresse . . . il est vrai. (*à part*) Comment faire ? ce drôle m'embarrasse. (*haut*) Ah , je vois Lovemore ! quel bonheur ! laissez-moi , Jonathan , je n'ai plus besoin de vous.

J O N A T H A N , *en s'en allant.*

Fort bien ! il va le charger de sa commission. Depuis un peu de tems , ces gens du grand monde , prennent notre esprit , & s'emparent des affaires de notre département. Je n'aime pas cela.

S C E N E V.

M. LOVEMORE, fir C O N S T A N T.

M. L O V E M O R E.

Vous visiter deux fois en un jour , c'est vous prouver mon amitié.

Sir C O N S T A N T.

Je vous rends grâce , mon ami ; oui , je vous remercie de tout mon cœur.

M. L O V E M O R E.

Comment êtes-vous avec Mylady ?

Sir C O N S T A N T.

Tout aussi mal qu'auparavant. L'argent , les

diamans , rien n'a réussi ; elle est toujours de mauvaise humeur.

M. LOVEMORE.

Contre vous ? Pauvre mari ! je vous plains.

Sir CONSTANT.

Elle est obstinée , elle est haute , elle est... Mais n'a-t-elle pas raison ? l'ai-je bien traitée ? Cette séparation qu'elle veut.... mon ami , je n'y puis consentir. Pour prévenir ce malheur , j'ai pris la résolution d'être vrai , de lui déclarer....

M. LOVEMORE.

Quoi ? votre passion !

Sir CONSTANT.

Oui : de lui découvrir mon secret ; elle le gardera , je puis m'en reposer sur la générosité de son cœur. Je viens de lui écrire.

M. LOVEMORE.

Qu'a-t-elle répondu ?

Sir CONSTANT.

Rien encore , elle n'a pas ma lettre. La voici , elle est sans inscription. Je suis embarrassé ; je crains que mes valets , les siens , ne fassent attention à cette nouveauté. Moi , lui écrire , pouvant lui parler !...

M. L O V E M O R E.

Vous avez raison ; cela peut paroître suspect.

Sir C O N S T A N T.

Obligez-moi , mon cher , mettez l'adresse :
on la lui portera de votre part.

M. L O V E M O R E.

Je m'en charge. Demain , à son réveil , elle
l'aura.

Sir C O N S T A N T.

Demain ! il ne fera plus tems. Je veux qu'elle
la reçoive tout-à-l'heure.

M. L O V E M O R E.

Vous feriez mieux de me charger du soin
de lui parler.

Sir C O N S T A N T.

Elle donneroit une réponse verbale , & je
souhaite qu'elle m'écrive. Les écrits restent ,
voyez-vous ! Une preuve par écrit , cela est
fort , cela engage ! je veux envoyer ma lettre...

M. L O V E M O R E.

Sans vous donner au moins le tems de la
réflexion ?

Sir C O N S T A N T.

Non ! je brûle de la savoir entre ses mains.
Ecrivez l'adresse , mon ami.

SCÈNE VI.

JONATHAN, les mêmes.

JONATHAN.

SIR Brillant est en bas , Monsieur.

M. LOVEMORE.

Malédiction sur lui ! qu'il n'entre pas ; Jonathan , courez , arrêtez-le , amusez-le , impatientez-le ; faites-vous plutôt assommer , que de le laisser entrer.

SIR CONSTANT.

Il vaut mieux que je descende ; je vais lui dire que vous l'attendez chez vous : pendant ce tems , songez ...

M. LOVEMORE.

Eh , vous le perdez en vains discours ! il va venir nous interrompre. Cet homme m'a persécuté tout le jour.

(*Sir Constant & Jonathan sortent.*)

M. LOVEMORE , seul.

Mais , qu'il me sert bien , à présent ! il me donne du tems ... oh l'heureux événement ! Tout s'arrangeoit au mieux , ce bon mari avoit

tracé ma route , aplani mon chemin : mais , cette fantaisie de se déclarer ! . . . morbleu , c'est pour tout gâter ! un destin contraire me poursuit aujourd'hui ; j'ai senti son pouvoir chez la jolie veuve ! Et cette lettre Que diable a-t-il pu écrire ? voyons . . . Mais la confiance de cet homme , l'honneur , la délicatesse Eloquent conscience ! vous avez mille expressions : d'un mot , la passion vous fait taire. Amitié , cachet , excusez (*il ouvre la lettre , & la lit tout bas.*) Elle n'aura pas cette impertinente lettre. Non , lady Constant , vous ne l'aurez pas ! Hâtons-nous d'en écrire une autre : personne ne vient . . . bon ! (*il écrit , en regardant souvent derrière lui*) touché mon cœur ; . . pas mal ! *long-tems adoré* ; bien ! *tendre retour* ; très-bien ! *mari* . . . passable ! *inhumanité* ; bien dit ! *ardeur* ; au mieux ! *sincérité* ; à merveille ! Ma foi ! voyons tout du long. (*il lit*) *Pourquoi vous taisois-je , Madame , que vos charmes ont touché mon cœur ? depuis long-tems je vous aime , je vous adore. Si j'osois me flatter d'un tendre retour , je me croirois le plus heureux des hommes. Votre mari vous traite inhumainement , essayez , Madame , essayez combien la vengeance est satisfaisante ; elle vous offre , à la fois , le plaisir de punir un ingrat , & la douceur de faire la félicité du plus sincère*

de vos adorateurs. LOVEMORE. On pourroit mieux écrire ; mais , pour une lettre d'amour , tout est bon ! . . . Ah , je veux ajouter un mot. *(il écrit)* *Daignez me dire pour toute réponse : Il suffit , j'y penserai.* Diantre , cela est de conséquence ! . . . vite , un pain à cacheter . . . j'entends sir Constant . . . & l'adresse . . . ah , tout est fait !

S C E N E V I I.

Sir CONSTANT, M. LOVEMORE.

Sir CONSTANT.

J'AI cru ne m'en débarrasser de ma vie ! Eh bien , la lettre ! . . .

M. LOVEMORE.

Je n'ai pu l'envoyer , j'ai appelé vainement , personne n'a paru.

Sir CONSTANT.

Ce malheureux Jonathan ! où étoit-il ? Hé , Jonathan !

J O N A T H A N , entre.

Que souhaitez Monsieur ?

Sir C O N S T A N T.

Pourquoi, quand on appelle. . . .

M. L O V E M O R E.

Ne le grondez pas, de peur de lui donner des soupçons. . . . C'est moi qui vous demande, Jonathan; faites-moi le plaisir de porter cette lettre à votre maîtresse.

Sir C O N S T A N T.

Montez vite, allez.

J O N A T H A N.

Monter, Monsieur! ce n'est pas la peine; Mylady est dans la chambre prochaine.

Sir C O N S T A N T.

Tant mieux! allez (*Jonathan sort*) J'espère que cette lettre l'attendrira, touchera son cœur.

M. L O V E M O R E.

Je le souhaite passionnément.

Sir C O N S T A N T.

Passionnément! que vous êtes bon! si elle réussit au gré de nos vœux, combien ma femme vous devra de reconnoissance! combien je vous en marquerai!

M. L O V E M O R E.

Oh! vous m'en devrez moins qu'elle assurément.

Sir C O N S T A N T.

Elle se plaît dans ce cabinet de livres : par une petite ouverture, je me suis ménagé le plaisir de la contempler souvent , sans être apperçu. Voyons comment elle reçoit l'aveu de ma passion. Allons doucement . . . vous pouvez regarder par le trou de la serrure . . . bon ! elle est précisément assise de façon qu'aucun de ses mouvemens ne peut nous échapper. (*tous deux regardent*) La voyez-vous ?

M. L O V E M O R E.

Très bien.

Sir C O N S T A N T.

Silence ! elle tient la lettre . . . ah , comme le cœur me bat !

M. L O V E M O R E.

Elle l'ouvre . . . (*à part*) Amour, je t'implore !

Sir C O N S T A N T.

Elle rougit.

M. L O V E M O R E.

Tant mieux ; c'est un favorable augure.

Sir C O N S T A N T.

Elle pâlit.

M. L O V E M O R E.

Effet naturel du combat de deux passions.

Sir C O N S T A N T.

Elle rougit encore , bon ! Mort & fureur ! elle déchire la lettre ! je suis perdu !

(*Il quitte la porte.*)

M. L O V E M O R E.

Elle la jette avec indignation . . . (*à part*)
Je suis perdu aussi. (*il s'avance & cesse d'observer.*)

Sir C O N S T A N T.

Ah , Lovemore ! vous voyez Oh , les suites , les suites de cela ! c'est pour en mourir .

M. L O V E M O R E.

Je suis confondu , désolé , de ce que je viens de voir.

Sir C O N S T A N T.

Une orgueilleuse , une ingrate !

M. L O V E M O R E.

Ah , la plus ingrate des femmes ! jeter loin d'elle , mépriser une lettre si tendre !

Sir C O N S T A N T.

Oui , une tendre lettre

M. L O V E M O R E.

Remplie des protestations les plus sincères , les plus touchantes

Sir C O N S T A N T.

Les plus passionnées ! exprimées dans toute

302 *LA FAÇON DE LE FIXER,*

la vérité de mon cœur ! lui avouer mes sentimens , m'abaisser , me mettre à ses pieds , & me voir repoussé , dédaigné , traité comme un imbécille , comme un sot

M. LOVEMORE.

Oui , comme un sot ! Est-il rien de plus révoltant ?

Sir CONSTANT.

A-t-elle souri , montré la plus légère marque de satisfaction ?

M. LOVEMORE.

Non ! du dédain , de la hauteur , une colère insultante

Sir CONSTANT.

Oh , j'en mourrai , je crois. Mon ami , est-il rien de plus mortifiant ? Méprisé d'une femme ! d'une femme que l'on aime , qui le fait

M. LOVEMORE.

En honneur , c'est un événement à donner l'envie de se pendre. (*à part , tapant du pied*) Le bel embarras où je me suis mis ! parbleu , je mérite bien ce qui m'arrive.

Sir CONSTANT , *l'embrassant les larmes aux yeux.*

Mon bon , mon sensible ami ! je suis vraiment

touché de vous voir prendre cette affaire si à cœur.

M. L O V E M O R E.

Elle me fâche, elle m'humilie cent fois plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Sir C O N S T A N T.

Quelle ame généreuse ! c'est au moins une consolation dans mon malheur, de compter sur un ami si zélé, si. . . .

S C E N E V I I I.

Sir B R I L L A N T, les mêmes.

Sir B R I L L A N T.

PARDON, sir Constant, on m'a dit, chez Lovemore, qu'il pourroit être. . . . Mais, le voilà. Depuis deux heures, nous jouons aux bâres. J'ai une affaire à démêler avec toi : Parbleu, Lovemore, tu ne peux me refuser une explication sur l'étrange visite. . . .

M. L O V E M O R E.

Nous en parlerons demain.

Sir C O N S T A N T.

A présent, quelques soins nous occupent.

Sir BRILLANT.

Sur mon ame, vous avez tous deux l'air bien malade ! Lovemore vous fait-il un emprunt ? disputez-vous ensemble sur le tems, sur les intérêts ? Je ne suis pas fort en argent comptant ; pas trop satisfait de la conduite de mon honnête ami Lovemore ; mais s'il s'agissoit de l'obliger, cet écrin est à son service. Voyez ces pierreries ! c'est un présent qu'on vient de me faire ; il est de prix, ma foi !

Sir CONSTANT.

Des diamans !... voyons : ah ! ce sont...

Sir BRILLANT.

Des diamans à l'usage d'une femme, voulez-vous dire ? C'est ce qui me confond. Un homme les a laissés chez moi... La pauvre créature ! quelle folie ! Croire me gagner par ce don !... D'honneur, c'est une extravagance où l'on ne comprend rien.

Sir CONSTANT, *bas à Lovemore.*

Les diamans que j'ai fait porter ce matin à ma femme ! les mêmes, te dis-je, par toute la fausseté d'une femme, ce sont eux !

M. LOVEMORE.

Bon, un présent ! votre vanité vous le persuade, sir Brillant. Quelque femme les aura reçus

reçus d'une main inconnue, vous soupçonne d'une galanterie, qu'elle trouve impertinente, méprise le donneur, & renvoie le présent. Rien ne me paroît plus simple.

Sir C O N S T A N T.

Hum ! cela est assez apparent.

Sir B R I L L A N T.

Pas le moins du monde ! Peu de femmes rejettent les soins d'un homme aimable ; de ma vie, on ne m'a renvoyé les présens que j'ai faits.

M. L O V E M O R E.

Vous verrez qu'il n'a jamais rien donné :
(à part) Quel fat !

Sir B R I L L A N T.

A qui diable en avez-vous donc, vous autres ? Savez-vous que vous devenez très-méchante compagnie. Allons, Lovemore, sois gai. Où soupes-tu ?

M. L O V E M O R E.

Je n'en fais rien.

Sir B R I L L A N T.

Et vous, sir Constant ?

Sir C O N S T A N T.

Nulle part, je fais diète.

Sir BRILLANT.

Mes chers amis, vous êtes insupportables, je vous en avertis.

Sir CONSTANT.

Mais, si nous avons des affaires ensemble ?

Sir BRILLANT.

Que diable ne le dites-vous donc ? Bonsoir, je vais passer chez moi, parcourir mes billets d'invitation, & voir avec qui je me consoleraï de la plate mine que vous me faites. Adieu.
(*Il sort.*)

S C E N E IX.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

MORBLEU, je suis volé, trompé, joué, raillé, déshonoré ! lui envoyer mes diamans ! Et mon argent, l'a-t-il aussi ? Ma femme, aimer sir Brillant ! . . . si je pouvois en être sûr, la convaincre de son crime, avoir des preuves . . . je serois . . . oui, je serois content.

M. LOVEMORE.

Vous avez raison, cela seroit consolant,

Sir C O N S T A N T.

Qui vient encore?... c'est elle : oh nous allons voir...

M. L O V E M O R E.

Laissez-moi fuir... (*à part*) Quel orage va tomber sur ma tête ; si je ne l'évite, je suis perdu.

Sir C O N S T A N T, *le retenant.*

Ah, ne m'abandonnez pas, mon digne ami ! vous allez être témoin de notre éternelle séparation.

M. L O V E M O R E, *se débattant.*

Non, non ; après ce qui s'est passé, je ne puis supporter sa présence.

Sir C O N S T A N T.

Restez... la voilà.

S C E N E X.

Lady C O N S T A N T , les mêmes.

Lady C O N S T A N T , *d'un ton fier.*

JE suis fort surprise, monsieur Lovemore, que vous osiez paroître dans cette maison; après...

M. L O V E M O R E.

Madame, je voulois... c'est sir Constant...
(*à part*) Que diable dire?

Sir C O N S T A N T , *brusquement.*

Monsieur Lovemore est mon ami, Madame; je prétends qu'il soit chez moi, quand il lui plaît, quand je le trouve bon.

M. L O V E M O R E , *à part.*

Tout va se découvrir.

Lady C O N S T A N T.

Il est votre ami, Monsieur? Est-ce vous qui l'autorisez à manquer au respect qu'il doit à votre femme? Je m'étonne, monsieur Lovemore, que vous ayez eu l'audace de m'envoyer une pareille lettre! osez-vous bien em-

prunter le voile de l'amitié , pour couvrir de vils desseins ? . . .

Sir C O N S T A N T , *en colère.*

Quoi ? quel voile ? quels desseins ? C'est moi , Madame , c'est moi qui l'ai prié d'envoyer la lettre . . .

M. L O V E M O R E , *gravement.*

Vous entendez , Madame ; sir Constant m'a prié . . .

Sir C O N S T A N T .

Où , prié , conjuré ! mais il n'y a pas un mot de vrai dans la lettre , Madame ; pas un seul mot.

M. L O V E M O R E , *d'un ton très-affirmatif.*

Pas un mot de vrai , Madame.

Sir C O N S T A N T .

C'étoit pour vous éprouver , Madame ; une simple expérience. Je voulois savoir comment vous seriez capable de vous conduire en pareil cas.

M. L O V E M O R E , *froidement.*

Une simple expérience , Madame.

Lady C O N S T A N T .

Me croyez-vous faite pour être votre jouet , sir Constant ? Et vous , monsieur Lovemore ,

310 *LA FAÇON DE LE FIXER,*

avez-vous pu vous prêter à cette basse feinte ,
à cette insultante épreuve ? Un homme de
sens , un homme d'honneur , vous , être son
complice ! me tendre un piège !

Sir C O N S T A N T , *outré.*

Un piège , dit-elle ? un piège ! elle appelle
cela un piège !

M. L O V E M O R E , *à part.*

Il m'a heureusement justifié ; je m'en tirerai.

Sir C O N S T A N T .

Il est incontestable , à présent , que nous ne
nous convenons point , Madame ; je suis prêt
à signer , séparons-nous ; je le désire , je le
veux. Oui , ventrebleu ! je le veux.

Lady C O N S T A N T .

Ne vous emportez pas , Monsieur , voilà
l'unique point sur lequel nous pouvons nous
accorder.

Sir C O N S T A N T .

Si cette lettre fût venue d'une autre main ,
peut-être eût-elle été mieux reçue.

Lady C O N S T A N T .

Je ne daigne pas répondre à ce méprisable
langage ; je suis au-dessus du soupçon , Monsieur.

Sir C O N S T A N T , *avec beaucoup de dédain.*

Oh , ne craignez pas mes reproches ! je vous parle pour la dernière fois.

Lady C O N S T A N T .

Tant mieux !

Sir C O N S T A N T .

Oui , pour la dernière fois de ma vie. Et pour la lettre , ingrate , soyez sûre que.... soyez bien sûre , qu'il n'y a pas un mot de vrai , pas une seule expression.... rien , que vous deviez croire. Monsieur Lovemore fait que c'étoit une plaisanterie. Votre *beauté , l'ardeur qu'elle inspire , passion , tendresse , flamme ; folie* que tout cela ! N'est-ce pas , Lovemore ?

M. L O V E M O R E , *à part.*

Grace à sa sottise , je puis lever les yeux , parler ! (*haut*) Madame , il faut convenir de tout ; oui , c'étoit une plaisanterie.

Lady C O N S T A N T .

Poursuivez , Messieurs ; aggravez tous deux cet insolent procédé.

Sir C O N S T A N T .

Une attrape , positivement une attrape ! Rions-en donc , Lovemore.

(*Il s'efforce de rire.*).

V iv

M. LOVEMORE, *à part.*

Le plat animal !

Lady CONSTANT.

Je ne puis supporter une créature si ridicule !
Ai-je là quelqu'un ? ma chaise est-elle prête ?
Sir Constant, vous ne me reverrez jamais dans
une maison dont vous serez le maître.

(*Elle sort.*)

S C E N E X I.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

Nous avons bien ménagé cela ?

M. LOVEMORE.

Miraculeusement ! Je suis pourtant fâché de
n'avoir pas mieux réussi.

Sir CONSTANT.

Ah, j'en suis désolé, moi ! mais, qu'y faire ?
J'ai le cœur ferré, en vérité, bien ferré.

M. LOVEMORE.

Je suis loin d'être content, je vous le pro-
teste. Mais, adieu.

Sir C O N S T A N T.

Quoi ! m'abandonner dans cette détresse ?

M. L O V E M O R E.

Si mylady Constant eût pris les choses comme je l'espérois, je veux mourir si j'avois bougé de chez vous ! mais, dans la confusion, les querelles, la discorde, convient-il.... (*il regarde à sa montre*) Neuf heures ! ma femme m'attend.... permettez....

Sir C O N S T A N T.

Gardez-vous bien de m'imiter ; n'allez pas lui dire que vous l'aimez.

M. L O V E M O R E.

N'ayez pas peur.

Sir C O N S T A N T.

Vous voyez ce qui en arrive.

M. L O V E M O R E.

Ne craignez rien, vous dis-je.... bonsoir.
(*à part en s'en allant*) Fortune, j'en suis quitte : mais si je me fie encore à toi, puisse-je me voir la victime de tes caprices !

Sir C O N S T A N T.

Adieu donc. Ecoutez, n'avouez jamais la vérité de la lettre.

M. LOVEMORE.

Soyez sûr du secret. (*il sort.*)

Sir C O N S T A N T.

Mylady Constant, mylady Constant !.... Je veux la bannir de ma pensée.... Mais, le puis-je ? La rage, la fureur, l'amour.... Non.... plus d'amour ; je suis bien aise que ma lettre..... Voyons, qu'en a-t-elle fait ? (*il va à l'ouverture*) Elle n'a pas daigné la ramasser : l'impertinente ! laisser à terre les témoignages de la plus sincère ardeur.... Ah, morbleu ! si quelque valet.... courons vite la reprendre. A l'égard de sir Brillant, je lui parlerai : il ne fera pas le fat à mes dépens.... Ce pauvre Lovemore ! je voudrais pouvoir reconnoître son amitié. Ah ! lady Constant ! qui m'eût dit.... Je suis le plus malheureux chien.... Mais, allons chercher ma pauvre lettre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de mistress Lovemore. Elle paroît dans la plus élégante parure. Mousseline la suit.

SCENE PREMIERE.

Mistress LOVEMORE, MOUSSELINE.

MOUSSELINE.

QUE je vous voye encore, Madame ! Mon dieu, que vous êtes bien ! que cette coiffure vous sied, & que je sens de joie de voir tant de monde rassemblé chez vous ?

Mistress LOVEMORE.

Tu parlois juste ce matin ; ma conduite étoit insensée ; j'ai pris sur moi, je ne veux plus nourrir cette sombre mélancolie.

MOUSSELINE.

Je vous l'ai tant répété ! aucun homme ne mérite d'inspirer de la tristesse à une aimable

femme. Monsieur veut courir ? pardi, laissez-le faire. On peut bien s'amuser sans son mari.

Mistress LOVEMORE.

Comme vous l'avez *tant répété*, il est inutile de le dire à présent.

MOUSSELINE, *à part.*

Hum ! encore un peu d'humeur. (*haut*) Tenez, Madame, en parlant de vous, & de Monsieur, tout le monde crioit : Le ciel la favorise, lui soit propice ! c'est une douce, une charmante dame ! maudit soit son mari ! puisse le ciel la délivrer d'une pareille brute, d'un vilain monstre !

Mistress LOVEMORE.

Je vous défends de jamais vous exprimer ainsi.

MOUSSELINE.

Dame ! on disoit cela ; est-ce ma faute ? On fera charmé de vous voir prendre le dessus. Je ne me lasse point de vous contempler. Si belle, si parée ! Et ce bruit qu'on entend, ces coups redoublés à notre porte, tant de carrosses, ces voix confuses, toutes ces tables de jeu dans le grand salon : ah, Madame, cela me donne une nouvelle vie !... Que cet habit est riche !... Oh ! vous ne mettrez plus toutes ces laides

petites robes.... n'est-ce pas , Madame ? elles feront pour moi.

Mistress L O V E M O R E .

On vient , voyez qui c'est.

M O U S S E L I N E .

Une dame , inconnue....

Mistress L O V E M O R E .

Descendez , & foyez attentive à remplir les ordres que je vous ai donnés. (*Mouffeline sort.*)

S C E N E I I .

Mistress BELMOUR , Mistress LOVEMORE.

Mistress LOVEMORE , *allant à sa rencontre.*

A H ! votre présence me ranime.

Mistress B E L M O U R .

Vous voilà tout au mieux. Cette étoffe est du meilleur goût , tout est parfaitement assorti ; vous êtes charmante.

Mistress L O V E M O R E .

Trouvez-vous ? Sous cette brillante apparence , je cache un cœur cruellement agité.

Mistrifs BELMOUR.

Laissez-vous conduire, & je réponds de l'événement. Vous me surprenez, vous n'êtes pas reconnoissable ! Comment pouviez - vous négliger une figure si attrayante ?

Mistrifs LOVEMORE.

Vous êtes trop flatteuse !

Mistrifs BELMOUR.

Non, je suis vraie. Vous avez les plus beaux traits du monde, & la parure les met dans tout leur jour. Si vous les animez par un léger effort sur vous-même, si vous développez les graces de votre esprit, l'impression de cette aimable figure est certaine ; elle charmera tous ceux qui vous verront ; elle touchera les cœurs, même celui de ce mari, dont l'égarement passager.... L'avez-vous vu depuis que vous m'avez quittée ?

Mistrifs LOVEMORE, *soupirant.*

Mon dieu, non !

Mistrifs BELMOUR.

Ne reprenez pas ce ton. Vous espérez qu'il n'a point d'autre intrigue ? S'il rentre de bonne heure, soyez sûre du succès de mon projet. Avez-vous bien du monde ?

Mistrifs LOVEMORE.

Autant qu'il m'a été possible d'en rassembler.

J'ai lié les parties, & me suis échappée, pour venir vous attendre.

Mistrifs B E L M O U R.

Songez à ne pas vous écarter de mes avis. Que monsieur Lovemore ne pénètre point votre feinte. Sir Brillant est-il ici ?

Mistrifs L O V E M O R E.

Oui, vraiment ? A propos, en rentrant, j'ai reçu un billet de lui. Rien de plus impertinent, je vous l'assure : il a l'impudence de me parler d'amour, avec autant d'ardeur que de hardiesse.... Vous allez voir.... qu'ai-je fait de sa lettre ?.... ah ! je l'aurai laissée sur ma toilette. Heureusement pour l'auteur de cet odieux écrit, je me suis rappelé vos conseils : invité, comme les autres, il est accouru ; l'insolent se croit sûr d'être écouté. Il vouloit m'entretenir ; je l'ai engagé à jouer au whist.

Mistrifs B E L M O U R.

Affûrement, deux amis de l'espèce de monsieur Lovemore & de sir Brillant, n'existerent jamais ! Quoi ! s'aimer, & se tromper ! se trahir mutuellement !

Mistrifs L O V E M O R E.

Je tremble que cet audacieux sir Brillant ne finisse sa partie, & ne vienne me chercher.

Je ne dois pas éclater à présent. Ah ! j'oubliois...
 Lady Constant est ici ; elle a fait une jolie
 découverte : monsieur Lovemore est amoureux
 d'elle aussi.

Mistrifs BELMOUR.

Est-il possible ?

Mistrifs LOVEMORE.

Vous en verrez la preuve.... On frappe...
 c'est mon mari ! Je reconnois.... ah ! comme
 le cœur me bat !

Mistrifs BELMOUR.

Allons, du courage, de la fermeté... Mais,
 par où m'échapper ?

Mistrifs LOVEMORE.

Par ce petit passage.... eh, vite ! il monte,
 j'entends sa voix.

Mistrifs BELMOUR.

Je suis ; je vous souhaite un heureux succès.

Mistrifs LOVEMORE, *seule.*

Je suis dans une agitation, dans un effroi...
 je tremble, en songeant aux suites que peut
 avoir.... Il n'est plus tems de délibérer.

S C E N E I I I.

M. LOVEMORE, Mistrifs LOVEMORE.

Mistrifs LOVEMORE,

MONSIEUR Lovemore, soyez le bien venu !

M. LOVEMORE, *sans la regarder.*

Madame, je vous souhaite le bon soir.

Mistrifs LOVEMORE.

Déjà rentré ! quelle nouveauté ?

M. LOVEMORE, *avec humeur.*

Je vous avois promis de venir, me voilà
est-il étonnant que je tienne ma parole ? (*à part*)
mistrifs Belmour, me donner rendez-vous, &
me fermer la porte ? cela est inconcevable !
Rompre si brusquement !

Mistrifs LOVEMORE, *à part.*

Ne pas tourner les yeux sur moi ! à quoi
rêve-t-il en ce moment ?

M. LOVEMORE, *réviant toujours. (à part.)*

Je ne fais qu'y faire ? auroit-elle l'impudence
de se moquer de moi ? mistrifs Belmour, vous
pourrez me le payer... (*haut*) Ah ! (*il baille,*

322 LA FAÇON DE LE FIXER,
& se jette dans un fauteuil) je suis horriblement fatigué.

Mistress LOVEMORE.

Etes-vous indisposé ? J'espère que non , mon cher !

M. LOVEMORE , toujours sans la
regarder.

Non , ma chère ! je vous rends grace.. Je suis très-bien ; fatigué seulement : on est si cahoté sur le pavé de cette maudite cité ! J'ai été toute l'après-dîner chez mon banquier ; le vieux fou m'a ennuyé à périr.... Où est William ?
(il baille.)

Mistress LOVEMORE.

Avez-vous besoin de lui ? je vais sonner.

M. LOVEMORE.

Où , je veux mon bonnet de nuit , ma robe... (il baille de toute sa force) Ah ! excédé , abattu...

Mistress LOVEMORE , affectant de rire.

C'est l'air du logis ; je commence à croire qu'il vous est contraire , monsieur Lovemore.

M. LOVEMORE.

Bon dieu ! que dites-vous ? en aucun endroit

je ne suis aussi gai ; je me plais fort ici ; oh , je suis très-heureux chez moi : (*il baille*) on ne peut pas plus heureux. Que je meure , si je ne me crois le plus heureux mortel . . .

Mistress L O V E M O R E .

Quel conte ! Je fais que vous inspirez la joie & le plaisir par-tout où vous vous présentez. Léger , vif , amusant , monsieur Lovemore est l'ame de ses sociétés. Les femmes l'adorent , il fait si bien leur plaisir ! un souris à l'une , un compliment à l'autre , de petits soins pour celle-ci , des attentions pour celle-là : allons , convenez de vos talens ?

M. L O V E M O R E , *éclatant de rire.*

Qui diable vous a dit cela ? Moi , léger , amusant ! . . . Vous me raillez , Madame ; je suis flegmatique , en vérité ; je pense trop , cela m'appesantit. *L'ame des sociétés !* allons , allons , vous vous égayez à mes dépens. *Aimé des femmes !* ah mon dieu , point du tout.

Mistress L O V E M O R E , *se promenant sur la scène.*

Comme vous voudrez , Monsieur. (*à part*)
Quelle indifférence ! ne pas me regarder !

M. L O V E M O R E *se lève , & se promène ,
ils se croisent. (à part.)*

Je ne puis ôter cette mistress. Belmour de ma tête.

Mistris LOVEMORE, *à part.*

Que de froideur ! quel mépris ! l'insolent !
semble-t-il que je sois près de lui ?

M. LOVEMORE, *à part.*

Je n'aurai point de repos, que je ne sache...
Après tout, je voudrois avoir fini avec elle.
(*tous deux se promènent en silence, & s'arrêtent
sans se rien dire.*)

Mistris LOVEMORE.

Je veux lui dire que j'ai compagnie. J'espère, Monsieur, que ma conduite ne vous offenserá pas ; j'ai jugé convenable....

M. LOVEMORE.

Conduite, offense.... Toucherez-vous toujours cette ingrate corde, dont le son est si déplaisant ? Jamais vous ne m'offensâtes ; je vous aime au-dessus de toutes choses ; vous êtes une femme admirable, prudente, économe.
(*il baille*) Vous vous négligez trop, vous êtes trop attentive pour moi ; vous fuyez les plaisirs, vous êtes grave, retirée, vous avez les yeux sur votre maison, vous aimez votre mari, vous êtes une bonne femme, (*il baille*) une excellente femme ! de quoi m'offenserois-je ? Sonnez William, je veux me coucher.

Mistress L O V E M O R E.

A l'heure qu'il est ! vous feriez mieux de joindre la compagnie.

M. L O V E M O R E.

Je ne veux pas sortir.

Mistress L O V E M O R E.

Vous n'avez pas besoin de sortir pour vous amuser ; le salon est plein de monde.

M. L O V E M O R E, *la fixant.*

Quel salon ?

Mistress L O V E M O R E.

Le mien , apparemment ! j'ai ce soir une rout.

M. L O V E M O R E.

Une rout ! vous , ici , dans la maison ? . . .
Mais , quelle parure ! que signifie Je m'y perds.

Mistress L O V E M O R E.

Vous opposeriez-vous à mes amusemens ?

M. L O V E M O R E.

Non ! J'aime le monde , vous le savez . . .
je vais . . . Qui est là-dedans ?

Mistress L O V E M O R E.

Vos amis ont été les premiers invités. Sir Brillant , d'abord,

M. LOVEMORE.

Vous me jetez dans une surprise !....
Comment cette idée vous est-elle venue ?

Mistress LOVEMORE.

J'ai formé le dessein de vivre comme les autres ; d'ouvrir ma maison.

M. LOVEMORE.

En vérité ! continuerez-vous ?

Mistress LOVEMORE.

Tous les jours , Monsieur.

M. LOVEMORE.

Décidément ?

Mistress LOVEMORE.

Sans doute ! vous aurez vos plaisirs , moi les miens. J'ai senti le ridicule de m'ennuyer à mon âge , quand tout m'invite à goûter les douceurs de la vie.

M. LOVEMORE.

Goûtez-les , Madame ! goûtez-les ! ce changement de conduite me fera très-agréable.

Mistress LOVEMORE.

Comme vous le disiez à l'instant , je me suis trop négligée. J'oublie les autres , & ne veux plus m'occuper que de moi-même.

M. L O V E M O R E.

Vous ferez très-bien.

Mistress L O V E M O R E.

Oh, c'est un parti pris ! (elle chante) *Je n'éprouve plus les peines de l'amour ; des soins fâcheux ne troublent plus mon repos.* Je bannis de mon sein la tendresse, & consacre mes jours à l'aimable gaieté.

M. L O V E M O R E, très-surpris.

Je suis confondu. Que veut-elle dire ? que signifie tout cela ?

Mistress L O V E M O R E.

Cela veut dire, Monsieur... cela veut dire... Un homme d'esprit peut-il faire une pareille question ? Ai-je le temps de répondre à de froides, à d'inutiles questions, quand je suis préparée à m'amuser ? En vérité, je me sens d'une gaieté, d'une folie... Oh, que je vais bien me dédommager des tristes jours que j'ai passés !

M. L O V E M O R E.

Oh, bon dieu ! elle extravague.

Mistress L O V E M O R E.

Vous vous trompez, Monsieur ; je suis de bonne humeur, voilà tout. Mais, comme vous

êtes *flegmatique*, que vous *pensez trop*, l'allégresse vous est étrangère; vous la qualifiez de folie; cela est-il juste? Il ne faut pas nous gêner pourtant : cela seroit *gothique*. Réfléchissez, pensez, mon cher ! je vais chercher des gens moins graves.

M. LOVE MORE, *affectant de rire*.

C'est à merveille, ma foi ! j'en ris de tout mon cœur.

Mistress LOVE MORE.

Appelez-vous cela rire, Monsieur ? Oh, ce n'est pas ainsi que je veux rire, moi !

M. LOVE MORE, *très-sérieux*.

Voilà bien la plus étonnante, la plus singulière démente ! Madame, je voudrois savoir...

Mistress LOVE MORE, *d'un ton badin*.

Oh si ! quel air important ! quel ton magistral ! songez donc que vous venez d'approuver... Eh bien ! vous voudriez savoir...

M. LOVE MORE, *élevant la voix*.

Vous-même, Madame, quel ton prenez-vous, s'il vous plaît ? pensez-vous me traiter...

Mistress LOVE MORE.

Bon dieu, avec quelle promptitude ceux qui sont insensibles au bonheur des autres, s'alar-

ment à la moindre crainte de voir troubler le leur !... Mais cette réflexion est grave, & je n'en veux faire que de riantes.

M. L O V E M O R E.

Elle a perdu l'esprit, elle est possédée ! En si peu de momens, cela me confond. Mistrifs Lovemore, permettez-moi de vous le dire ; votre santé me paroît très-dérangée, voilà des symptômes effrayans. D'honneur, vous m'alarmez, ma chère ! ce changement indique une terrible indisposition. Comment vous sentez-vous ? la tête embarrassée, n'est-ce pas ?

Mistrifs L O V E M O R E, *éclatant de rire.*

Pas le moins du monde : une innocente joie est permise, je crois ? que rien ne vous inquiète. Vous avez eu de bien mauvais procédés, vous m'avez traitée indignement ; vous ne pouvez vous le dissimuler : est-ce la cause de vos alarmes ? cessez de craindre. Je connois la loi du talion, je la trouve juste ; si je voulois à mon tour vous blesser dans la partie la plus sensible de vous-même, elle seroit mon excuse. Mais...

M. L O V E M O R E.

Ventrebleu, Madame !...

Mistrifs L O V E M O R E.

Rassurez-vous, Monsieur ; mon honneur est

330 *LA FAÇON DE LE FIXER,*

votre fauve-garde. Voulez-vous venir dans le salon ? je ne puis me dispenser d'y retourner. Vous êtes assoupi , vous ne viendrez pas même souper avec nous. . . . Bon dieu ! je ne veux pas vous contraindre. Adieu , mon cher ; à demain. Dormez bien. Je vous souhaite une bonne nuit. (*elle s'en va en chantant.*)

M. LOVEMORE, *seul , la contrefaisant :*

Bon dieu ! je ne veux pas vous contraindre . . . la loi du talion . . . blessé dans la partie de vous-même la plus sensible . . . je veux rire , m'amuser . . . vous êtes endormi . . . bon soir , une bonne nuit. Folle ! folle à lier , ou je me donne au diable ! Qui a donc dérangé la tête ? Comment , changée en un jour , en un instant ! . . . Ma foi , l'impertinente m'a paru très-jolie ! Oh , oh , Madame ! vous parlez de la loi du talion ; je vous veillerai de près , sur ma parole. Ceci n'est point naturel . . . Je veux aller voir à qui elle parle , ce qu'elle fait ; si elle a quelque préférence . . .

S C E N E I V.

M. LOVEMORE, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, *criant dès la porte.*

MADAME ! Madame ! voilà la lettre , j'ai eu peine à la trouver . . . (*voyant M. Lovemore*) Ha !

M. LOVEMORE.

Est-elle folle aussi ? pourquoi ce cri ?

MOUSSELINE.

Je n'en fais rien , Monsieur , je croyois Madame ici.

M. LOVEMORE.

Quel papier tenez-vous-là ?

MOUSSELINE.

Ce n'est pas . . . du papier , Monsieur ; c'est . . .

M. LOVEMORE.

Eh bien !

MOUSSELINE.

Une lettre de ma sœur. Oui , de ma sœur ; elle me donne des commissions.

M. LOVEMORE.

Pourquoi l'apportiez-vous à ma femme , avec tant d'empressement ?

MOUSSELINE.

Comme je dis à Monsieur, elle est en province, ma sœur; elle me prie de lui envoyer une société de la loterie, & je venois... le dire à Madame.

M. LOVEMORE.

La nouvelle est intéressante, donnez-moi ce papier.

MOUSSELINE.

Je ne saurois, Monsieur.

M. LOVEMORE *l'arrache, & regarde la signature.*

Brillant Fashion. Une lettre de votre sœur? insolente!

MOUSSELINE.

Je me suis trompée. Si vous voulez me la rendre, Monsieur, je vous donnerai celle de ma sœur: vrai.

M. LOVEMORE.

Où avez-vous pris celle-ci?

MOUSSELINE.

Monsieur....

M. LOVEMORE.

Où l'avez-vous prise?... répondez.

M O U S S E L I N E.

Vous m'effrayez ! Seigneur , je ne puis parler !

M. L O V E M O R E.

Oh ! je . . .

M O U S S E L I N E.

Je l'ai ramassée dans la salle, en bas, Monsieur.

M. L O V E M O R E.

Retirez-vous.

M O U S S E L I N E , *en s'en allant.*

Maudite soit la lettre ; pour la première fois de ma vie , je n'ai su que dire.

M. L O V E M O R E , *seul.*

Une jolie lettre , ma foi ! & c'est à ma femme qu'elle s'adresse. (*il lit*) *Permettez-moi de vous conjurer à genoux . . .* elle ne le permettra pas , Monsieur. *Je vous écris dans cette humble posture . . .* fort bien ! le diable s'humilie quelquefois. *Aurez-vous la cruauté . . .* oui , parbleu ! elle l'aura. *Souffrez que je vous parle encore , je vous donnerai des raisons si fortes . . .* oui-da ! avez-vous des raisons transcendantes ? . . . *Celui qui fait vœu d'une éternelle constance . . .* votre très-obligé serviteur , sir Brillant ! Voilà donc votre amitié pour moi ? cela est tendre , en vérité ! je vous remercie des

faveurs que vous me destiniez. Je ne m'étonne plus de la vivacité de mistress Lovemore ; elle veut rire , dit-elle. Oh je lui rendrai son sérieux. Je l'apperçois dans la galerie , elle vient. Ah , morbleu , sir Brillant la suit ! si je puis convaincre Madame de la moindre intelligence . . . Cachons-nous , observons-les ; si le diable les tente , tous deux subiront le juste châtiment . . . Mais , attendons , voyons . . . Grande politesse dans un mari , se retirer . . . Allons , Madame , allons ; vous avez le champ libre. (*il s'écarte.*)

S C E N E V.

Mistress LOVEMORE , Sir BRILLANT.

Mistress LOVEMORE.

JE vous le répète , sir Brillant , vos soins sont importuns , vos complimens fades , & vos sollicitations impertinentes. Si vous persistez , je cesserai de me modérer , & pourrai vous tenir un langage plus dur.

Sir BRILLANT , *à part.*

Nous sommes seuls , l'occasion est favorable ; je ne la perdrai pas. (*haut*) Quoi , Madame ! voulez-vous chercher la solitude , vous

affliger encore ? Craignez , ma chère mistress Lovemore , craignez une dangereuse rechûte.

Mistress L O V E M O R E.

Ne vous inquiétez pas de ce qui me regarde seule. Cessez de me tourmenter ; allez rejoindre la compagnie , & vous amuser avec elle.

Sir B R I L L A N T.

Je ne connois de plaisir que celui de vous voir , Madame ; quel bonheur d'être près de vous , de se livrer aux doux sentimens que vous inspirez ! les graces rassemblent autour de vous la troupe riante des amours : je sens leurs douces influences. Ah , quel transport m'agite ! Comment tant de fraîcheur , de beauté , mille charmes touchans , ont-ils été négligés , méprisés même , par un époux froid , languissant , ingrat , sans goût , sans ame , incapable d'apprécier vos attraits ! Ah , quel autre eût pu les contempler , sans sentir l'ivresse du plaisir !

Mistress L O V E M O R E.

Tant de témérité m'étonne ! Qui vous inspire cette hardiesse ? ma conduite l'autorise-t-elle ? Cessez des discours insolens , il ne me convient point de les entendre , il ne me plaît pas de les entendre ; & s'il vous échappe encore une expression aussi offensante , j'instruirai monsieur

Lovemore de l'infâme procédé d'un homme qu'il croit son ami. Laissez-moi.

Sir BRILLANT, *à part.*

Elle en seroit bien fâchée ; la charmante créature se trompe à son émotion , elle la prend pour de la colère ; mais , je m'y connois , elle est prête à céder.... Oh , ma mémoire , venez à mon secours ! deux ou trois maximes d'opéra , & la belle est à moi. (*haut*) Messagers de mon cœur , tendres sours, hâtez-vous... Aimable enchanteresse, fais passer dans mon ame le délicieux poison de tes yeux... Ravissemens... transports... amoureuse fureur... Femme divine ! ah laisse-moi cueillir sur tes lèvres.... (*en parlant il veut l'embrasser ; elle le repousse. Lovemore entre.*)

M. LOVEMORE.

Téméraire ! c'en est trop.

Sir BRILLANT.

Le grand diable l'amène ! Que dire ? (*il se baisse*) Cette maudite boucle... excusez , elle me cause une douleur... Bonsoir , Lovemore ; je suis charmé de te voir !

M. LOVEMORE.

Avez-vous la hardiesse de soutenir mes regards ?

Sir

Sir B R I L L A N T , *riant.*

Je contoïs à Madame la plus folle histoire...

M. L O V E M O R E.

N'ajoutez ni la fausseté , ni l'impudence , à ce noir attentat. Vouloir ravir à votre ami son bonheur ! après une si longue intimité , je croyois vous connoître ! oui , je vous croyois assez de sentiment , de délicatesse , d'honneur , pour ne pas tenter de me faire une si cruelle injure.

Sir B R I L L A N T , *à part.*

Il me force à rougir... tout est découvert. Je suis sans excuse. (*haut*) J'ai tort , Lovemore ; j'implore ton pardon. Je me soumettrai à toutes les réparations que tu exigeras...

M. L O V E M O R E , *fièrement.*

Une seule peut me satisfaire. Si la présence de Madame , & ma propre maison ne vous protégeoient point dans cet instant...

Sir B R I L L A N T.

Mais , monsieur Lovemore...

M. L O V E M O R E.

Mais , sir Brillant...

Sir B R I L L A N T.

Je vous prie seulement de...

M. L O V E M O R E.

Je ne prie pas , j'insiste.

Sir B R I L L A N T.

Ecoutez

M. L O V E M O R E.

Pas un mot.

Sir B R I L L A N T.

Je déclare sur mon honneur

M. L O V E M O R E.

Votre honneur ! vous devriez rougir de l'expression.

Sir B R I L L A N T.

En demandant pardon à cette dame . . .

M. L O V E M O R E.

A cette dame ! Morbleu , Monsieur , je vous défends de parler à cette dame ; de votre vie , je ne veux que vous lui parliez.

Sir B R I L L A N T.

Mais , enfin , tu ne veux pas entendre.

M. L O V E M O R E.

Au diable ! je n'ai que trop entendu. (*il se promène à grands pas.*)

S C E N E VI.

Sir C O N S T A N T , les mêmes.

Sir C O N S T A N T .

O N parle bien haut ! Qu'avez-vous donc , vous autres ? on croiroit que vous vous querellez.

M. L O V E M O R E , lui donnant la lettre.

Tenez , fir Constant ; lisez , & jugez si j'ai raison d'être en colère.

(*Sir Constant lit tout bas.*)

Sir B R I L L A N T .

Je l'avoue ; mais si vous vouliez m'écouter . . .

M. L O V E M O R E .

Non , jamais , Monsieur ! nous parlerons quand il en sera tems. (*à sa femme*) A votre égard , Madame , vous ne doutez pas que je ne sois satisfait de vos sentimens. Vous m'avez alarmé , je l'avoue ; mais témoin de votre conduite , je la loue , & suis fort éloigné de me livrer à d'injustes soupçons.

Sir C O N S T A N T , très-gravement.

Ma foi , monsieur Lovemore , j'approuve votre ressentiment ; ceci n'est pas pardonnable.

Y ij

M. LOVEMORE.

C'est l'action la plus basse , la plus infâme , la plus indigne d'un gentilhomme...

Sir CONSTANT.

Je le pense comme vous. Sir Brillant , un mot s'il vous plaît. (*bas à sir Brillant*) Tenez , prenez cette autre lettre ; lisez-la tout haut. Elle est de Lovemore à ma femme.

Sir BRILLANT.

Donnez vite.

Sir CONSTANT , à *sir Brillant*.

Allez près de lui , allez. (à M. Lovemore) Assurément c'est l'action la plus basse , la plus indigne d'un gentilhomme. Je suis de votre avis.

M. LOVEMORE.

C'est rompre tous les liens de la société : trahir un ami ! cela est affreux ! cela est sans exemple , je crois !

Sir BRILLANT.

J'en doute , & sans aller plus loin en chercher... (*il lit*) « *A mylady Constant.* (à *mistress Lovemore*) Madame , soyez attentive , s'il vous plaît. (*il lit*) » Pourquoi vous cacherois-je , ma chère Mylady , que vos charmes ont touché mon cœur....

M. L O V E M O R E , à part.

Confusion , mort , enfer ! ma lettre !

Sir B R I L L A N T , lisant toujours.

» Depuis long-tems , je vous aime , je vous
» adore ; si j'osois me flatter . . . (M. Lovemore
court comme un fou par la chambre ; sir Bril-
lant le suit.)

Sir C O N S T A N T.

L'action n'est pas d'un gentilhomme ! Qu'en
dites-vous , Lovemore ?

Sir B R I L L A N T , continuant de lire.

» Si j'osois me flatter de la plus légère es-
» pérance

M. L O V E M O R E , à part.

O rage ! ô fureur ! (haut) Mensonges , im-
postures , que tout cela.

(il arrache la lettre.)

Sir C O N S T A N T.

C'est rompre tous les liens de la société. N'est-ce
pas , Lovemore ?

M. L O V E M O R E.

Lettre forgée ! écriture contrefaite , diaboli-
que fausseté !

Sir C O N S T A N T.

J'affirme le contraire ; c'est la même que

ma femme jetta loin d'elle , avec indignation. Chère lady Conſtant, quel tort je lui faiſois ! Oh , oh , monſieur Lovemore ! je ne m'étonne plus de vous avoir vu prendre l'affaire avec tant de chaleur.

M. LOVEMORE.

C'eſt un complot formé , pour pallier le crime de ſir Brillant.

Sir BRILLANT.

Je ſuppoſe, monſieur Lovemore, que vous m'avez rendu un ſervice de cette eſpèce chez miſtriſs Belmour ?

M. LOVEMORE.

Miſtriſs Belmour ! miſtriſs Belmour !... je ne l'ai vue qu'une ſeule fois en ma vie ; & c'étoit pour vous obliger. Voilà tout.

Sir BRILLANT.

Je n'en crois rien.

M. LOVEMORE, *outré.*

Peu m'importe ! je ne veux plus voir aucun de vous ; le diable puiſſe vous emporter tous ! Je ne connois point miſtriſs Belmour ; je n'ai que faire à miſtriſs Belmour.

(Les deux battans de la principale porte du ſalon s'ouvrent , miſtriſs Belmour paroît.)

M. L O V E M O R E.

Que vois-je ? où suis-je ? Les furies sont-elles à ma poursuite ? fuyons. (*il veut sortir par une porte de côté.*)

Mistress L O V E M O R E, *lui fermant le passage.*

Mon cher, je garde cette porte ; vous ne pouvez sortir.

M. L O V E M O R E, *très en colère.*

Otez-vous, Madame ; ôtez-vous ! je passerai, je le veux.

Mistress L O V E M O R E.

Non, vous resterez ! Je veux vous présenter une personne de ma connoissance.

S C E N E V I I.

Mistress B E L M O U R, les mêmes.

Mistress B E L M O U R, *se saisissant de lui.*

E H ! c'est mylord Etherige ! en vérité, Mylord, je suis charmée de vous voir.

Mistress L O V E M O R E, *le tenant de l'autre côté.*

Vous voulez bien, mon cher, que je vous présente cette dame.

M. LOVEMORE, *à part.*

Le diable m'a fait de belles affaires aujourd'hui !

Mistress BELMOUR.

Mylord ! cette rencontre est la plus heureuse,...

M. LOVEMORE, *à part.*

Ah , que n'ai-je des ailes !

Mistress LOVEMORE.

Mistress Belmour, permettez - moi de vous présenter monsieur Lovemore.

Mistress BELMOUR.

Vous n'y songez pas , Madame ; c'est moi qui prends la liberté de vous présenter mylord Etherige.... Allons, Mylord, saluez Madame.

Sir BRILLANT.

Que comprendre à tout cela ?

Sir CONSTANT.

Sur mon honneur , une autre intrigue découverte : écoutons.

Mistress LOVEMORE.

Assurément, mistress Belmour, vous plaisantez ! Monsieur est mon mari.

Mistress BELMOUR.

Votre méprise est étrange ; c'est mylord Etherige.

Mistress L O V E M O R E.

Parlez donc , mon cher ; pouvez-vous être si impoli dans votre propre maison ? faites-en du moins les honneurs à Madame. Ma chère mistress Belmour , tout le monde vous le dira ; voilà monsieur Lovemore , voilà mon mari.

M. L O V E M O R E.

Allons , Mesdames , ne vous gênez pas ! Il ne manque qu'une couverture , & vos gens , pour remplir vos intentions.

Mistress B E L M O U R.

Fi ! quelle humeur , Mylord ? Mistress Lovemore , vous badinez trop long-tems. Quand je vous présente un pair du royaume , mon amant , celui qui m'a fait les plus ardentes propositions de mariage....

M. LOVEMORE, *faisant un effort pour se dégager.*

Quoi ! je me laisserai tourmenter , piquer à mort , par ces deux vipères ?

Mistress B E L M O U R.

Mais , quel simple vêtement ! point de ruban , point de plaque ! Je commence à croire... Bon dieu ! l'aimable , le brillant lord Etherige seroit-il transformé en monsieur Lovemore , un homme marié !

M. LOVEMORE.

Maudits soient mes artifices !

Sir BRILLANT, *riant*.

Point de plaque ? ah ! c'étoit donc là cette douleur....

Mistress BELMOUR, *à mistress Lovemore*.

Combien je vous dois, Madame ! quelle heureuse inspiration vous conduisit chez moi ? vous m'avez préservée d'un piège abominable. Vous êtes ma libératrice, & je vous aimerai toute ma vie.

M. LOVEMORE.

Ah ! ma femme étoit la dame du cabinet, la dame évanouie : c'est à sa jalousie que je dois cette humiliante scène.

Sir BRILLANT.

Comment va ce coup de balle, ta douleur, Lovemore ? il ne se forme plus rien, j'espère ?

M. LOVEMORE.

Va à tous les diables.

Sir CONSTANT.

Il ne me paroît pas en bon état, ce pauvre Lovemore, je lui crois le sang un peu agité.

M. LOVEMORE, *courant vers une porte*.

Oh, je fuirai cet essaim de guêpes enragées ! laissez-moi.... laissez-moi sortir.

S C E N E V I I I.

Mylady C O N S T A N T, les mêmes.

Mylady C O N S T A N T, *entrant par la porte où Lovemore se présente.*

EST-CE moi que vous fuyez , monsieur Lovemore ? Quoi ! déjà inconstant ? vous en aller quand j'arrive ! cela est-il tendre ?

M. L O V E M O R E , *à part.*

Autre furie ! allons, le nombre est complet. (*haut*) Tout est dit , je crois , Madame ; vous arrivez trop tard pour donner votre voix. Interrogé , jugé , condamné , me voilà prêt * ; les officiers du sheriff peuvent entrer.

Lady C O N S T A N T.

J'ai perdu considérablement , il ne me reste pas de quoi m'acquitter ; monsieur Lovemore , prêtez-moi cent guinées , je vous prie.

M. L O V E M O R E , *à part.*

J'en donneroïs mille pour que vous fussiez au fond de la Nouvelle-Ecosse.

* C'est-à-dire , qu'on peut le conduire au lieu de l'exécution.

Lady CONSTANT.

Que signifie cette lettre ?

Sir CONSTANT, *à part.*

Que je suis un sot, un imbécille, que jamais je n'oserai me montrer !

M. LOVEMORE, *continuant de lire.*

Que la crainte du ridicule m'a fait renfermer soigneusement dans mon sein...

Sir CONSTANT, *voulant prendre la lettre.*

Je n'en entendrai pas davantage ; morbleu ! rendez-moi...

M. LOVEMORE.

Non, Monsieur ; la lettre ira à sa destination : Mylady Constant, recevez ce gage de l'amour d'un époux qui vous adore ; & gardez ces billets de banque : lui-même me les a remis pour vous les donner.

Lady CONSTANT.

Je ne comprends pas ce mystère ! c'est la main de sir Constant, sa signature...

M. LOVEMORE.

Et ses sentimens aussi, Madame ; il me les a confiés, & je vous proteste qu'ils sont très-tendres, très-passionnés.

Lady C O N S T A N T , *poursuit la lettre.*

*Souhaitez , ma chère amie , & tous vos vœux
seront remplis. Argent , bijoux , pierreries , ra-
retés , équipages somptueux , tout vous sera pro-
digué par l'époux qui vous adore ; mais il exige
un peu de complaisance. Cachez son amour ,
réservez pour vous seule la connoissance d'un feu
dont l'ardeur sera éternelle. Je suis avec une
tendre , une vive passion , votre fidèle amant ,
votre heureux époux C O N S T A N T .*

(tous éclatent de rire)

Sir B R I L L A N T .

Comment ! il nous trompoit ? il aimoit sa
femme ! . . . sir Constant , voulez-vous que nous
allions voir sir Henry ? Je vous conseille d'a-
cheter une terre dans son voisinage : la retraite
vous convient. Pour Lovemore & moi , nous
allons nous couper la gorge ; cela vous sauve
quelques épigrammes.

M. L O V E M O R E .

Non , sir Brillant. Pour l'amour de la vérité ,
il faut le dire ; vous & moi , nous sommes
deux scélérats.

Sir B R I L L A N T .

Scélérat ! l'épithète . . .

M. LOVEMORE.

Oh , je vous conseille de vous en formaliser ! nous sommes de fort honnêtes gens , n'est-ce pas ?

Mistress BELMOUR.

J'aime à vous voir reconnoître vos erreurs.

M. LOVEMORE.

Je les reconnois , Madame ; & je m'en repens. Vous m'entendrez les avouer avec franchise. J'ai conservé assez de raison , pour mépriser ma conduite , & pour rentrer dans le sentier de l'honneur. Pénétré de honte & de remords , je vous demande , Madame , un généreux pardon ; j'implore la même grace de mylady Constant. Son époux fut la cause d'une faute que je me reproche amèrement. Quand un mari rougit de montrer à sa femme les sentimens qu'il doit à son mérite , il ne peut s'étonner , si en la voyant négligée , on espère de la toucher , en lui rendant l'hommage qu'il lui refuse injustement.

Sir BRILLANT.

Ma foi , l'excuse me paroît bonne. Elle peut servir pour nous deux , Lovemore.

Sir CONSTANT , *consterné*.

Malheureux sir Constant ! à quelle vipère je
me

me suis confié ! ce traître se tirera de tout ; moi , me voilà dans la nasse.

Mistress BELMOUR.

A certaines conditions , je crois , Monsieur , trouver assez d'indulgence dans mon cœur pour vous pardonner. Voulez-vous expier tous vos crimes ? rendez votre aimable compagne aussi heureuse qu'elle mérite de l'être.

M. LOVEMORE.

Je m'imposerois moi-même cette condition ; Madame ; cependant , ma compagne n'a pas autant de raison de se plaindre que vous pouvez l'imaginer.

Mistress LOVEMORE.

Prouverez-vous cela , monsieur Lovemore ?

M. LOVEMORE.

Votre conduite est la cause de mon imprudence.

Mistress LOVEMORE.

Ma conduite , Monsieur !

M. LOVEMORE.

Où , Madame ; personne en Angleterre ne fut jamais plus porté que moi , à chercher son bonheur dans le sein de sa famille , à goûter les charmes d'une douce union. M'avez-vous rendu ma maison agréable ? allons , soyez vraie !

Mistress *LOVEMORE.*

Cette question m'embarrasse ; je crains d'avoir quelques reproches à me faire.

M. LOVEMORE.

Avant notre mariage, vive, gaie, sensible, animée, attentive à relever vos charmes par mille parures variées, vous m'offriez, tous les soirs, l'image des plaisirs que l'hymen alloit me donner. Depuis, vous avez négligé votre personne, vos talens, votre esprit même ; toujours sérieuse, toujours pensive, souvent triste ; voulant être aimée, sans vous occuper du soin de plaire, vous abandonnâtes votre toilette, vos amies, vos plaisirs, les miens ! Un languissant tête à tête rendit nos entretiens insipides : je ne vis plus que vos vertus, elles sont respectables, j'en fais cas ; mais, vous en conviendrez, Madame, la vertu n'amuse pas.

Sir BRILLANT.

Ce qu'il dit là, est, ma foi, très-sensé, très-vrai !

Mistress LOVEMORE.

Eh bien, Monsieur, je conviens de la justice de vos plaintes ! Mistress Belmour a bien voulu m'éclairer sur mes erreurs. Je réparerai. . .

M. LOVEMORE.

Réparer, ma chère ! ah n'en dites pas davantage ! allons, je vous pardonne.

Mistress L O V E M O R E.

Vous me pardonnez ! mes fautes sont légères ; mais les vôtres....

Mistress B E L M O U R.

Fi : fi ! ne disputez plus ! Vous avez de légers défauts , Madame , & de grandes qualités. Corrigez les uns , & jouissez des autres. Embrassez-vous tous deux. Allons , ma chère , recevez un époux un peu libertin , un peu malicieux ; mais trop éclairé pour ne pas vous rendre son cœur.

M. L O V E M O R E , *ferrant sa femme dans ses bras*.

Oui , je vous le rends , mon aimable , ma sage compagne ; vous pouvez me fixer à jamais.

Mistress L O V E M O R E.

Je jure de mettre tous mes soins à vous plaire.

M. L O V E M O R E.

Et moi , je fais serment de mettre tous les miens à vous rendre heureuse. Je rougirai longtemps de mes extravagances ; jamais , jamais , d'avouer aux yeux de tous , que je vous aime sincèrement.

Sir C O N S T A N T , *vivement*.

Je vous prends tous à témoins ! Il aime sa femme , il le dit ; son aveu m'encourage. Lovemore , vous ne rougissez pas d'aimer Madame ? vrai , vrai ?

M. LOVEMORE.

Très-vrai ! je l'aime, je me plais à le répéter....

Sir C O N S T A N T.

Et vous me soutiendrez dans le monde , par votre exemple ; le ferez-vous ?

M. LOVEMORE.

Je vous le promets.

Sir C O N S T A N T , *transporté de joie*
(à Lovemore)

Donnez-moi votre main , mon ami ; je vous pardonne du fond de mon cœur. (à lady Constant) Ma femme , je vous aime ! J'avoue la lettre & tous les sentimens qu'elle exprime. Pardonnez-moi. Toutes mes brusqueries n'étoient que des finesses. Je vous adore ; foyez souveraine dans ma maison : laissez-moi vous presser contre mon cœur. Oh , quelle douce satisfaction ! chère , chère lady Constant.

Lady C O N S T A N T.

Quoi ! vous ne me querellerez plus ? quel bonheur !

Sir B R I L L A N T , *tirant l'écrin de sa poche.*

A propos ; j'ai une restitution à faire. Ces diamans , Madame , ne sont-ils point à vous ?

Sir C O N S T A N T.

Oui, vraiment, ils font à elle. Lovemore, te rappelles-tu ? *La pauvre créature, elle croit me gagner par ce don.* Allons, moque-toi de lui !

Sir B R I L L A N T.

Tout autre auroit raison ; mais , pour Lovemore Riez tous de moi , de ma sottise , je le veux bien. Mais , ma foi , mes amis , vous n'effacerez pas de mon cœur , le plaisir que je sens en vous voyant tous heureux ; & si mistress Lovemore daigne me pardonner)

M. L O V E M O R E.

Mon cher compagnon de vices , je suis sûr qu'elle oubliera vos fautes & les miennes. Nous avons été deux chiens , deux diables ; nous nous sommes joué des tours abominables ; à l'avenir , traitons-nous assez bien pour effacer le souvenir du passé. Qui de nous , je vous prie , peut dire ici qu'il n'a pas tort ?

Mistress B E L M O U R.

Eh mais , c'est moi , Monsieur !

M. L O V E M O R E.

Eh mon dieu , vous n'êtes pas exempte de tout reproche. Apprenez , femme aimable , vous qui méritez de l'amour & du respect , apprenez à ne pas écouter plus d'un amant ; à

ne pas admettre chez vous un homme , dont le caractère vous est inconnu , que vous avez à peine entrevu ; qu'un titre vous en impose moins ; prêtez moins l'oreille à la flatterie ; ne croyez pas un lord honnête , sur le bien qu'il dit de lui-même ; jugez les hommes sur leurs actions , jamais sur leurs discours , & dédaignez toujours l'hommage de tout amant mystérieux. Croyez-le , celui qui cache ses desseins , ou vous offense , ou vous trompe.

Mistress BELMOUR.

La leçon n'est pas mauvaise ; j'en profiterai.

M. LOVEMORE , *au public.*

Puisse notre exemple enseigner à un sexe , formé pour plaire , que les graces sont son apavage. C'est par elles , Mesdames , que vous réglez & faites des heureux. Puissent les hommes , guidés par la raison , par l'honneur , se rendre maîtres de leurs passions , & ne jamais se préparer le reproche amer d'avoir blessé le cœur d'un ami , pour jouir d'une légère satisfaction.

F I N.

THE DEUCE IS IN HIM,
O U
IL EST POSSÉDÉ,
COMÉDIE EN DEUX ACTES,
Représentée au Théâtre Royal de Drury-lane,
en 1764.

Traduite sur la seconde Édition.

A C T E U R S :

Le colonel D'H E R B Y.

Le major B E L F O R D.

P R A T T L E , médecin.

Un V A L E T.

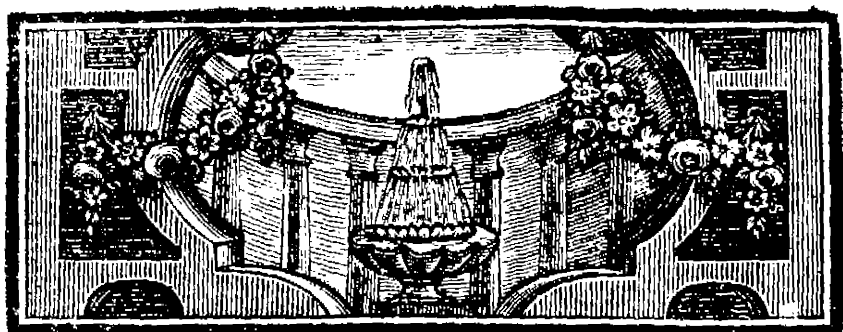
A C T R I C E S :

E M I L Y.

B E L L A , sa sœur.

F L O R I M O N D E , une françoise.

La scène est à Londres , dans la maison d'Emily.



THE DEUCE IS IN HIM,
OU
IL EST POSSÉDÉ,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle chez Emily.

SCENE PREMIERE.

EMILY, *tenant une lettre ouverte,*
FLORIMONDE, *vétue en homme.*

EMILY.

LA recommandation de mon frère est toute-puissante auprès de moi, Madame; soyez tranquille, je vous prie, & comptez sur mes services.

FLORIMONDE.

Pardonnez mon trouble , Madame , il ne doit pas vous surprendre : puis-je sans une extrême confusion m'offrir à vos yeux sous un semblable déguisement ?

E M I L Y.

Cessez de vous inquiéter ; votre air , vos façons me persuadent que toutes vos démarches peuvent aisément se justifier. Je n'ose m'informer encore des particularités de votre histoire ; pour vous les demander , j'attendrai le tems où vous ferez plus paisible.

FLORIMONDE.

Hélas ! Madame , je suis intéressée à vous les faire connoître. Fille d'un médecin françois , habitant à Belle-Île , mon nom est Florimonde. Pendant le dernier siège , un officier anglois fut dangereusement blessé. Pour lui donner plus facilement ses soins , mon père , après la capitulation , le prit dans sa maison. L'état de l'étranger , son air noble , l'agrément de sa figure . . .

E M I L Y.

Rendrent votre compassion très vive , rien n'est plus naturel. Continuez , Madame , ce commencement m'attache déjà.

F L O R I M O N D E.

Ayant eu la commodité de me voir à tous les instans du jour , ce jeune officier parut trouver de la douceur dans mon entretien. Mes premières années passées en Angleterre , me donnoient la facilité de l'entendre & de lui répondre. Il devint sensible pour moi , me le dit , me le persuada , & parvint à me faire partager sa tendresse. Desirant avec ardeur de joindre son sort au mien , il instruisit mon père de ses sentimens , le pressa , le conjura de nous unir. Mais hélas ! trop rempli de ces malheureux préjugés , si communs aux deux nations , il rejetta les offres de mon amant , le bannit de sa maison , m'ordonna de l'oublier. Etoit-il en mon pouvoir d'obéir ? Eh ! comment l'aurois-je oublié , quand les promesses les plus solennelles nous lioient déjà l'un à l'autre ?

E M I L Y.

Une situation vraiment pénible , vraiment douloureuse ! mais . . . Ne vous offensez pas de ma curiosité . . . Oserois-je vous demander le nom de ce jeune officier ?

F L O R I M O N D E.

Daignez ne pas me presser de vous le dire , Madame ; la prudence , une crainte vague , la vanité peut-être m'engage à ne pas le dé-

364 *IL EST POSSÉDÉ,*

couvrir , avant d'être assurée par lui-même de la constance de ses sentimens. Votre aimable frère est instruit . . .

EMILY.

Pardons , Madame , j'approuve votre réserve ; mais vous n'avez aucune raison de vous croire négligée , je l'espère.

FLORIMONDE.

Non ; mais un cœur tendre est-il jamais sans inquiétude ?

EMILY.

Achevez , je vous prie.

FLORIMONDE.

Des ordres rappelèrent le jeune anglois dans sa patrie ; il partit pénétré de douleur , & me laissa désolée. Une peine nouvelle vint aigrir les chagrins de l'absence ; les sollicitations de mon père en faveur d'un autre , me réduisirent au désespoir : son inflexibilité , mon amour . . . Je rougis de cet aveu . . . Emportée loin de moi-même , oubliant la raison , le devoir ; guidée par ma seule passion , j'osai fuir , quitter la maison de mon père. Heureusement sortie de Belle-Isle , je m'embarquai sur un bâtiment anglois : il me conduisit à Portsmouth , où les lettres de mon amant me donnoient l'assurance de le trouver. Jugez de mon em-

barras , de ma douleur ; depuis trois jours il en étoit parti , pour aller au siège de la Havane.

E M I L Y.

Le siège de la Havane ! mon dieu ! ce siège m'intéresse vivement. Mais poursuivez.

F L O R I M O N D E.

Seule , dans un pays étranger , sans amis , sans conseil , craignant les recherches de mon père , exposée au danger d'être reconnue s'il découvroit ma retraite , je crus nécessaire de déguiser mon sexe. Sous cet habit je ne pus éviter de me lier avec quelques officiers. Ma timidité , mon inquiétude frappèrent votre frère ; il soupçonna mon déguisement. La régularité de ses mœurs & la douceur de son caractère m'inspirèrent de la confiance ; je lui avouai les raisons de mon séjour en Angleterre. Ami de mon amant , touché de mes peines , concevant mes craintes , il eut la générosité de m'adresser à vous , Madame ; daignerez-vous , en sa faveur , accorder votre protection à une fille imprudente & malheureuse ?

E M I L Y.

Je ne tromperai ni son attente , ni la vôtre :
comptez sur mes soins , sur mon amitié , Ma-

366 *IL EST POSSÉDÉ,*
dame ; sensiblement touchée de votre situation,
je n'épargnerai rien pour l'adoucir.

FLORIMONDE.

Je vais me hâter de quitter cet habit ; il m'a
causé la plus vive inquiétude , depuis l'instant
où votre frère m'a appris combien il étoit
facile de me reconnoître.

EMILY.

Quand vous aurez repris celui de votre sexe ,
ma maison deviendra votre asyle , & ma sœur
joindra ses efforts aux miens pour vous le
rendre agréable.

FLORIMONDE.

Je suis pénétrée de vos bontés , Madame.

EMILY.

Cessez donc de vous affliger , donnez-moi
le plaisir de vous voir moins triste.

FLORIMONDE.

Je le ferai bien moins auprès de vous ,
Madame ; permettez-moi de vous quitter , pour
me mettre en état de reparoître à vos yeux
d'une façon plus décente.

EMILY.

En attendant que vous le puissiez , je ne
veux pas être privée de la douceur de vous

voir. Je reçois compagnie , & vos visites ne seront pas remarquées. Venez dîner avec moi, n'y consentez-vous pas ?

F L O R I M O N D E.

J'accepte avec plaisir cette obligeante invitation. Adieu , Madame.

E M I L Y.

Adieu pour deux heures au plus.

S C E N E I I.

E M I L Y , *seule.*

TENDRE & malheureuse fille ! je la plains , en vérité je pensois que rien ne pouvoit se comparer à mes inquiétudes ; mais combien sa position doit rendre ses peines plus vives, plus accablantes.

SCENE III.

BELLA , EMILY.

BELLA.

JE vous félicite , ma sœur ; je viens de rencontrer le plus joli cavalier . . . Quoi déjà si favorisé ? Un tête à tête ! lui accorder un si long entretien dès la première visite !

EMILY.

Tout de bon , ma sœur ; comment le trouvez-vous ? Vous plaît-il ?

BELLA.

Oh , point du tout. Les yeux baissés , l'air timide , la démarche posée , la contenance modeste , des mains blanches , délicates , pas le plus léger duvet au menton . . Eh , dites-moi , je vous prie , à qui devez-vous la connoissance de ce charmant colifichet ?

EMILY.

A mon frère. C'est un présent pour vous.

BELLA.

Un présent , & pour moi ? Que voulez-vous dire ?

EMILY.

E M I L Y.

En partant, George ne vous promet-il pas de penser à vous, de s'en occuper ?

B E L L A.

Eh bien ?

E M I L Y.

Eh bien, il vous tient sa parole & vous envoie cet aimable enfant, pour en faire un mari.

B E L L A.

Un mari ! une poupée, vous voulez dire.

E M I L Y.

Comment donc ! c'est un guerrier, Bella, un suivant de Mars.

B E L L A.

Un guerrier, lui ! si donc. Donner ce nom à ces petits êtres efféminés, c'est le prodiguer ; font-ils dignes de le porter ? Moi, ma sœur, je veux un guerrier, qui puisse m'aimer, me protéger, m'en imposer même, dans l'occasion. En honneur, si j'avois pour mari cette frêle bagatelle, je la placerois sur mon cabinet des Indes, au milieu de mes porcelaines, en recommandant bien à mes femmes de n'y jamais toucher, de peur de la briser.

E M I L Y.

Si vous pensez ainsi, je ne fais comment

vous vous arrangerez avec mon frère , tenez , voilà la lettre , lisez-la , & chargez-vous du soin d'y répondre.

BELLA , *lisant moitié haut , moitié bas.*

La personne qui vous remettra cette lettre , ma chère Emily , est une jeune dame . . . Une jeune dame ! ah ! bon cela. Je m'étonnois bien . . . Vous êtes malicieuse , ma sœur ? Patience . . . dont la situation est digne d'exciter votre plus tendre pitié. Je la recommande à votre protection , à vos soins. Ne lui faites point trop de questions . . . De retour avant peu . . . je vous dirai . . . Je veux mourir si ce n'est une de ses maîtresses.

EMILY.

Non , je suis instruite du contraire ; c'est une françoise , elle se nomme Florimonde ; son aventure est un peu romanesque. Ardemment aimée d'un officier anglois , actuellement au siege de la Havane

BELLA.

De la Havane ! Ce n'est pas le colonel d'Herby ? Je l'espère , au moins.

EMILY.

S'il eût été à la prise de Belle-Île , peut-être ne serois-je pas sans alarmes.

B E L L A.

Si je vous en donnois des nouvelles ?

E M I L Y.

Des nouvelles , de qui , Bella ?

B E L L A.

Du colonel d'Herby.

E M I L Y.

Quoi ? que dites-vous ?

B E L L A.

Je viens de recevoir un billet. . . .

E M I L Y.

Un billet ! De qui ? d'où ? de quelle part ?

B E L L A.

Ah ! dans quelle douce émotion la voilà !

E M I L Y.

Bella , ma chère sœur ; de grace , apprenez-moi

B E L L A.

Pendant que vous étiez avec Florimonde , un valet du major Belford , m'a remis un billet pour vous ; j'ai pris la liberté de le lire & d'y répondre.

E M I L Y.

Eh vite , vite , donnez-le-moi ; où est-il ? qu'en avez-vous fait ?

A a ij

B E L L A.

Là , doucement , tranquillisez-vous. Il contient peu de chose : le major vous assure de son respect , & demande la permission de vous voir ce matin , de la part du colonel.

E M I L Y.

De la part du colonel ? Ah ! mon dieu , de sa part ! Pourquoi ne vient-il pas lui-même ? Que signifie . . . O ciel ! je suis prête à m'évanouir de saisissement , d'effroi.

B E L L A.

Vous n'y songez pas. Par ce message , vous devez seulement supposer que le colonel n'est point encore arrivé.

E M I L Y.

Ah ! ma sœur , je puis supposer aussi mille événemens fâcheux , désespérans.

B E L L A.

Point du tout. Le major demanderoit-il à vous voir de la part du colonel , si le colonel n'existoit pas ?

E M I L Y.

Mais ne peut-il pas avoir éprouvé quelque disgrâce ; un accident imprévu peut . . . O ciel ! daigne m'en préserver ! Ah ! ma sœur ,

il est bien malheureux d'aimer si tendrement un homme dont la vie est sans cesse exposée . . .

B E L L A.

Eh , ne vous tourmentez pas , n'entretenez point ces lugubres idées. Je ne puis vous pardonner ces foiblesses-là. Après tout , admettons le pis ; eh bien , quoi ? ce seroit un amant de perdu. A votre âge , cette perte se répare si facilement !

E M I L Y.

Vous êtes folle , je crois ; est-ce le tems de railler ? Vous payerez cher un jour ces plaisanteries. Croyez-vous conserver cette indifférence dont vous tirez vanité ? Vous cesserez d'être insensible , vous aimerez à votre tour , & quand une passion , vraie , pure , désintéressée , remplira votre ame , vous éprouverez que sans l'objet aimé , il n'est ni douceur , ni félicité dans la vie . . .

B E L L A.

En honneur , Emily , je vous admire. Quel sublime langage ! point de *douceur* , de *félicité* sans l'objet aimé ! Allons , allons , votre amour n'est pas si romanesque. Vous avez fait choix d'un homme , beau , bien fait , d'un naturel doux , sensible ; il est riche , considéré dans le monde , distingué dans son état. Toutes les

374 *IL EST POSSÉDÉ,*

femmes vous envieient l'avantage de le fixer ;
& de ce joli petit air de pruderie , vous venez
me parler d'une *passion pure, désintéressée.*

E M I L Y.

Eh bien , ma sœur , si cet homme étoit sans
amis , privé des dons de la nature , des avan-
tages de la fortune , persécuté par le sort , je le
préférerois encore au premier pair du royaume.

B E L L A.

Au milieu de l'affluence , on croit supporter
aisément les privations ; elles se présentent dans
l'éloignement , & deux amans accoutumés au
bonheur , pensent qu'il les suivroit même au
fond d'une cabane , mais

E M I L Y.

Croyez-moi , Bella , s'ils ne pouvoient l'y
rencontrer , ils ne seroient pas plus heureux
dans le monde. Je le répète , quand on a
donné son cœur , aucun événement , aucune
circonstance , ne doit engager à le reprendre.
Je me mépriserois , si je me croyois capable
d'une pareille perfidie.

B E L L A.

Vous en dites beaucoup , ma sœur.

E M I L Y.

Et bien moins que je ne pense.

S C E N E I V.

EMILY, BELLA, un Valet.

Le Valet.

LE major Belford, Madame.

E M I L Y.

Faites entrer. Ah ! ma sœur, mon effroi me laisse à peine respirer.

Le major BELFORD *entre*.

Votre plus humble serviteur, Mesdames ; je vous retrouve belles, charmantes, & suis ravi de vous voir jouir d'une santé si parfaite.

B E L L A.

Nous vous félicitons, Major, sur votre heureuse arrivée ; donnez-nous vite des nouvelles de votre ami ; comment se porte le colonel d'Herby ?

B E L F O R D.

Bien, Madame, très-bien.... mais....

E M I L Y.

Mais.... Quoi, Monsieur.... Rien ne peut exprimer ma crainte.... Est-il en Angleterre ?

B E L F O R D.

Oui, Madame.

E M I L Y.

A Londres ?

B E L F O R D.

Oui, Madame.

E M I L Y.

Eh pourquoi donc n'ai-je pas le plaisir de le voir ?

B E L F O R D.

Vous l'aurez dans un instant, Madame.

E M I L Y.

Ah ! je respire.

B E L L A.

Vous voyez bien, ma sœur

B E L F O R D.

Le colonel a désiré, Madame a cru nécessaire il m'a prié de prévenir sa visite, de vous préparer

E M I L Y.

Me préparer O ciel ! me préparer ! à quoi, Monsieur ?

B E L F O R D.

A le voir, Madame ; à n'être point trop alarmée à son premier aspect

E M I L Y.

Alarmée ! vous m'effrayez de plus en plus.
Hélas ! que lui est-il donc arrivé ?

B E L F O R D.

Rien . . . presque rien . . . une bagatelle . . .

E M I L Y.

Et c'est

B E L F O R D.

Le plus simple événement ; une faveur de Bellone . . . *La fortune de la guerre*, comme disent les françois, voilà tout, Madame.

E M I L Y.

Quel supplice ! au nom de tout ce qui vous est cher, expliquez-vous.

B E L L A.

Oui, parlez, Monsieur ; pourquoi nous tenir en suspens ?

B E L F O R D.

La valeur du colonel vous est connue, Madame ? il s'est courageusement exposé : heureux dans plusieurs actions . . . On ne l'est pas toujours . . . Dernièrement, au siège de la Havane

E M I L Y.

Eh bien, Monsieur ?

B E L F O R D.

Il a reçu plusieurs blessures.... Une ou deux ont eu des suites assez désagréables.

E M I L Y.

Ne venez-vous pas de dire qu'il se porte bien ?

B E L F O R D.

A présent, il est en très-bonne santé, Madame.

E M I L Y.

On ne craint donc point que ses blessures mettent sa vie en danger ?

B E L F O R D.

Jamais, Madame ; j'en réponds.

E M I L Y.

Je reprends mes esprits. Continuez, Major.

B E L F O R D.

Comme je le disois, ses deux principales blessures.... De grace, Madame, ne vous alarmez pas.

E M I L Y.

Ah ! vous me tenez dans une affreuse incertitude ; achevez donc. Les deux principales....

B E L F O R D.

Sont au genou & dans le visage.

EMILY, *poussant un cri.*

O ciel !

BELFORD.

L'une l'a réduit à la nécessité de sauver sa vie par la perte d'une jambe ; & l'autre l'a privé d'un œil.

EMILY.

Je me meurs.

BELLA, *soutenant sa sœur.*

Ah, ma pauvre Emily ! elle n'a pu résister à la violente agitation de son ame. Pourquoi lui annoncer ce malheur si brusquement ?

BELFORD.

Pardon, Madame, j'ai craint de la livrer à trop d'inquiétude ; & puis ne falloit-il pas la prévenir, avant de lui laisser voir le colonel ?

EMILY, *toute en larmes.*

Il a perdu, dites-vous, une jambe & un bras ?

BELFORD.

Un bras ? . . . Attendez donc . . . Eh ! non parbleu, Madame ; ce n'est pas un bras, c'est un œil.

EMILY.

Un œil ! c'est encore pis . . . pauvre d'Herby !

BELFORD.

Il est très à plaindre, sans doute ? Mais ne

380 *IL EST POSSÉDÉ,*

falloit-il pas tout sacrifier à sa vie ? n'êtes-vous pas bien-aise qu'elle soit conservée ?

E M I L Y.

On a conservé ses jours, il respire, il vit ! vous avez raison, je suis trop heureuse. . . . Infortuné d'Herby ! Hélas ! à présent la compassion doit se joindre à la tendresse, & m'attacher doublement à lui.

B E L F O R D.

En vérité, Madame, il n'est point trop mal, beaucoup mieux qu'il ne se peint peut-être à votre idée. A l'aide d'un ruban noir, son visage est très-peu défiguré : une jambe à ressort remplace la sienne avec tant d'art, qu'à l'exception d'une légère irrégularité dans sa marche, on n'apperçoit aucun changement en lui ; & je vous proteste que son malheur n'altère ni son enjouement, ni sa santé.

E M I L Y.

Vous me rassurez . . . Rien n'est plus consolant . . . Mais sa figure étoit si charmante, ses yeux si beaux, si brillans, si remplis de feu, de sentiment . . . Ah ! Monsieur, quelle perte !

B E L F O R D.

Elle est très-grande ; mais il n'en est pas fort affecté. Loin de s'affliger de son état, il en tire

vanité. Quand vous le verrez , Madame , contraignez-vous , retenez vos larmes , prenez une contenance assurée ; soyez ferme. Si vous lui montriez toute votre tristesse , ce seroit le chagriner , le mortifier même.

E M I L Y.

Pauvre colonel ! . . . Je connois sa sensibilité ; je dois la ménager , lui cacher ma douleur , mes regrets . . . Il m'en coûtera . . . N'importe : je veux employer tous mes efforts à lui persuader , à le convaincre qu'il m'est toujours cher. Il existe , il vit , n'est-ce pas assez pour me consoler de tout le reste.

S C E N E V.

Un Valet, les mêmes.

Le Valet.

LE colonel d'Herby , Madame.

E M I L Y.

Bonté du ciel !

B E L L A.

Tâchez de vous remettre , ma chère . . .

(à part) Malheureuse Emily ! je suis pénétrée de sa situation.

Le colonel entre. Un de ses yeux est caché sous un ruban noir. Une de ses jambes paroît sans mouvement , & ne suit l'autre que par une petite secousse , répétée à chaque pas du colonel.

D'HERBY.

O mon aimable , ma chère Emily ! je vous revois donc. Après une longue, une ennuyeuse absence , je jouis enfin du bonheur de me retrouver près de vous. Momens délicieux ! Avec une main déjà promise , je vous rapporte un cœur sincère , passionné. Pour le reste de ma personne , vous voyez le cas que j'en ai fait. Miss Bella , je suis charmé de vous revoir. Bonjour , Major . . . Emily , ma chère Emily . . .

EMILY.

O d'Herby !

D'HERBY.

Que vois-je ? des larmes !

BELLA.

Vous n'auriez pas dû suivre le major de si près , Monsieur ; à peine est-elle revenue du coup qu'il vient de lui porter.

D'HERBY.

Mon impatience ne m'a pas permis de différer plus long-tems. Pourquoi pleurez-vous, Emily ? êtes-vous fâchée de me revoir ?

EMILY, *pleurant toujours.*

Oui, fâchée de vous revoir si malheureux.

D'HERBY.

Malheureux ! y pensez-vous , ma chère ? J'ai conservé des jours consacrés à vous aimer ; je n'ai point perdu mon amour , ma gaieté. .]

EMILY.

Je suis ravie que vos jours soient conservés.

D'HERBY.

Je le crois , je n'en puis douter ; mais regardez-moi donc , ma chère Emily. Eh quoi , vous détournez vos yeux ! n'osez-vous les fixer sur un pauvre soldat mutilé ? Un si léger changement dans ma personne , seroit-il capable d'altérer vos sentimens ?

EMILY.

Jamais , jamais , Colonel. Ma sensibilité pour vos infortunes , n'est pas assurément une preuve d'indifférence.

D'HERBY.

Mes infortunes , Madame ! ne donnez pas

ce nom aux signes glorieux d'une noble profession. Un guerrier s'afflige-t il de montrer des preuves de son courage ? ces marques honorables annoncent son état & sa valeur. Je vous le jure , Emily , je ne changerois pas cette jambe , dont l'art m'a fait présent , contre la plus belle des trois royaumes.

EMILY.

Est-il possible qu'un malheur si grand vous affecte si peu ?

D'HERBY.

Eh ! pourquoi vous fait-il une si triste impression ? mon amour en est-il moins tendre , moins ardent ? Eussé-je perdu la moitié de moi-même , je vaudrois encore mieux que tous les jeunes fats dont la cour & la ville abondent ; ce sont de foibles plantes , qu'on n'oseroit émonder de peur de les détruire ; mais , sans danger de nuire à la tige , on ébranche hardiment un chêne fort & élevé : la sève dont son cœur est rempli , répare bientôt ses pertes , & lui rend toute sa beauté.

EMILY.

Mais ne reste-t-il aucun espoir ? Il faut consulter des hommes habiles , ne rien négliger , tout tenter ! êtes-vous bien sûr que cet œil soit absolument perdu ?

D'HERBY.

D'HERBY.

Oh ! perdu sans ressource. Qu'importe ? il m'en reste encore un ; & tout le monde assure que j'en verrai plus clair.

B E L L A.

Beau dédommagement !

EMILY, *se jettant sur un siège.*

Hélas ! je ne puis le regarder sans la plus vive douleur.

B E L L A.

A quelle action fûtes-vous si maltraité , Colonel ?

D'HERBY.

Devant le château Moro , Madame. L'attaque fut vive ; nous ne ménageâmes pas les espagnols , ils ne nous épargnèrent point. Ma foi , je regrette le pauvre Velasco : mourir comme lui , c'est vivre à jamais. N'enviez-vous pas le sort du brave Velasco , Major ?

B E L F O R D.

J'aime autant le mien , Colonel.

B E L L A.

Il a raison. (*à Emily.*) Vous me paroissez bien abattue , ma sœur ; comment vous trouvez-vous ?

D'HERBY, *allant auprès d'Emily.*

Consolez-vous , ma chère , consolez-vous ;
je vous le demande au nom de notre amour.

EMILY.

Cruelle guerre , fléau de l'humanité ! que
de larmes tu fais répandre !

D'HERBY.

Et sans aller à la guerre , n'est-on pas sujet
à mille accidens plus fâcheux encore ? Je pou-
vois être tué dans un duel , me casser la tête
en suivant un renard , devenir goûteux , para-
lytique , que fais-je ? Cessez donc de vous
affliger , ou vous allez en effet me rendre très-
malheureux.

EMILY.

Ne pas m'affliger ! impossible. Mais foyez
fûr , Monsieur , que mon estime pour vous
n'est point diminuée.

D'HERBY.

De l'estime , Monsieur ! quel froid langage !
Ah ! ma chère Emily , vous ne m'y avez pas
accoutumé.

EMILY.

Eh ! suis-je à moi-même ? Vous voyez mon
trouble . . . Ma tête . . . mon cœur . . . Je ne

me sens pas bien . . . permettez-moi de vous laisser . . .

D' H E R B Y.

Je ne veux pas vous retenir ; mais avant de me quitter , nommez le jour où vous me rendrez heureux. Dites , ma chère , dites , quand daignerez-vous assurer mon bonheur par le don précieux de votre main ? Vous me regardez , vous soupirez , vous vous taisez : ah ! prononcez sans crainte . . . L'amour fait des miracles ; malgré l'état où vous me voyez , animé par la joie , je ne désespère pas de danser à ma noce.

E M I L Y.

Ah grand dieu ! pouvez-vous badiner . . . Mais je m'affoiblis , je suis mal ; conduisez-moi , ma chère Bella . . .

B E L L A.

Elle a besoin de secours , je vais me hâter de lui en procurer : ne la pressez pas , Colonel , laissez-moi le tems de rappeler ses sens.

D' H E R B Y.

J'y consens , Madame. Vos soins , ses réflexions ramèneront le calme dans son ame. Mes empressemens se joindront bientôt aux vôtres ; nous la consolerons , je l'espère. Adieu

B b ij

donc , ma chère Emily , adieu pour quelques instans.

EMILY , *s'appuyant sur sa sœur & sortant.*

Adieu. O Bella !

S C E N E VI.

D'HERBY, BELFORD.

D'HERBY , *reprenant sa contenance ordinaire.*

EH bien , Belford , que pensez-vous de ses pleurs ? soutiendra-t elle cette épreuve ?

BELFORD.

Je n'en fais rien. Si elle y résiste , c'est un grand bonheur ; & ma foi , vous ne le méritez pas. Sans la crainte de vous voir devenir fou , je foudraierois de tout mon cœur qu'elle vous abandonnât.

D'HERBY.

Vous ne pouvez approuver ma conduite ; qu'a-t-elle donc de si blâmable à vos yeux ?

BELFORD.

Tout. Je vous l'ai déjà dit , votre projet est ridicule , vos idées sont absurdes , c'est positivement vous jouer un tour à vous-même ,

& , suivant toutes les apparences , il vous fera perdre le cœur d'une très-aimable femme.

D' H E R B Y.

Cet excès de délicatesse . . .

B E L F O R D.

Vous causera peut-être un regret amer. J'aime , vous le savez , je suis aimé ; l'absence , les difficultés ne rebutent point mon cœur , n'altèrent point ma tendresse : vous êtes témoin de ma constance & de ma fidélité ; mais si ma maîtresse s'avisait de troubler l'heureux moment qui nous rassemblera , par une pareille épreuve de mes sentimens , je lui en saurois si mauvais gré , qu'elle cesseroit tout-à coup de m'être chère. Je vous le répète , vous risquez de vous rendre très-malheureux.

D' H E R B Y.

Non , Belford , cette épreuve assurera le bonheur de ma vie. Avant de lier pour jamais mon sort à celui d'une compagne , je veux être certain qu'aucun événement , aucune circonstance ne pourra me ravir sa tendresse.

B E L F O R D.

Morbleu , je n'ai pas la patience de vous

entendre : d'où s'élèvent vos doutes ? Tout vous dit que cette charmante fille ressent pour vous la passion la plus tendre , la plus sincère . . .

D'HERBY.

Cela peut être ; mais j'ignore sur quelle base est fondée cette passion.

BELFORD.

Sur la folie , j'en ai peur.

D'HERBY.

Je parle sérieusement , Major.

BELFORD.

Vous parlez ridiculement , Colonel.

D'HERBY.

Vous ne me persuaderez pas. Je veux être aimé indépendamment des dons de la nature , des avantages de la fortune , être aimé pour moi-même , avoir la certitude que privé de biens , d'agrémens , d'emplois , de dignités , Emily recherchée par mille autres , me donneroît la préférence sur les hommes les plus aimables , les plus riches , les plus distingués.

BELFORD.

Voilà le raisonnement le plus merveilleux , la métaphysique la plus fine que j'aye entendu de ma vie. Vous l'avez sans doute apprise dans

le cours de vos expéditions sur les côtes de France ? Jamais grossier anglois ne se berça de pareilles visions. Ah ! vous voulez inspirer des sentimens dégagés de tout intérêt personnel ? mais cela est admirable ! Si j'entends bien vos prétentions , votre maîtresse doit vous être attachée , uniquement pour l'amour de vous-même , & point du tout pour l'amour d'elle ? C'est votre idée , n'est-ce pas ?

D'HERBY.

Affurément.

BELFORD.

Eh bien , mon cher ; elle est très-ridicule.

D'HERBY.

Comment ?

BELFORD.

Ce que vous voulez ne sauroit être : Emily ne peut penser ainsi. Ce que vous exigez n'est pas dans la nature , & vos desirs sont extravagans.

D'HERBY.

Espérez-vous me prouver cela ?

BELFORD.

Très-facilement. Je suis votre ami , d'Herby , vous n'en doutez pas. Mais d'où s'élève mon amitié ? Du plaisir de vivre avec un homme estimable , dont le caractère est sûr , dont le cœur est honnête , les mœurs irréprochables ;

B b iv

nos humeurs , nos principes s'accordent , notre liaison fait mon bonheur ; si l'on attaquoit vos jours , je les défendrois au péril de ma vie : mais changez de conduite , manquez à l'honneur , devenez méprisable , osez alors vous dire mon ami , & je vous coupe la gorge le lendemain.

D'HERBY.

Oh ! je le crois , Major. Mais enfin si ma maîtresse ne m'est pas attachée pour moi seul , comment m'assurer qu'un autre ne lui inspirera pas les mêmes sentimens dont je suis à présent l'objet ?

BELFORD.

Au nom du sens commun , s'il vous en reste encore , dites-moi quel est ce diable de *vous* , dont vous faites tant de cas ? Vos dons naturels & acquis ne composent-ils pas votre être ? Cette figure attrayante que vous ne négligez pas , mon cher Colonel , de l'esprit , des grâces , une naissance distinguée , de la fortune , une bonne réputation , ne forment-ils point l'ensemble que vous appelez vous-même ? Vos qualités prêtant de nouveaux charmes à l'agrément de votre personne , ont fait naître les sentimens d'Emily ; votre amour , vos soins , vos assiduités les lui ont rendus habituels & précieux : elle aime

en vous.... parbleu, elle vous aime, & c'est tout dire.

D' H E R B Y.

Tenez, Major, nous ne nous entendons point, je vais m'expliquer. Tout ce que je puis perdre sans cesser de vivre, n'est pas précisément moi. Ruiné, enlaidi, sourd, muet, aveugle, impotent, j'existerois, me ressemblerois-je ? Non : pourtant je serois moi-même, & je voudrois être aimé, aimé comme auparavant.

B E L F O R D.

Peut-on déraisonner ainsi ! j'aimerois autant qu'après avoir étalé devant moi la plus belle étoffe de l'Inde, le marchand en fît disparoître les fleurs, en ôtant les nuances brillantes, & voulût me contraindre de l'acheter, en me soutenant que le fond est le même.

D' H E R B Y.

Mon ami, vous ne pouvez me persuader. Le mariage est un état ou pénible, ou charmant ; on ne réfléchit point assez avant de s'y engager. Pour prévenir les chagrins, l'inquiétude où cet état nous expose, il faut au moins s'assurer de la tendresse & de la fidélité de celle dont on fait sa compagne.

B E L F O R D.

Bon, bon ; le mariage est un jeu de hasard,

la fortune y sert autant que la prudence : je me garderois bien de prendre une coquette, une prude, encore moins une vaporeuse. Malgré mes précautions, j'aurai peut-être dans ma femme toutes les trois à la fois. Mon ami, croyez-moi, le caractère est aussi sujet à s'altérer que la santé.

D'HERBY.

Rien ne peut parer à cet inconvénient ; mais quand éprouverois-je le cœur d'Emily, si je ne le fondois pas à présent ? Attendrois-je à le pénétrer, qu'elle eût le plus grand intérêt à me tromper ? Après mon mariage, il faudroit donc éloigner mes doutes, aider à m'abuser moi-même, me faire une continuelle illusion ? Une félicité dont l'erreur est la source, peut contenter un homme ordinaire ; mais votre ami, Belford.... qui vient ici?... Morbleu, si j'allois être découvert !

SCÈNE VII.

PRATTLE, D'HERBY, BELFORD.

PRATTLE.

VOTRE très-humble serviteur, Messieurs ; je viens d'apprendre une affligeante nouvelle : la

dame du logis s'est trouvée mal, très-mal. Cela est extrêmement fâcheux ; elle est si aimable, si intéressante ! On est venu me chercher, on m'a supplié d'accourir promptement ; j'ai quarante visites ce matin, toutes pressent, mais je vole au secours de la charmante Emily. . . . En vérité, Major, je me réjouis bien sincèrement de votre heureux retour ; la belle santé que vous rapportez. . . . Quel est cet officier ? ai-je l'honneur de le connoître ?

B E L F O R D.

Je ne crois pas, monsieur Prattle, c'est un de mes amis ; comme vous le voyez, il a été un peu maltraité pendant la campagne.

P R A T T L E.

Fructus belli, Major, *fructus belli*. Sans aller à la guerre, on éprouve par-tout de terribles accidens. Hier, mylord Skelter, un des plus anciens pairs du royaume, &, sans flatterie, le meilleur cocher de Londres, ne se brisa-t-il pas la tête en tombant du siège de sa propre voiture ?

D' H E R B Y, à part à Belford.

Tâche d'éloigner cet importun bavard.

B E L F O R D.

Votre belle malade languit dans l'attente de vos secours, monsieur Prattle ; allez vite, allez.

P R A T T L E.

Vous avez raison, j'y cours....

D' H E R B Y.

Ah ! le ciel en soit loué.

P R A T T L E, *revenant.*

A propos, Messieurs, savez-vous la nouvelle....

D' H E R B Y.

Encore ?

B E L F O R D.

Je ne fais rien.

P R A T T L E.

Vraiment, je le crois, peu de personnes sont instruites de ce fait. C'est un secret, voyez-vous.

B E L F O R D.

En ce cas je ne veux pas l'apprendre.

P R A T T L E.

Et moi je veux vous le confier ; je vous connois discret, votre ami ne peut m'être suspect.

B E L F O R D.

Eh non, ne nous confiez rien.

P R A T T L E.

Pardonnez-moi, Major, je veux vous dire....

B E L F O R D.

Le fatigant personnage ! Mais votre malade....

P R A T T L E.

A l'instant , je la guéris.... Apprenez donc qu'hier au soir.... Ne me nommez pas , gardez-vous bien de me citer..... lady Juliette , cette veuve si brillante , si riche , épousa ce jeune irlandais.... Un grand drôle bien tourné , ma foi , vous le connoissez ; il a fait tant de bruit , on en a tant parlé....

B E L F O R D.

Je veux mourir , si je fais qui c'est.

P R A T T L E.

Vous ne connoissez autre , vous dis-je ? C'est à lui qu'arriva cette ridicule aventure avec mifs... mifs.... Aidez-moi donc..... Son nom m'est échappé.... Quoi , vous ne vous rappelez pas... La plus jolie fille d'Angleterre , sur mon honneur.... Attendez.... La nièce de mylord.... mylord.... Eh ! mon dieu , ce lord qui fit un si sot mariage , dont la veuve eut ce grand procès.... Parbleu , c'étoit la propre sœur de ce petit duc efféminé , qui se mouroit de vapeurs.... Y êtes vous ?

B E L F O R D.

Moins que jamais.

D' H E R B Y.

Oh l'assommant conteur !

P R A T T L E.

Mifs.... mifs.... Son nom me reviendra; il s'agit à présent de mylady Juliette. Ses amis sont indignés, ses parens furieux; & ma foi, par ma foi, cela crie vengeance. Comment! ces aventuriers viendront impunément enlever les filles, enjoler les veuves, séduire les femmes; eh! que diable ferons-nous donc nous autres?

B E L F O R D.

Vous avez raison, docteur; c'est attenter à nos droits, à nos libertés, & le gouvernement devroit y mettre ordre.

P R A T T L E.

Bon! les deux chambres ont-elles le sens commun?... A propos du gouvernement, que dites-vous du changement de ministres? De mal en pis; n'est-ce pas? Vous savez, sans doute par quelle influence....

B E L F O R D.

J'arrive, je ne fais rien; je ne veux rien savoir; la malade doit s'impatience, votre tems est précieux, le mien ne me permet pas de vous entendre. Adieu.

P R A T T L E.

Adieu donc, Major, nous nous reverrons,

nous causerons ; j'aime votre entretien , au vrai , vous parlez comme un ange. Je vais voir miss Emily : votre ami me paroît singulier.... Mais adieu. Miss , miss , (*revenant*) miss Hasting , parbleu , je savois bien que son nom me reviendrait , nièce de mylord....

B E L F O R D.

Eh ! qu'importe !

P R A T T L E.

J'y vais rêver là-dedans.

S C E N E V I I I.

D'HERBY, BELFORD.

D' H E R B Y.

LE diable emporte l'ennuyeux babillard ! Mais Emily seroit-elle malade ? Se pourroit-il....

B E L F O R D.

Allez , vous devriez être honteux , de lui causer tant de chagrin.

D' H E R B Y.

Je saurai l'en dédommager. Morbleu ! je suis furieux que cet imbécille Prattle soit son médecin , il la tuera avec ses sottes histoires.

B E L F O R D.

C'est le médecin à la mode.

D' H E R B Y.

Il est heureux pour moi qu'il ne m'ait pas reconnu, c'est une véritable gazette : j'aimerois autant mettre un secret dans les papiers publics , que de le confier à cet impertinent ; mais de peur d'un nouveau contre-teins , hâtons-nous de sortir.

B E L F O R D.

Vous feriez mieux d'entrer, de tout avouer , de demander pardon ; prenez-y garde, d'Herby, vous vous repentirez peut-être trop tard. Craignez qu'Emily....

D' H E R B Y.

N'en dites pas davantage. Ma résolution est prise. Si elle succombe à l'épreuve, je suis perdu, sans doute ; mais si elle y résiste, je suis heureux à jamais.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

EMILY, *dans un grand fauteuil, l'air triste & abattu* ; BELLA, *assise à sa droite* ; PRATTLE, *assis à sa gauche*.

B E L L A.

Vous me paroissez plus tranquille, ma sœur ; comment vous trouvez-vous ?

E M I L Y.

Un peu soulagée, ma chère ; je vous rends graces de vos tendres soins.

P R A T T L E.

Mon spécifique est souverain, n'est-ce pas ? Où sentez-vous encore de la douleur ?

E M I L Y.

A la tête.

P R A T T L E.

A la tête ? fort bien, Cette douleur est-elle violente ?

ma sœur ? Il fait les anecdotes les plus secrètes de la ville.

P R A T T L E.

Comment les ignorerois-je, Mesdames ? Recherché des plus grands du royaume, leurs maisons me sont ouvertes, je jouis d'une haute considération, chacun s'empresse à me montrer de l'estime, de l'amitié, de la confiance ; personne n'est plus chéri, mieux reçu, mieux traité ; personne aussi n'est plus exact, plus attentif, plus discret. . . .

B E L L A.

Ni plus modeste. Ne savez-vous rien de particulier sur le siège de la Havane ?

P R A T T L E.

Non, excepté le retour des officiers. Je vis hier le colonel d'Herby ; j'ai rencontré ici le major Belford, avec un de ses amis, fort maltraité vraiment.

E M I L Y.

Hélas ! vous l'avez méconnu, c'étoit le colonel d'Herby.

P R A T T L E.

Le colonel d'Herby !

B E L L A,

Lui-même, docteur.

P R A T T L E.

Je vous demande pardon , Mesdames ; mais cela ne peut être. Je connois très-bien le colonel ; l'homme que j'ai vu est dans un terrible état , & le charmant d'Herby est toujours. . .

E M I L Y.

Quoi ! vous ignorez le terrible accident. . .

P R A T T L E.

Quel accident , Madame ?

E M I L Y.

Ses blessures , ses funestes blessures !

P R A T T L E.

Sur mon honneur , Madame , j'ai lu toutes les listes des morts , des blessés ; & jamais le colonel. . .

B E L L A.

Qu'importe les listes ? il est trop sûr qu'il a perdu un œil & une jambe au siège de la Hayane.

P R A T T L E.

Ah ! l'heureux d'Herby !

E M I L Y.

Perdez-vous l'esprit ?

B E L L A.

Que voulez-vous dire ?

P R A T T L E.

Comment morbleu ! s'il a fait ces pertes à la Havane , il doit son secret à l'état ; car il a su les remplacer si bien , qu'il n'y paroît pas.

E M I L Y.

Il n'y paroît pas , dit-il !

P R A T T L E.

Je veux mourir , Madame , si le colonel n'a-voit hier au soir les deux meilleures jambes & les deux plus beaux yeux que j'aye vus de ma vie. Affûrément la faculté lui demandera sa recette.

E M I L Y.

Bella, concevez-vous.. Il ne seroit pas vrai...? Quelle certitude avez-vous , Docteur?...

P R A T T L E.

Le témoignage de mes propres yeux , Madame. Je vis arrêter hier le colonel à la porte de mylady Portland , sa tante ; il sauta légèrement de sa voiture , monta lestement l'escalier.... Elle-même m'a dit ce matin que jamais il ne lui avoit paru si bien.... Mais attendez donc... je me rappelle... Ah ! par ma foi , le tour est bon... je ne me trompe pas... Ah ! ah , la plaisante imagination !

B E L L A,

De quoi riez-vous ?

P R A T T L E.

Pardon , je ne puis m'en empêcher . . . Cet officier avec un ruban noir sur un œil . . . dans votre salon . . . De côté il me sembloit aussi reconnoître . . . Ce fou de colonel , se masquer ainsi ! le major me le cachoit . . . Ils s'entendent , sur ma parole. L'aventure est comique , ne la trouvez-vous pas très-plaisante ?

B E L L A , *affectant de rire.*

Oui , fort divertissante. Mais si vous m'en croyez , Docteur , vous n'en parlerez point ; le colonel a sans doute ses raisons.

P R A T T L E.

En parler ! Moi ? Fi donc. Pour le secret je suis un franc-maçon. Mais je vous laisse , j'ai vingt femmes à voir ce matin. Oh parbleu je les ferai bien rire ! (à *Emily*) Votre bras , Madame ; voilà un poulx agité , tant-mieux. C'est comme je le veux , ne prenez point l'air , observez votre régime , dans peu de jours vous ferez rétablie. Ce malicieux colonel ! Oh je saurai . . . L'histoire sera drôle . . . Serviteur , Mesdames. Je n'oublierai pas ce commencement . . . Adieu. Je vous reverrai ce soir.

C c iv

S C E N E I I.

E M I L Y , B E L L A.

(Les deux sœurs se regardent en silence ,
& d'un air consterné.)

B E L L A.

E M I L Y.

E M I L Y.

Bella.

B E L L A.

Que pensez-vous de votre amant ?

E M I L Y.

Je suis si mécontente , si charmée , si fâchée ,
si satisfaite , que je ne sais si je dois me plain-
dre ou me féliciter , punir le colonel , ou lui
pardonner.

B E L L A.

Lui pardonner ! auriez-vous si peu de fierté ,
de courage ? Cet insoutenable babillard va
raconter cette belle histoire dans toutes les
maisons , elle deviendra la nouvelle du jour.
Ah , si j'avois un amant , assez hardi , assez
impudent pour me jouer ainsi , pour oser m'en

imposer , je le bannirois à jamais ; non , de ma vie je ne voudrois le revoi .

E M I L Y.

Si vous l'aimiez , ma sœur , vos résolutions seroient moins violentes.

B E L L A.

Non , vous dis-je , de ma vie. L'effronté ! venir vous débiter une fable si affligeante , faire couler vos pleurs , porter la douleur dans votre ame ! Eh quel peut être son motif ? De connoître l'étendue de son pouvoir , de satisfaire une ridicule , une impertinente vanité , de s'applaudir de son empire , si vous résistiez à cette insolente épreuve , si vous aviez la sottise de l'aimer encore ; ou de vous accabler de reproches , d'oser vous traiter d'infidelle , de parjure , si vous refusiez de l'épouser.

E M I L Y.

Vous avez raison , c'est un procédé révoltant , impardonnable ! Supposer un malheur si grand ! Mais , Bella , songez donc , qu'avant d'avoir entendu Prattle , j'aurois donné la moitié de ma fortune . . . Ah je l'aurois donnée toute pour m'assurer que cette horrible aventure étoit en effet une supposition.

B E L L A.

Le colonel d'Herby, se conduire ainsi ! Mais examinez ces hommes estimés , sages , raisonnables , & par un côté , vous les trouverez aussi fous que le reste du genre humain.

E M I L Y.

Après tout , ma sœur , cette supercherie m'apprend à me connoître ; elle me découvre que j'avois une trop haute opinion de moi-même ; en vérité je commençois à sentir une étrange révolution dans mes sentimens.

B E L L A.

Je vous l'avois bien dit ; mais lui pardonneriez-vous ?

E M I L Y.

Cette offense est si provoquante . . . Je veux absolument trouver un moyen de me venger , de le punir.

B E L L A.

A votre place je ne l'épouserois de dix ans.

E M I L Y.

Oh ! vous êtes trop vindicative , ma sœur , ce seroit peut-être me punir moi-même.

B E L L A.

Il faut pourtant le tourmenter , comment

faire ! Voyons , cherchons , trouvons une charmante invention qui puisse le désespérer.

E M I L Y.

Ah ! pour cela je le veux de tout mon cœur.

Un valet entre & dit ,

Le capitaine Johnson , Madame.

E M I L Y.

Qu'il entre. Je suis à présent en état de recevoir compagnie. Cette heureuse découverte m'a fait plus de bien que tous les confortatifs de Prattle..

B E L L A.

Vous êtes à merveille , vos yeux ont repris leur vivacité. Mais , ma sœur , vous donnez furieusement dans le militaire. Colonels , Majors , Capitaines . . . Quel est ce Jonhson ?

E M I L Y.

C'est le nom emprunté de Florimonde , la dame de Belle-Isle dont je vous ai parlé : comme elle n'a point encore d'habits de femmes . . .

B E L L A.

Ah ! j'en suis charmée : il me vient une heureuse pensée . . . Cette dame peut nous être du plus grand usage.

EMILY.

Pourquoi ?

BELLA.

Pour vous venger du colonel.

EMILY.

Que voulez-vous dire ?

BELLA.

Il faut en faire le rival du malicieux d'Herby.

EMILY.

Eh mais . . . Elle entre.

SCENE III.

EMILY, BELLA, FLORIMONDE.

EMILY.

PERMETTEZ-MOI, Madame, de vous présenter ma sœur.

BELLA.

Je suis instruite de vos chagrins, Madame ;
& j'y prends un vif intérêt.

FLORIMONDE.

Comment reconnoîtrai-je les bontés de deux
sœurs si généreuses ?

E M I L Y.

Ah ! Madame , depuis que vous m'avez quittée , j'ai été bien alarmée , bien affligée.

F L O R I M O N D E.

Hélas que vous est il donc arrivé ?

E M I L Y.

L'histoire est si ridicule , que j'ai honte de vous la conter.

B E L L A.

Je vais vous la dire , moi. Emily est aimée d'un jeune colonel , très-bien fait ; elle partage sa tendresse. Son amant revenu hier à Londres , a rapporté de la Havane où il étoit , la plus extravagante imagination . . . Vous en allez juger. Osant douter de la constance de ma sœur , voulant l'éprouver , il s'est présenté devant elle avec un œil de moins , prétendant avoir perdu cet œil & une de ses jambes au siège de la Havane. Nous avons découvert sa feinte , nous voulons nous en venger ; mais nous ne pouvons rien sans vous.

F L O R I M O N D E.

Ah ! disposez de moi , trop heureuse de vous être utile Mais j'intercède pour le cavalier ; vous l'aimez , ne poussez pas la vengeance trop loin.

BELLA.

Oh ! avec vous il n'y a pas à craindre qu'elle soit trop forte.

EMILY.

Voudrez-vous bien vous prêter à ce badinage ?

FLORIMONDE.

Ordonnez , je suis prête à vous servir. Quel est votre projet ?

EMILY.

De tirer avantage de votre déguisement. Vous êtes charmante sous cet habit , ma sœur a follement imaginé d'exciter la jalousie du colonel , en lui faisant voir en vous un rival préféré. N'est-ce pas votre idée , Bella ?

BELLA.

Précisément. Mais il faut prendre une contenance assurée , affecter l'air d'un amant favorisé ; si vous remplissez bien votre personnage , nous désolerons l'impertinent colonel , & nous le ferons repentir de ses insultantes finesse.

FLORIMONDE.

Autrefois , vive , enjouée , j'aurois pu m'engager à jouer parfaitement ce rôle ; depuis mon arrivée en Angleterre , une tristesse habituelle m'appesantit , me rend peu propre

à vous seconder. Mais pourrois-je ne pas me prêter à vos desirs ? j'emploierai tous mes efforts pour réussir à tromper le colonel.

B E L L A.

Le succès dépend principalement de vous ; Emily , point de grace , ma sœur , point de foiblesse , ne le ménagez pas ; soyez froide , dédaigneuse , haute , piquante , plus vous abaisserez son orgueil , plus vous irriterez sa colère , plus mon amusement sera complet.

E M I L Y.

Ne craignez rien , la connoissance de sa fausseté me donne du courage. Vous allez voir si l'amour outragé. . .

Un valet entre & dit ,

Le colonel d'Herby.

E M I L Y.

Il peut entrer.

B E L L A.

Florimonde , songez à vous : allons , ma sœur , de la fermeté ; si vous fléchissez , si vous montrez de la pitié , vous n'êtes pas digne d'être femme.

S C E N E I V.

Le colonel D'HERBY, FLORIMONDE,
EMILY, BELLA.

D'HERBY.

ON m'a fait attendre, on m'annonce ; depuis quand ces cérémonies ennuyeuses ? empressé de vous voir, ma chère Emily . . . Pardon, Madame, je vous croyois seule ; l'état où je vous ai laissée . . . Je n'imaginois pas vous trouver en compagnie.

BELLA.

Monsieur Johnson est un ami particulier de ma sœur, Colonel ; ses visites sont admises en tous tems.

D'HERBY.

Comment ?

EMILY.

Vous voilà, Monsieur ; je ne vous attendois pas si-tôt.

D'HERBY.

Non ? En effet, je suis venu mal-à-propos, je crois,

EMILY.

E M I L Y.

Si vous vous étiez moins hâté , vous auriez reçu de mes nouvelles chez vous.

D' H E R B Y.

Pourquoi , Madame ?

E M I L Y.

Pour vous éviter la peine de venir ici. Vous m'auriez obligée en remettant votre visite à demain. J'ai mille affaires aujourd'hui.

D' H E R B Y.

Des affaires , Madame ? Je ne vous entends point.

B E L L A.

Ce qu'elle dit est clair , cependant.

E M I L Y.

Capitaine Johnson , futes-vous hier à l'opéra ?

F L O R I M O N D E.

Oui , Madame.

D' H E R B Y.

La foudre tombée à mes pieds , m'étonneroit moins.. Madame , mifs Emily... Madame...

E M I L Y.

Monfieur... colonel d'Herby... Monfieur...

D' H E R B Y.

Je croyois , Madame... Je croyois...

EMILY.

Vous croyiez , Monsieur...

D'HERBY.

Confusion ! je n'ai pas le pouvoir de parler.

EMILY.

Modérez-vous , j'ai compagnie , ne le voyez-vous pas ? Vous plaît-il cet opéra , Capitaine ? Comment trouvez-vous la musique ?

FLORIMONDE.

Charmante.

D'HERBY.

Insupportable indifférence... Madame , cet étrange , ce soudain changement en vous...

EMILY.

Du changement en moi , Monsieur ! vous n'y pensez pas ; il est tout de votre côté , permettez-moi de vous le dire. Je vous en fais juge , Capitaine , voilà le portrait de Monsieur ; une main habile le peignit avant son départ. Jamais on ne vit ressemblance plus frappante. Considérez , examinez , comparez. Ah ! comment détacher ses yeux de cette charmante copie ; mais peut-on les fixer sur l'original ? Vîtes-vous jamais une pauvre créature plus changée , plus défigurée...

BELLA.

Plus odieuse ! car c'est la vérité.

D' H E R B Y.

Patience , je t'implore !

F L O R I M O N D E.

Je l'avoue , Madame ; ce triste ruban noir , à la place de cet œil si beau , si parlant , ôte à la physionomie de Monsieur , l'ame & l'expression qu'on admire dans ce portrait ; & le mouvement mal-adroît de cette jambe . . .

D' H E R B Y.

Monsieur , pour votre propre intérêt , gardez-vous . . . Emily . . . Grand dieu , se peut-il . . . Dois-je croire . . . Madame . . . Je fus autrefois assez follement épris de vos charmes pour vous supposer un cœur sensible , généreux . . . Je me flattois que l'absence , l'éloignement , l'infortune , rien enfin ne pourroit altérer la constance de vos sentimens . . . Insensé que j'étois . . . Ah ! combien vous m'avez trompé.

E M I L Y.

Jamais , Monsieur , & même en ce moment , j'en dédaigne la pensée. Quand je vous aimois , je vous le disois ; à présent mon cœur ne vous fera pas moins ouvert. Vous ne me plaisez plus. Toute liaison , tout commerce entre nous doit se rompre ; rien ne peut nous rapprocher , tout est fini.

B E L L A.

Entendez-vous , Colonel ?

D' H E R B Y.

Damnation ! tout est fini ! Quoi , vous pouvez . . . Quoi , vous osez . . .

E M I L Y.

Eh , pourquoi non ? D'où naît cette surprise ?

B E L L A.

Allons , allons , Colonel , convenez-en , vous n'êtes plus fait pour être aimé ; mais la vanité est votre foible , elle ferme un de vos yeux & vous rend aveugle en troublant l'autre.

D' H E R B Y.

Morbleu ! c'en est trop . . .

E M I L Y.

Doucement , Monsieur , ne vous emportez pas. Mes discours ne sont pas agréables , j'en conviens ; mais pesez les circonstances , & vous rendrez justice à ma sincérité.

D' H E R B Y.

Oh je deviendrai fou ! . . . Est-ce bien vous , Emily . . . Cet odieux procédé . . . De la sincérité , dites-vous ! Ah ! c'est une détestable , une infernale dissimulation. Sans doute un autre . . .

E M I L Y.

Calmez-vous , Monsieur. A quoi bon cette

fureur ? la perte de votre fortune m'eût semblé légère ; mais comment vous supporterois-je dans l'état malheureux où vous êtes ? Qui me dédommageroit des agrémens de votre figure ? Mettez-vous à ma place , supposez-moi à la vôtre ; mettez la main sur votre cœur , & dites si vous m'auriez conservé votre foi.

D' H E R B Y.

Fausse & perfide femme ! . . . Prenez garde , Emily , prenez garde. Vous allez tacher votre réputation , détruire à jamais votre bonheur & le mien. Vous pleurerez votre inconstance . . . Vous rougirez d'une infidélité . . . Sur mon ame , vous vous repentirez . . . Madame , il sera trop tard . . . J'en jure par le ciel , vous vous repentirez de cette conduite.

E M I L Y.

Eh ! mon dieu , pourquoi me contraindre à vous tenir des discours désobligeans ? pourquoi m'y forcer ? Faut-il m'exprimer sans détour , sans politesse même ? Apprenez donc , Monsieur , que je ne puis vous regarder sans horreur. Cela est dur , mais cela est vrai. Si par un frivole point d'honneur , je consentois à remplir mes engagemens , à vous épouser , je ne pourrois vaincre ma répugnance , mes dégoûts . . . Ah ! ce seroit assurément l'union la

plus mal assortie , la plus malheureuse . . . Ne le pensez-vous pas , capitaine Johnson ?

FLORIMONDE.

Eh mais . . .

D'HERBY.

Enfer & furies ! avec quelle fermeté , quelle audace elle persiste dans son abominable trahison ! . . . Madame . . . Madame ! . . . J'étouffe . . . la colère , la rage , me suffoquent . . . Un mot , Madame , un mot , & je vous quitte pour toujours. Oui , j'en fais serment , pour toujours.

EMILY.

Je vous écoute , Monsieur.

D'HERBY.

Parlez , ingrate , & soyez vraie. Pendant mon absence , n'avez-vous pas reçu les soins de ce cavalier ?

EMILY.

Je l'avoue , Monsieur , vous le voyez , tout parloit en sa faveur. Je n'avois à lui opposer que nos mutuels engagemens , mais l'événement , votre mauvais destin , nous sépare vous & moi ; je puis à présent répondre . . .

D'HERBY.

Incroyable assurance ! Vous ne m'en imposez point , perfide ; ce n'est point le destin qui

nous sépare. Mais vous avez trouvé des charmes dans votre nouvelle conquête.

B E L L A.

Changer , cela amuse.

F L O R I M O N D E.

Eh mais , après tout , Monsieur ; Madame étoit-elle un bien dont vous pussiez disposer ? En vous accordant une préférence momentanée , perdoit-elle entièrement ses droits sur elle-même ? Elle reprend son cœur , je l'espère , sa main est encore en son pouvoir ; elle est maîtresse de la donner , à vous , à moi , à tout autre , dont elle daignera souhaiter le bonheur.

D' H E R B Y , *mettant l'épée à la main.*

Vos propos m'importunent , votre concurrence me déplaît ; si vous avez de l'honneur , défendez-vous.

B E L L A.

Un duel ici , & de cette espèce encore ? de grace , Capitaine . . .

F L O R I M O N D E.

Cessez de me retenir , Madame ; je ne suis point assez lâche pour vouloir me battre avec tant d'avantage ; moi , me servir de ma force , de mon adresse , contre un malheureux qui a perdu la moitié de lui-même ? Ah ! je respecte ses tristes restes.

D'HERBY.

Suivez-moi , Monsieur , sortons. Je leverai vos scrupules.

FLORIMONDE.

Pauvre homme , vous me faites compassion.

D'HERBY.

Compassion ! défendez-vous , vous dis-je ; ou , ventrebleu . . .

FLORIMONDE.

Quoi , nous battre devant ces dames ?

EMILY.

Fi , Colonel , fi. Cette vaine fureur ne convient point à votre état.

D'HERBY , *arrachant son ruban noir & marchant à son ordinaire.*

Je n'en puis supporter davantage. Emily , vous êtes déçue. Regardez-moi , perfide ; apprenez , à votre honte , à votre éternelle confusion , que je suis encore le même. Reconnaissez votre erreur , & gémissiez de perdre un amant dont vous étiez adorée.

EMILY.

O ! prodige !

BELLA.

O ! merveille !

FLORIMONDE.

Est-ce un enchantement ?

E M I L Y.

Ce fait furnaturel , attesté par trois témoins croyables , sera l'article le plus intéressant de l'*Avertisseur*. Il faut l'écrire , & l'envoyer promptement , ma sœur.

B E L L A.

Voilà bien les jambes les mieux faites...

E M I L Y.

Les deux plus beaux yeux...

F L O R I M O N D E.

La figure la plus leste...

B E L L A.

Voulez-vous danser un menuet avec moi , Colonel ?

E M I L Y.

Des blessures si dangereuses n'ont point laissé de traces , Monsieur ?

D' H E R B Y.

Non , Madame , grace au ciel , je n'ai point éprouvé de disgraces ; c'est avec tous les dons qu'il m'a faits , conservés , que je vais m'éloigner de vous , vous fuir à jamais. Ces yeux , Madame , ces yeux autrefois ouverts sur vos charmes , le sont à présent sur vos défauts : ils vous regarderont toujours comme la plus in-

grate , la plus fausse , la plus dissimulée de toutes les femmes.

B E L L A.

Mais comment pouvoit-il marcher si maladroitement ? J'ai peine à concevoir... Voyons donc , Colonel , comment faisiez-vous , n'étoit-ce pas ainsi ? *(elle le contrefait.)*

D' H E R B Y.

J'ai feint , il est vrai... Je voulois éprouver votre tendresse , votre constance , m'assurer de vos vertus : je vous connois , Madame , & je m'applaudirai toute ma vie du succès de mon stratagème... Ah grand dieu ! qui m'eût dit... .

E M I L Y.

Si vous aviez dessein de me perdre , vous ne pouviez employer une méthode plus sûre. Avez-vous prétendu me prouver de la tendresse ? Eh quoi , Monsieur , après une longue absence , quand vous m'avez causé de si vives inquiétudes , des alarmes si cruelles , quand à votre retour vous deviez voler près de moi , venir me combler de joie , vous livrer à des transports si naturels , si doux ! concevoir des projets insultans , former des doutes , vous abandonner à des soupçons injurieux !... J'ose le dire , la franchise , la noblesse de mon ca-

raçtere, l'uniformité de ma conduite, auroient dû vous inspirer plus d'égard, plus de confiance.

D' H E R B Y.

Comment me reprocherois-je ces soupçons ?
L'événement les justifie.

E M I L Y.

Et je vais les confirmer à jamais en ce moment, en votre présence ; je donne ma main au capitaine Johnson, & je vous déclare que rien ne rompra les nœuds dont nos cœurs vont se lier.

D' H E R B Y.

Votre main... Mais vous pouvez me braver, m'insulter, vous êtes à l'abri de ma vengeance ; pour monsieur le capitaine, il entendra parler de moi.

F L O R I M O N D E.

Quand vous voudrez, Monsieur.

E M I L Y.

Vous n'avez plus rien à me dire, laissez-moi, je vous prie.

D' H E R B Y.

Oui, Madame, je vous laisserai... Que je sois confondu si... Je vous quitte... Je ne vous reverrai de ma vie, j'en atteste toutes les puissances célestes... Jamais, non, jamais... Je voudrois être mort, anéanti... Adieu.

SCÈNE V & dernière.

B E L F O R D , les mêmes.

B E L F O R D , *l'arrêtant.*

Où allez-vous , d'Herby ?

D' H E R B Y.

Laissez-moi fuir.

B E L F O R D.

Vous paroissez furieux. D'où naît ce trouble , cette confusion ? Je m'en doute : me sera-t-il impossible de rétablir le calme entre vous ?

F L O R I M O N D E.

Q'entends-je ? Que vois-je ? Le major . . . Belford . . . Ah grand dieu !

B E L F O R D.

Quel son de voix me frappe . . . Mais quels traits Quoi ! sous cet habit Serois-je assez heureux . . . Bonté du ciel ! c'est elle ! c'est ma chère Florimonde ! Ah ! d'Herby . . . Mesdames . . . Mon ami . . . Nous allons tous être heureux. O ma maîtresse , ma femme . . .

F L O R I M O N D E.

Ah Belford !

EMILY & BELLA, à *Florimonde*.

Quoi ! c'est le major , que vous aimez ?

D'HERBY.

Quoi ! ce jeune officier est la dame de Belle-Isle ?

BELFORD.

Quel bonheur vous a conduite ici, ma chère Florimonde ?

EMILY.

Mon frère nous l'a recommandée.

FLORIMONDE.

J'ai une longue histoire à vous conter.

BELFORD.

Et moi, d'heureuses nouvelles à vous apprendre ; votre père inconsolable de votre fuite, me prie de vous chercher & consent à nous unir. Ah ! d'Herby, je suis l'homme le plus fortuné...

D'HERBY.

Et moi, le plus malheureux imbécile !

BELFORD.

Prattle vous a découvert. Il vient de me le dire.

D'HERBY.

Ah ! je ne m'étonne plus de la conduite d'Emily ! Belford, je suis perdu ! vous aviez

430 *IL EST POSSÉDÉ,*

raison ; je suis un sot , un extravagant , j'ai offensé ma chère Emily ; coupable à ses yeux , ridicule aux miens . . .

BELFORD, à Emily.

Vous l'entendez , Madame , je ne suis point son complice ; je lui ai toujours dit que sa délicatesse n'avoit pas le sens commun : mais permettez-moi d'intercéder pour lui ; Florimonde , joignez vos prières aux miennes. Laissez-vous fléchir , charmante Emily , accordez-nous son pardon.

EMILY.

Pensez-vous qu'il mérite de l'obtenir , Major ?

BELFORD.

A cet égard . . . Il faut avouer . . . Il seroit difficile . . . Cependant . . . Ma foi , Madame , nous ne devons rien attendre que de vos bontés.

FLORIMONDE.

Ses yeux baissés , sa contenance triste & timide . . . Regardez-le , Madame , il vous aime , il se repent . . .

EMILY.

Concevoir une si basse défiance , se faire un jeu de ma tendresse , de mes peines , m'arra-

cher des larmes si amères Ah , d'Herby , comment avez-vous pu . . .

D' H E R B Y.

Je suis un monstre à mes propres yeux , je mérite votre indignation , accablez-moi de reproches ; mais ne m'ôtez pas l'espérance d'un généreux pardon.

B E L F O R D.

Allons , Madame , regardez-le en pitié , grace , grace pour le pauvre d'Herby.

F L O R I M O N D E.

Ah ! Madame , que j'obtienne de vous cette faveur.

E M I L Y.

Bella , il me paroît bien mortifié ; ne me conseillez-vous pas d'obliger nos amis ?

D' H E R B Y.

O ma chère Emily !

B E L L A.

Elle est trop bonne.

D' H E R B Y.

Ah ! mifs Bella , je consacre toute ma vie à lui faire oublier cette offense. Belford , mon ami , je vous félicite. Après m'être si mal conduit avec cette dame , oserai-je

Je n'étois pas un rival dangereux. Mais je vous ai fait peur. N'est-ce pas ?

BELFORD.

Oublions tout. Nous voilà d'accord des préliminaires, hâtons-nous de ratifier ce traité. Nous sommes trop heureux, d'Herby, moi d'avoir retrouvé ma maîtresse, toi de n'avoir point perdu la tienne.

D'HERBY.

Vous avez raison, mon ami. Ah ! je sens renaître ma joie. Je souhaiterois que tous les braves défenseurs de la nation fussent assurés d'un aussi bon quartier d'hiver.

UN conte de M. de Marmontel, a donné l'idée de cette petite comédie. L'acteur, qui représente le colonel, a beaucoup ajouté à son agrément par la singularité de son jeu, de sa marche & de ses attitudes, dans les scènes où il feint d'être privé d'une de ses jambes. Elle est imprimée sans le nom de l'auteur.

Fin du Tome septième.